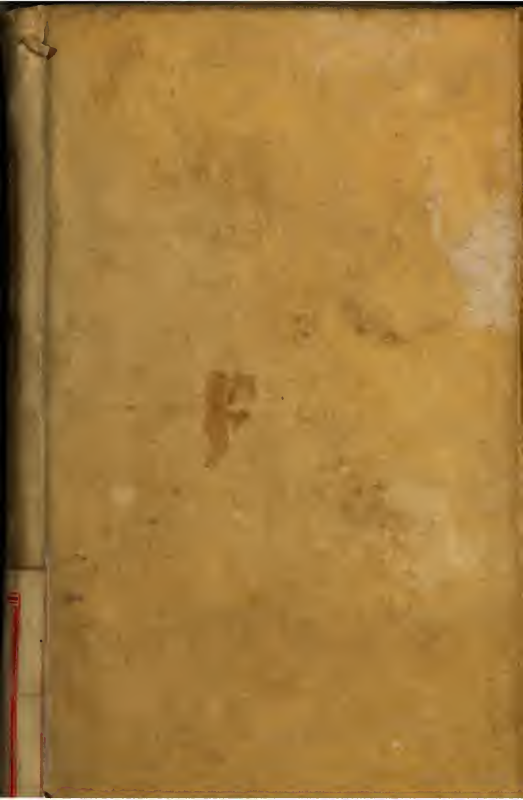


ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE
OU
HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques ;

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME QUATRIEME.

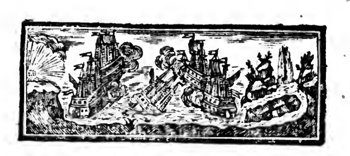


A PARIS,

Chez
SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES
Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

Suite des Découvertes
DE SIR FRANÇOIS DRAKE.

CHAPITRE V.

Le Roi de Ternate invite Drake à descendre, & lui fait une visite à bord: Ils se traitent mutuellement avec magnificence: Il est aussi visité par un voyageur Chinois: Isle que les vers luisants rendent lumineuse: Description des écrevisses de terre: Drake

DRAKE, Chap. V.

An. 1579.

est en danger de perdre son vaisseau : Il jette l'ancre à l'isle de Baratena : Caractère & ingénuité des habitants : Il est bien reçu par les cinq Rois de Java : Grande unanimité des peuples de cette isle : Façon curieuse de faire bouillir le ris, & de traiter les maladies secrettes : Il double le Cap de Bonne-Espérance : Fait de l'eau à Sierra Leona, & arrive à Plymouth.

Drake arrive aux Molucques. Réception favorable du Roi de Ternate.

LE 24 de Novembre les Anglois arriverent aux Molucques, leur dessein étoit d'aller à Tydore ; mais ils en furent détournés par le Viceroi de Ternate, qui vint hardiment à bord pour leur dire, que le Roi de cette isle vouloit commercer librement & cordialement avec eux, & devenir leur ami, pourvu qu'ils n'allassent point à Tydore, parce que les Portugais y habitoient; qu'il les haïssoit excessivement, & qu'il ne pouvoit se résoudre à avoir aucun commerce avec ceux qui entretenoient quelque liaison avec eux. Cette déclaration fit changer à l'Amiral sa premiere résolution, & le détermina à s'arrêter à Ternate : il envoya un manteau de

velours en présent au Roi, en le faisant assurer qu'il venoit avec des intentions pacifiques, sans autre dessein que de se procurer des provisions, & quelques commodités en échange pour des marchandises.

En réponse à ce message, le Roi le fit assurer qu'il lui procureroit tout ce qui lui seroit nécessaire: il lui envoya son cachet par un député particulier, en lui faisant dire solemnellement, que non-seulement il étoit disposé à lui rendre service en toute chose, mais même à soumettre son Royaume & sa Couronne à ses ordres, & à ceux de son Souverain, le prévenant en même-temps qu'il avoit dessein de lui faire une visite à bord.

Conformément à cette déclaration, on vit bientôt paroître quatre grands canots, avec quatre-vingt rameurs de chaque côté, placés sous des galleries bien pratiquées: à côté d'eux étoit un rang de soldats qui paroissoient bien disciplinés, & ensuite un autre rang de valets habillés de blanc, qui accompagnoient quelques-uns des Seigneurs les plus qualifiés de la Cour, vêtus de linon

DRAKE, Chap. V. An. 1579.

blanc, ou de toile de coton : ils remplissoient tout l'intérieur de chaque canot, qui étoit couvert de la proue à la poupe avec des nattes très fines & parfumées, pour le garantir de l'ardeur du Soleil, & chacun y étoit placé suivant son rang. Ils étoient tous bien fournis de munitions de guerre, & les soldats avoient de toutes sortes d'armes, tant offensives que défensives.

Ils s'avancerent à force de rames en grand ordre jusqu'auprès de l'Amiral, que chaque canot salua à son tour, & ils lui dirent qu'ils étoient envoyés par le Roi pour le conduire dans une rade sure.

Après cette espece de parade, le Roi qui étoit grand & bien fait parut lui-même, accompagné de six hommes avancés en âge, d'un aspect grave & réservé : l'Amiral lui fit quelques beaux présents ; il fut très satisfait d'entendre la musique du vaisseau, & à son départ marqua son contentement de la façon dont les Anglois l'avoient reçu. Il leur promit de revenir le lendemain, & de leur envoyer toutes les provisions dont ils pourroient avoir besoin. Il

tint exactement cette derniere promesse, & le même soir ils reçurent une grande quantité de poules, de clous de girofles, de ris, de sucre liquide, de plantain (*a*), & de sago, végétal, qui se fond dans la bouche comme du sucre, mais dont le gout a quelque acreté: cependant on le met dans des barils, où il se peut conserver huit ou dix ans.

Le lendemain le Roi envoya son frere à bord, prier l'Amiral de le dispenser de lui faire une visite pour ce jour, & l'inviter à descendre lui-même à terre, pendant que le député resteroit sur le vaisseau pour servir d'ôtage. Drake ne crut pas devoir accepter l'invitation : il envoya quelques personnes de sa suite avec le frere du Roi, & garda son ami le Viceroi pour sureté de leur retour.

Ils furent reçus sur le rivage par un autre frere du Roi, & par plusieurs des principaux de la Noblesse, qui les conduisirent avec grande solemnité à la Cour, où ils trouverent environ mille personnes assemblées

(*a*) Le Plantain des Indes est un arbre qui porte un fruit très nourrissant. *Dictionnaire de Johnson.*

DRAKE, Chap. V.

An. 1579.

pour les recevoir. Il y en avoit soixante qui formoient le Conseil du Monarque, & dont la vue imprimoit le respect; ils y virent aussi quatre envoyés Turcs habillés d'écarlate, chargés de régler les conditions du commerce entre les Cours de Constantinople & de Ternate.

Le Roi parut bientôt dans la salle d'Audience avec une large robe d'étoffe d'or, qui pendoit de ses épaules, des anneaux d'or attachés en forme d'ornement en différents endroits de ses cheveux: une chaîne de même métal autour de son col, & quelques joyaux de prix à ses doigts. Il avoit les jambes nues, & des souliers ou pabouches du plus beau cordouan: sa garde étoit composée de douze hommes armés de lances, qu'ils tenoient la pointe renversée, & sur sa tête on portoit un magnifique dais, richement brodé en or. A la droite de son siége étoit toujours un page avec un éventail attaché à un bâton de trois pieds de long, bien orné de saphirs, pour diminuer la chaleur occasionnée par la quantité de personnes qui étoient présentes, & par l'ardeur du Soleil.

Il reçut avec beaucoup d'égard les Envoyés de l'Amiral, écouta leur message, leur répondit très gracieusement, & envoya une personne de son Conseil pour les conduire à leur vaisseau.

Le Roi de Ternate est un Monarque très puissant, qui a sous sa domination soixante & dix isles, grandes & petites : ce Prince suit la religion de Mahomet, de même que ses Sujets.

Il est visité par un Prince Chinois.

Pendant le séjour que l'Amiral fit en cet endroit, il fut visité par un Seigneur bien accompagné, & habillé à la maniere d'Europe : c'étoit un Prince du sang Royal de la Chine : mais qui sur le soupçon de quelques crimes d'Etat avoit été exilé pour un certain nombre d'années, durant lesquelles il avoit résolu de voyager, dans l'espérance de retirer par ce moyen quelque avantage de son infortune. Il parut un homme de très bon sens, d'un grand jugement, d'une mémoire excellente, d'une conversation fort agréable, par l'ordre qu'il savoit mettre en parlant des différentes choses qu'il avoit vues. Il fut très satisfait de la reception que

DRAKE, Chap. V. An. 1579.

lui fit l'Amiral, & n'oublia rien pour l'engager de relacher à la Chine : mais ce fut inutilement, parce que Drake ayant réussi dans ce qui l'avoit d'abord déterminé à entreprendre son voyage, toutes ses pensées ne tendoient plus qu'à retourner en Angleterre.

Il arrive aux Célèbes, où il est en danger de périr.

Après avoir terminé toutes ses affaires à Ternate, l'Amiral mit à la voile le 9 de Novembre, & le 14 du même mois il jetta l'ancre dans une petite Isle au Sud des Célèbes. Il choisit cet endroit, non-seulement parce qu'il lui parut convenable, mais encore parce qu'il étoit inhabité : il y fit dresser des forges pour les ouvrages de fer, & il fut obligé d'y employer du charbon de bois, parce que tout celui de terre étoit consommé. Cette Isle est couverte d'arbres qui ressemblent beaucoup à notre Génêt, & il y a un si grand nombre de vers de terre que pendant la nuit chaque branche semble être parsemée d'étoiles. On y trouve aussi de très grosses Chauves-souris d'une espece qui vole très légerement, avec des Ecrévisses de terre d'une grosseur si prodigieuse qu'une seule peut aisément rassasier

quatre hommes. Elles ont un goût excellent : font un très bon restaurant, & elles se font des trous dans la terre comme les Lapins.

Cette Isle fournit aux Anglois tout ce qu'ils purent désirer, à l'exception de l'eau qu'ils furent obligés d'aller chercher dans une autre un peu plus loin du côté du Midi. Après y être demeurés vingt-six jours, ils en partirent avec un vent peu favorable, & se trouvant embaraſſés entre plusieurs Isles, ils jugerent qu'il leur seroit très difficile de sortir des Célèbes. Ils furent obligés à cause du vent qui les traversoit de changer leur cours de l'Ouest au Sud, ce qui fut bien près de leur devenir fatal, car le 9 de Janvier 1580 ils toucherent sur un roc où ils demeurerent attachés pendant seize heures : enfin après avoir soulagé le vaisseau de huit pieces de canon, de trois tonneaux de cloux de Girofle, & de quelques provisions, ils furent heureusement enlevés par un coup de vent favorable. An. 1580.

Le 8 de Février, après avoir encore beaucoup souffert des vents contraires & des bas-fonds, ils jetterent l'ancre dans l'Isle de Baratene, où ils

DRAKE, Chap. V. An. 1580.

trouverent une grande abondance de toutes fortes de provisions, des épices, excellentes, des limons, des oranges, des cocos, du plantain, du sago, & d'un fruit, à peu près de la grosseur d'une baye de laurier, qu'on fait bouillir & qui devient très doux & très agréable. Cette Isle produit aussi du souffre, du cuivre, de l'argent & de l'or, que les naturels du pays ont l'art de façonner de différentes maniéres.

Il arrive à Java.

Ces peuples n'ont rien de barbare, au contraire, leur humanité, leur douceur & leur bonne foi les rendent d'un commerce très agréable. Ils sont affables aux étrangers, & trafiquent avec une exactitude & une droiture qui devroit faire honte aux Chrétiens. Les hommes ne couvrent que leur tête, & ce que la pudeur ordonne de cacher, avec des toiles qui sont précieuses en ce pays. Les femmes portent une espece de jupon, qui leur descend depuis la ceinture jusqu'aux pieds, & leurs bras sont chargés de huit ou dix bracelets en même temps, d'os, de cuivre, ou de corne, qui pésent bien chacun deux onces. Les Anglois passerent de cette Isle à la

grande Java où ils arriverent le 9 de Mars : ils y furent reçus avec beaucoup d'affabilité par les cinq Rois qui y gouvernoient, dont quatre vinrent ensemble à bord du vaisseau, & d'autres fois deux ou trois en même temps. Ils étoient généreux, sans soupçons, & aimoient à se communiquer. Ils offroient librement aux étrangers des compagnes pour partager leur lit, vivoient gayement ensemble, & paroissoient ignorer totalement les disputes & les dissentions domestiques.

Ils étoient armés d'épées, de boucliers, & de poignards qu'ils savent très bien tremper : ils étoient passionés pour les habillements colorés, soit verds, soit rouges, soit d'autres couleurs. Ils portoient un turban autour de la tête presque semblable à ceux des Turcs, & autour des reins un habillement de soye de couleur, qui traînoit à terre. Ils mettoient leur riz dans un vaisseau de terre percé de plusieurs trous, de forme conique, ouvert à la baze qu'on posoit dans un vase plein d'eau, lequel se mettoit sur le feu : comme il n'entroit que peu d'eau par les ouvertures, le riz en s'enflant prenoit une consis-

DRAKE, Chap. V. An. 1580.

tance solide, dont ils faisoient différents plats, en l'assaisonnant avec du beure, de l'huile, des épices, du sucre, ou d'autres ingrédiens, dont le goût leur étoit agréable.

Les maladies honteuses y étoient fort communes, & ils les guérissoient en s'exposant le corps pendant quelques heures à la chaleur du soleil assés ardente pour leur enlever la peau: par cette opération leurs pores devenoient assés ouverts pour que les particules venimeuses s'échapassent par une transpiration naturelle.

Tous les Rois de cette Isle vivoient dans la plus parfaite unanimité: ils parurent très contents de la conduite de l'Amiral: marquerent la plus grande satisfaction à entendre la musique angloise, & lui fournirent abondamment toutes les provisions qui lui furent nécessaires. Par reconnoissance il leur fit présent de quelques riches étoffes de soye, quils regarderent comme étant d'un prix inestimable.

Il double le Cap de Bonne-Espérance.

Après avoir nettoyé le vaisseau de toutes les immondices qui avoient pu s'y amasser pendant un aussi long voyage, & en avoir renouvellé le fonds, les Anglois mirent à la voile

An. 1580.

le 26 de Mars pour le Cap de Bonne-Espérance, qu'ils doublerent le 18 de Juin, aussi près de terre qu'il leur fût possible. Le peu d'obstacles qu'ils avoient rencontrés dans cette partie de leur voyage, les convainquit que les Portugais avoient exagéré de beaucoup les difficultés de cette traversée, & tous les dangers dont ils disoient qu'elle étoit accompagnée.

Le 22 de Juillet ils arriverent à Sierra-Leona, où ils demeurerent deux jours à faire de l'eau: ils y trouverent un grand rafraichissement dans les limons & les huîtres qu'on trouve attachées aux arbres, où elles se nourissent & se multiplient. (*b*)

Il arrive en Angleterre.

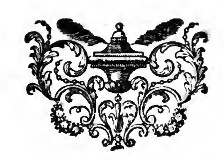
Le 26 d'Août ils furent à la vue des Canaries, qu'ils passerent sans s'y arrêter parce qu'ils étoient suffisamment munis de toutes les provisions nécessaires pour le reste de leur voyage: enfin ils arriverent à Plymouth le lundi 26 de Septembre 1580: mais

(*b*) Ces arbres sont près de la mer, & leurs branches en atteignent la surface; on en trouve également qui sont chargés d'huîtres dans la nouvelle france, comme on le peut voir dans l'Histoire de ce pays, en quatre Volumes in-douze.

DRAKE, Chap. V. An. 1580.

ſuivant leur calcul ils n'étoient encore qu'au dimanche, ayant perdu un jour dans leur journal, le voyage entier fut de deux ans, dix mois & quelques jours. (*c*)

(*c*) Ce jour que les Anglois crurent avoir perdu n'étoit point une erreur du Journal, mais une ſuite néceſſaire du cours qu'ils avoient fait en parcourant tous les dégrés de longitude de l'Eſt à l'Oueſt. La plus légere connoiſſance de la Géographie phyſique ſuffit pour comprendre qu'en avançant toujours à l'Oueſt on perd 15 minutes de temps à chaque dégré qu'on parcourt, ce qui fait 24 heures pour les 360 dégrés : le contraire arriveroit ſi l'on faiſoit route en allant toujours à l'Orient.



CHAPITRE VI.

Remarques sur le voyage de Drake autour du monde : La Reine Elisabeth dîne à bord de son vaisseau & le fait Chevalier : On fait un fauteuil des débris de ce vaisseau : Drake est envoyé avec vingt-cinq navires contre les Espagnols : Il pille Vigo : Il fait une entreprise sur l'Isle de Fer, pille S. Jago, & ravage tout le pays, pour venger la mort de M. Hawkins : Il fait voile pour les Indes occidentales : Il perd beaucoup de ses gens par les maladies : Il fait rafraîchir son monde à Saint-Christophe, se rend à la Dominique, qu'il prend d'assaut, & rançonne la ville : Il surprend Carthagene, & brûle plusieurs Etablissements espagnols : Il touche à la Virginie, & arrive à Porsmouth richement chargé : Il défait la Flotte espagnole, en faisant usage des brûlots : Abregé de son expédition en Portugal : Dernier voyage de Drake aux Indes occidentales : Il fait une descente à Rio-de-la-Hacha, & brû-

DRAKE, Chap. VI. An. 1581.

le Nombre-de-Dios : Expéditions infructueuses contre Panama : Mort de François Drake : Son corps est jetté dans la mer : Coup d'œil sur son caractere, & description de sa personne.

Remarques sur le voyage de Drake.

AUCUN sujet n'a jamais reçu plus d'applaudissements, & plus de marques d'honneur pour ses exploits qu'il en fût accordé à François Drake pour ce voyage : en effet s'il est vrai que les découvertes qui tendent à l'avantage du commerce méritent la reconnoissance d'une nation qui en fait son objet principal, aucun homme n'a mérité de plus grands éloges que celui qui a procuré à l'Angleterre la gloire d'avoir eu un Navigateur, qui le premier a fait le tour du monde : qui par sa valeur a fait respecter les Anglois ; qui les a fait chérir par son humanité, & qui par sa magnificence les a fait révérer & admirer dans tous les pays où il a eu quelqu'accès. La découverte & la prise de possession du pays qu'il a nommé Nouvelle-Albion fut de la plus grande importance pour la nation Britannique, puisque les Espagnols suivant leurs propres principes, ne peuvent contester

aux Anglois la légitimité des droits qu'ils y ont acquis.

DRAKE, Chap. VI.

An. 1581.

Le 4 d'Avril 1581, la Reine Elisabeth fut traitée magnifiquement par Sir François Drake à bord de son vaisseau à Deptford, & en même temps Elle l'honora de la dignité de Chevalier. Plus de deux cents personnes tomberent ce même jour dans la Tamise par la chute d'un pont de planches, qu'on avoit construit du rivage au vaisseau pour le passage de la Reine, sans qu'il y eût un seul homme de blessé ou de noyé. On conserva ce même vaisseau à Deptford pendant plusieurs années, & quand il fut totalement caduc, on fit de ses débris un fauteuil, qu'on envoya en présent à l'Université d'Oxford, où on le conserve encore avec vénération.

Il reçoit la Reine Elisabeth sur son vaisseau.

En 1585 la Cour résolut de faire une expédition contre les Indes occidentales espagnoles, & l'on en chargea François Drake, avec le titre d'Amiral & de Commandant en chef tant par mer que par terre. Il partit de Plymouth avec vingt-cinq vaisseaux le 12 de Septembre: pilla Vigo où les Anglois firent un butin immense, particulierement dans l'Eglise Cathédra-

Il est chargé d'une expédition contre les Espagnols.

An. 1585.

DRAKE, Chap. VI.

An. 1585

le, d'où ils enleverent une grande Croix d'argent relevée en bosse & dorée, après quoi ils continuerent leur cours jusqu'à l'Isle de Palma. Leur intention étoit de s'y rafraîchir : mais comme l'entrée en étoit très dangereuse & qu'on avoit placé du canon de façon à pouvoir beaucoup incommoder leurs barques & leurs pinasses, ils ne s'y arrêterent point. Ils espéroient plus de succès à l'Isle de Fer, & y débarquerent mille hommes sous le couvert d'une hauteur qui les cachoit: cependant il eurent ordre le lendemain de se rembarquer, parce qu'on rencontra un matelot Anglois, qui avoit été laissé par hazard dans cette Isle, & qui les assura qu'elle étoit si peu fertile que les habitants y mouroient presque de faim,

Il brûle Saint-Jago.

Ils firent voile pour Saint-Jago, & le 16 ils jetterent l'ancre devant la ville qu'ils trouverent entierement abandonnée. On n'y avoit rien laissé qui eût quelque valeur, exepté du vin, des olives, & quelques provisions, que les habitans n'avoient pas eu le temps d'emporter. L'armée de terre y demeura plusieurs jours, & le 24 elle marcha à San-Domingo,

ville considérable dans les terres, mais que le Gouverneur, l'Evêque & tous les habitants avoient abandonnée, & où les Anglois trouverent très peu de butin. Le 26 l'Amiral fit rembarquer ses troupes, après avoir brûlé la ville de Saint-Jago, & détruit ou ravagé tout le pays des environs, à cause de la cruauté des habitants, qui cinq ans auparavant avoient tué en trahison M. William Hawkins de Plimouth & ses gens, après avoir commencé à traiter avec eux. Il vengea encore en cette occasion la barbarie qu'ils avoient fait paroître envers un mousse de la flotte qui s'étoit écarté de ses camarades & étoit tombé entre les mains des Espagnols. On prétend qu'ils lui couperent la tête, lui arracherent le cœur, le démembrerent piece à piece, & exposerent son corps ainsi partagé à la voracité des bêtes féroces & des oiseaux de proye.

Les Anglois poursuivirent leur cours aux Indes occidentales, & perdirent en route un grand nombre de leurs gens par des fiévres ardentes qui se répandirent parmi eux. En dix-huit jours ils arriverent à la Dominique, où ils firent provision d'eau, de

DRAKE, Chap. VI.

An. 1585.

pain de caſſave, & de tabac: ils donnerent en retour aux habitants des bagatelles de verre, & des grains d'émail colorés, dont ils furent très ſatisfaits. Ces peuples ont beaucoup de penchant à la trahiſon & haiſſent exceſſivement les Eſpagnols.

Il prend & rançonne S. Domingue.

Drake & ſes gens paſſerent les fêtes de Noël à Saint-Chriſtophe, qui étoit alors inhabitée; ils y nétoyerent leurs vaiſſeaux, & y rafraichirent leurs malades. Enſuite ils dirigerent leur cours à Saint-Domingue, ville très riche de l'Iſle eſpagnole, & l'une des places les plus conſidérables de tout le pays. On débarqua à neuf ou dix milles de diſtance un corps de troupes, qui s'en empara d'emblée: elle demeura plus d'un mois en la poſſeſſion des Anglois, après quoi les Eſpagnols la racheterent par une rançon de vingt-cinq mille ducats.

Il en fait de même à Carthagène.

An. 1586.

En partant de Saint-Domingue ils firent voile pour Carthagene, dont le port eſt excellent & très bien fortifié. Ils s'en emparerent après une vigoureuſe réſiſtance, & la rendirent pour une rançon de cent dix mille ducats. Le deſſein de Drake étoit de gagner Nombre-de-Dios, pour ſe ren-

dre par terre à Panama : mais les maladies qui étendoient de plus en plus leurs ravages dans ses troupes rendirent ce grand projet impraticable, & il fut oligé de reprendre la route d'Angleterre. Il fit démolir en chemin le Fort Saint-Jean, & brûler deux villes espagnoles, nommées Saint-Augustin & Sainte-Hélene, sur la côte de la Floride : il toucha ensuite à la Virginie, & prit sur ses vaisseaux une Colonie angloise, qui avoit été laissée dans ce pays l'année précédente par Sir Walter Raleigh, sous le commandement de M. Lane. On prétend qu'ils furent les premiers qui introduisirent en Angleterre l'usage du tabac, qui a donné depuis une si forte augmentation aux revenus de la Couronne. La flotte arriva à Porsmouth le 28 de Juillet 1586, après avoir été un peu plus de dix mois en mer. On dit que les intéressés retirerent net quarante mille livres sterling de ce voyage, & que les moindres hommes de la flotte eurent pour leur part six livres sterling du produit des prises. On en rapporta aussi plus de deux cents pieces de canon de bronze, & quarante de fer. On perdit par les maladies & par

DRAKE, Chap. VI.

An. 1586.

les accidents huit Capitaines, quatre Lieutenants, huit Gentilhommes, & en tout ſept cens cinquante hommes.

Quoiqu'en ſuivant le plan de cet ouvrage, on ne puiſſe exiger de nous autre choſe que le récit des découvertes faites par les plus illuſtres voyageurs, & des actions des plus célébres avanturiers; cependant nous croyons que ce ſeroit manquer à ſatisfaire la curioſité du Lecteur, & faire injure à la mémoire d'un homme que les anciens Romains auroient mis au nombre des demi-dieux, ſi nous omettions de parler de l'action glorieuſe où Drake défit la flotte que les Eſpagnols avoient équipée, dans la vue de détruire totalement la Nation angloiſe.

Il détruit une flotte de convoi dans le port de Cadix.

An. 1587.

En 1587, l'Amiral Drake fit voile pour Cadix, & il entra dans le port de cette ville le 19 d'Avril avant le lever du ſoleil. Avant la nuit il ſe rendit maître de trente-huit vaiſſeaux qui étoient dans ce port pour aider à tranſporter les proviſions & les munitions néceſſaires à la grande flotte. Il y en avoit vingt de Hollandois, dont pluſieurs avoient une charge conſidérable, & il en détruiſit ou brûla la plus grande partie. Il fit voile en-

suite à la riviere de Lisbonne, où il causa aussi beaucoup de dommage : & à son retour il fit une très riche prise, d'un vaisseau nommé le Saint-Philippe, qu'on prétend être la premiere caraque qui ait été amenée en Angleterre. Ce coup servit en grande partie à abbattre le courage des Espagnols, malgré les forces incroyables qu'ils avoient sur pied.

An. 1587.

L'année suivante la Reine nomma Drake Vice-Amiral de la flotte destinée pour s'opposer à celle d'Espagne que commandoit le Duc de Medina-Sidonia, qu'on prétend qui étoit composée de plusieurs centaines de vaisseaux, & qui coûtoit au Monarque Espagnol trente-deux mille ducats par jour.

Il détruit ou disperse la flotte du Duc de Medina-Sidonia.

Jamais Drake ne fit paroître tant de prudence ni tant de courage que dans ce combat, au commencement duquel il prit deux des plus gros vaisseaux de la flotte des ennemis, dont l'un étoit Vice-Amiral, & l'autre étoit commandé par Dom Pedro de Valdez, Seigneur Espagnol, qui fit la plus belle résistance. Il déclara en se rendant qu'il se soumettoit à la fortune de Drake, dont les ennemis les plus

DRAKE, Chap. VI.

An. 1587.

invétérés ne pouvoient s'empêcher de reconnoître le courage & la générosité, & ajouta que lui & ses gens étoient resolus de mourir l'épée à la main, s'ils n'avoient eu pour vainqueur un homme également favorisé de Mars & de Neptune. Le butin qu'on fit dans ce seul vaisseau fut très considérable, puisqu'il avoit à bord cinquante mille ducats d'or. Le Vice-Amiral répondit à la politesse de l'Espagnol en l'admettant à sa table, & en le logeant dans sa propre chambre, où il fut traité avec autant de respect que de magnificence.

Nous nous écarterions de notre objet si nous entrions dans le détail des particularités de cette bataille navale : il nous suffit d'observer que ce prodigieux armement fut entierement détruit : que le Commandant après avoir eu beaucoup de difficulté à s'échaper fut disgracié & banni de Madrid : que plus de quatre-vingt vaisseaux furent pris, coulés à fonds ou brûlés : qu'un grand nombre d'autres furent endommagés de maniére à ne pouvoir être rétablis : enfin qu'il y eût de taillés en pieces treize mille soldats, & qu'à peine se trouva-t-il une Maison noble

noble en Espagne qui n'eût à regretter, un frère, un fils ou un parent.

An. 1587.

Les Anglois ne perdirent qu'un petit vaisseau, & environ cent hommes. Dans cette bataille, l'Amiral se servit de brûlots, qui lui furent d'un grand usage: mais nous ne pouvons assurer s'il en fut le premier inventeur, comme quelques-uns lui en donnent la gloire.

Dernière expédition de Drake.

An. 1595.

Nous ne nous étendrons pas sur l'expédition que fit Drake en Portugal, conjointement avec Sir Jean Norris, pour mettre la couronne de ce Royaume sur la tête de Dom Antoine: entreprise qui eût peu de succès, & qui appartient plus à son collégue qu'à notre héros, & nous allons parler de son dernier voyage. Il le fit en 1595 en vertu d'une commission qui lui donnoit pour adjoint Sir Jean Hawkins, & ils mirent à la voile de Plymouth le 28 d'Août, ayant environ deux mille cinq cents hommes sur leur flotte, composée de six vaisseaux de la Reine, & de vingt autres bâtiments. Cette expédition fut d'abord retardée par la malignité de Sir Jean Hawkins: mais il mourut à la hauteur de Saint-Jean de Porto-Rico le 12 de Novembre.

DRAKE, Chap. VI. An. 1595.

Le même jour Sir Nicolas Clifford avec plusieurs autres Gentilshommes furent blessés pendant qu'ils étoient à souper avec Drake, dont le siége fut emporté sous lui par un boulet de canon, que les ennemis tirerent du Fort : cependant les Anglois brûlerent dans le port cinq gros vaisseaux espagnols, dont l'un étoit de quatre cents tonneaux. Le 15, les corps de Sir Jean Hawkins, & de Sir Nicolas Clifford, mort le 12 de ses blessures furent jettés dans la mer, avec les cérémonies ordinaires.

Il brûle Rio de la Hacha, & Nombre de Dios.

Les Anglois quitterent Porto-Rico le 16, & le 2 de Décembre ils firent une descente à Rio-de-la-Hacha, ville du Continent, qu'ils trouverent totalement déserte. Les Espagnols offrirent pour la rançon de cette place vingt-quatre mille ducats en perles : mais ils ne tinrent pas leur parole : voulurent estimer leurs perles à un prix excessif, & l'on jugea par cette conduite qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, ce qui détermina l'Amiral à faire mettre le feu à la ville. Il en fit aussi brûler plusieurs autres sur cette côte, particulierement Nombre-de-Dios, d'où il emporta une

An. 1595.

grande quantité de perles, & d'autres trésors considérables. Le 29 Sir Thomas Baskerwill, Lieutenant-Général, fut envoyé par terre avec sept cents cinquante hommes à Panama. Ils souffrirent excessivement dans cette marche par les difficultés de la route, par les embuscades que les Espagnols leur dresserent dans les bois, où ils eurent plusieurs hommes de tués, & par le manque des choses les plus nécessaires, une paire de souliers s'étant vendue jusqu'à trente schellings, & un petit biscuit dix schellings. Enfin ils arriverent à un étroit passage, si bien fortifié & si bien défendu qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir éprouvé les plus grandes fatigues dans cette route, dont ils auroient été bien dédommagés s'ils avoient pu la continuer jusqu'à Panama.

Mort de François Drake.

An. 1596.

Le 5 de Janvier, ils partirent pour l'Isle d'Escudo, où ils s'arrêterent jusqu'au 23, & après y avoir fait provision d'eau, & donné le rafraichissement nécessaire à leurs malades, ils firent voile pour Porto-Bello, qu'ils découvrirent le 28 : mais le même jour Sir François Drake mourut d'une dyssenterie à l'âge de cinquante-cinq

DRAKE, Chap. VI. An. 1596.

ans, au chagrin inexprimable, non-seulement de la flotte, mais encore de tous ceux qui le connoissoient. Sa mort fut la ruine de cette expédition : il ne laissa point d'enfants, & par son testament son bien passa à un fils de son frère Thomas Drake.

On mit son corps dans un coffre de bois, & il fut jetté en mer avec tous les honneurs qu'on peut rendre en pareille occasion : on fit une décharge générale de tout le canon de la flotte, pendant que les trompettes retentirent des sons les plus lugubres. Le commandement passa par son décès à Sir Thomas Baskerwille, qui donna aussi-tôt des ordres pour retourner en Europe. Dans la traversée il rencontra une flotte espagnole de vingt vaisseaux : ils combattirent pendant trois heures sans aucun avantage considérable de part ni d'autre, après quoi les Anglois continuerent leur route, & arriverent à Plymouth au mois d'avril 1586.

Son portrait.

Il y a peu d'hommes qui aient fait autant d'honneur au nom Anglois que Sir François Drake. Il étoit naturellement éloquent, clair dans ses expressions, & parloit toujours avec grace. Il avoit

des connoissances très étendues dans toutes les sciences qui ont rapport à la Marine, même dans la Chirurgie. Il étoit craint & respecté de ses ennemis, qu'il traita toujours avec bonté & humanité. Il fut chéri & estimé de tous les intéressés dans ses entreprises, parce qu'il se conduisit toujours avec justice & intégrité : enfin il fut honoré & protégé par sa Souveraine qu'il servit avec autant de courage que de fidélité. Egalement ferme & actif, il écoutoit avec patience ceux qui lui donnoient des avis, & il en profitoit avec jugement : d'un accès facile, il étoit adoré des soldats : libéral & exact à remplir ses promesses, ami solide & ennemi irréconciliable : mais il écoutoit avec trop de plaisir l'adulation la plus outrée. Enfin les vues particulieres céderent toujours en lui au bien public, & de même qu'il fut généralement aimé pendant sa vie, il fut universellement regretté après sa mort.

Sa taille étoit petite, mais bien prise : il avoit les cheveux d'un brun clair : son teint étoit assés coloré : ses yeux grands & vifs : l'air ouvert & engageant qui sembloit promettre une

DRAKE, Chap. VI. An. 1596.

vie plus longue. Il eſt certain que les déſagréments de ſon dernier voyage, dont il s'imagina que ſa gloire ſeroit diminuée, toucherent fortement ſon cœur enflé par les ſuccès précédents, & contribuerent à racourcir ſes jours.



ABRÉGÉ

De la Vie, des Expéditions, & des Découvertes

DE SIR WALTER RALEIGH,

Et de plusieurs Avanturiers sous ses ordres.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance & portrait de Sir Walter Raleigh : Il est engagé dans une expédition pour faire de nouvelles découvertes aux Indes Occidentales : Premiere découverte de la Virginie : Description des Peuples de ce pays : Sir Richard Greenville est envoyé pour y former un Etablissement : Ses gens sont attaqués par les Indiens, & ramenés en Europe par Sir François Drake.

RALEIGH, Chap. I.

Commencemens de Walter Raleigh.

WALTER RALEIGH, ce brave Avanturier qui mérite autant d'admiration pour son habileté que de compassion pour ses malheurs, naquit en 1552 au Comté de Devon, dans un village nommé Budley, situé près de la mer. Il étoit le second des fils que Jean Raleigh de Fardel Ecuyer eût de sa troisieme femme. Il fut quelque temps au College d'Oriel à Oxford, d'où il sortit pour servir dans l'armée des Huguenots sous le fameux Coligni contre le Roi de France. Il y acquit beaucoup de réputation, tant pour sa prudence que pour sa valeur. Nous trouvons qu'il fût ensuite en qualité de volontaire dans les guerres de Flandres sous le Prince d'Orange, qu'il eût alors une Commission de Capitaine au service de la Couronne contre les rebelles d'Irlande en 1580, & qu'il fût un des Juges, qui présiderent à la condamnation de Sir Jean Desmond, dont le corps fut exposé en quartiers sur les portes de la ville de Corck.

An. 1581.

En 1581, il fut nommé un des Gouverneurs de Munster, conjointement avec Sir Guillaume Morgan & le Ca-

RALEIGH, Chap. I.

An. 1581.

pitaine Piers : peu de temps avant, le Comte d'Ormond, M. Walter Raleigh, & deux autres Gentilshommes de l'armée royale défierent quatre des rebelles d'Irlande en combat singulier : mais leur invitation ne fut pas acceptée.

Lorsque les troubles de ce Royaume furent un peu appaisés par la réduction du Comte de Desmond & par la soumission de David Lord Barry de Barry-court, Raleigh quitta le commandement qu'il avoit en Irlande, & retourna en Angleterre, où une galanterie le fit connoître de la Reine Elisabeth. Il la rencontra par hazard dans un passage peu net : ôta son habit de pluche, & l'étendit sur l'endroit sale par où la Reine devoit passer, politesse qu'Elisabeth n'oublia jamais. Il écrivit un jour sur un careau de vitre dans le palais avec un diamant : « Je » voudrois monter : mais je crains de » tomber, » & l'on dit que la Reine elle-même écrivit au-dessous : « Si le » cœur te manque, il ne faut pas en- » treprendre de monter. »

Raleigh étoit un homme formé pour avancer à la Cour : d'une belle figure, bien proportionné, d'un as-

RALEIGH, Chap. I. An. 1581. peſt agréable, & d'une adreſſe inſinuante; il avoit l'eſprit vif, le jugement excellent, & parloit avec autant de grace que de force de raiſonnement, comme on le vit dans une diſpute qu'il eut avec le Lord Grey, député d'Irlande, devant le Conſeil-privé, où il ſe comporta ſi bien, que depuis ce temps il fut dans une très haute eſtime à la Cour. Il avoit donc les plus grandes eſpérances de s'élever ſur terre, quand il tourna ſes vues du côté de la mer, par un mouvement naturel de ſon eſprit actif. Il y fut encouragé par ce qu'il avoit lu des ſuccès des avanturiers Eſpagnols en Amérique, & il jugea avec raiſon qu'il reſtoit encore à trouver des pays très étendus, qui pourroient rapporter des avantages conſidérables à quiconque en feroit la découverte.

An. 1583. En 1583, il mit à la voile de Plymouth ſur un vaiſſeau de deux cents tonneaux qu'il avoit fait conſtruire, pour aller de conſerve avec trois autres vaiſſeaux deſtinés pour Terre-neuve, ſous le commandement de Sir Humphroy Gilbert, dont il étoit très proche parent: mais il s'en ſépara,

& rentra peu de jours après dans le port, à cause d'une maladie contagieuse qui se mit dans son équipage.

RALEIGH, Chap. I. An. 1584.

La Reine Elisabeth lui accorde des Lettres-Patentes pour faire des découvertes.

Au commencement de l'année 1584, il fit des représentations au Conseil-privé, sur la probabilité de découvrir en Amérique de nouvelles Terres inconnues jusqu'alors; en observant que ces découvertes seroient aussi avantageuses à la Couronne, que le Pérou & le Méxique le pouvoient être à l'Espagne. Il fut écouté favorablement, & la Reine par ses Lettres-patentes de la même année, accorda à Walter Raleigh, Ecuyer, & à ses héritiers, » le droit » de découvrir & de s'emparer de » tous les Pays & Terres qui n'é» toient pas encore sous la domina» tion d'aucun Prince Chrétien, ni » habités par aucune nation Chré» tienne, avec réserve pour la Cou» ronne du cinquieme de tout l'or » & de tout l'argent brute, qui pour» roit être trouvé dans aucuns des » susdits pays. »

Il y envoye Amidas & Barlow. An. 1585.

En conséquence de cette concession, on équippa pour une expédition dans les Indes Occidentales deux barques, dont une fut confiée aux

RALEIGH, Chap. I.

An. 1585.

soins de Philippe Amidas, & l'autre à Arthur Barlow. Ils partirent d'Angleterre le 27 d'Avril: le 10 de Juin ils trouverent les isles d'Amérique; & le 4 de Juillet ils découvrirent, ou au moins crurent avoir découvert le Continent: après avoir été frappés pendant deux jours de l'odeur délicieuse d'un air parfumé, ils suivirent la côte plus de quarante milles; & le 14 ils jetterent l'ancre dans une belle riviere. Quand ils eurent débarqué, ils prirent possession du pays au nom de la Reine, & au profit des intéressés: mais ils trouverent ensuite que c'étoit une isle nommée Wokoken, qui n'avoit que vingt milles de long, & six de large. Le terrein en est excellent, il produit des raisins délicieux, une grande quantité de cédres, de pins, de cyprès, & d'arbres de mastic: on y voit aussi des oiseaux de toute espece, des daims, des lievres, des lapins, & beaucoup d'autres animaux.

Ils sont bien reçus des Indiens.

Le troisieme jour, un des habitants s'avança dans un canot, quoiqu'il ne parut pas exempt de méfiance: mais on l'engagea aisément à venir à bord, où on lui donna quelques habille-

ments, & on le régala de viande & de vin, ce qui lui parut fort agréable. Il retourna dans son canot, le chargea de poisson, revint trouver les Anglois une demi-heure après, & partagea sa petite cargaison en deux parts, une pour chaque vaisseau.

Les naturels du Continent vinrent ensuite fréquemment trafiquer avec les Européens, & ils échangerent des peaux, du corail, & des perles pour quelques vases d'étaim, & pour d'autres bagatelles qui n'étoient presque d'aucune valeur. Les Anglois furent un jour visités par le frere du Roi, accompagné d'une suite de plus de quarante personnes, & on lui fit divers présents. Ce qui parut le flatter davantage, fut un plat d'étaim qu'il pendit à son col, pour qu'il lui servît de bouclier contre les fléches des ennemis, & il donna en échange vingt peaux de daims.

Ce Prince vint voir depuis plusieurs fois les Anglois, & leur amena sa femme. Elle leur parut modeste, & ils ne remarquerent rien de désagréable dans sa figure. Elle portoit une espece de manteau de peau de

daim, doublée d'une fourure, & un tablier de même. Elle avoit un bandeau de corail blanc sur le front, & à ses oreilles de longs fils de perles, dont quelques-unes étoient aussi grosses que des pois. Cette Princesse traita très bien les Européens qui débarquerent ensuite.

Il paroît qu'une plaque de cuivre attachée au front étoit la marque d'une distinction éminente entre ces peuples, puisque tous ceux qui accompagnoient le Prince en étoient ornés. On remarqua qu'aucun d'entre eux n'osoit trafiquer, ni même examiner ce qui étoit devant lui, jusqu'à ce que le Prince eût choisi ce qui lui plaisoit, après quoi tous avoient la liberté d'agir comme ils le jugeoient à propos.

Ils étoient particuliérement passionnés pour les armes défensives, & auroient donné toutes choses pour des couteaux, des haches, & d'autres instruments tranchants: mais on jugea qu'il convenoit de ne leur en point donner, & même un des mariniers refusa une boette pleine de perles qu'on lui offroit pour une épée.

An. 1585.

On appelloit ce pays Wingandacca, le Roi se nommoit Wingina, & les Anglois apprirent que le lieu de sa résidence étoit à six journées de marche dans le Continent : cependant ils ne firent pas de découvertes au-delà de la côte, & ils retournerent en Angleterre au mois de Septembre très satisfaits de ce qu'ils avoient vus. Ils emmenerent avec eux deux naturels du pays, afin de leur apprendre l'Anglois.

Leur retour. La Reine donne le nom de Virginie au pays qu'il avoit découvert.

Le récit qu'on fit de ce pays à la Reine, lui fut si agréable qu'elle lui donna le nom de Virginie ; offrit à M. Raleigh toutes sortes d'encouragements pour l'engager à en poursuivre la découverte, & quelque temps après la Patente fut confirmée par un acte du Parlement. Suivant le rapport du Capitaine Barlow : le climat en est tempéré, l'air très sain, & le terroir fertile, produisant tout ce qui est nécessaire à la vie humaine. Il abonde en gibier de toute espece, & le caractere humain des habitants sembloit le rendre le pays le plus fortuné de l'Univers.

Sir Richard Gréenville commande

L'année suivante, Sir Richard Gréenville, qui avoit eu part avec M.

RALEIGH, Chap. I.

Raleigh dans le précédent voyage, encouragé par le succès, équipa sept vaisseaux bien fournis de provisions & de munitions, se chargea du principal commandement, & résolut de former un établissement à la Virginie. M. Raleigh, qui venoit d'être élevé à la dignité de Chevalier, fut très satisfait d'avoir un pareil représentant.

sept vaisseaux pour y faire un établissement.

An. 1586.

Les noms des vaisseaux employés à cette expédition étoient le Tigre, de cent quarante tonneaux : le Chevreuil aussi de cent quarante : le Lion de cent : l'Elisabeth de cinquante : une petite barque nommée la Dorothée, & deux pinasses. Il y avoit sur cette Escadre plusieurs personnes de nom, qui passerent ensuite dans la Marine Royale, entre autres M. Ralph Lane, M. Thomas Cavendish, M. Jean Arundel, M. Stukely, M. Bremige, M. Vincent, M. Heriot, & M. Jean Clark : ainsi secondé Sir Richard Gréenville partit de Plymouth le 9 d'Avril.

Le 7 de Mai ils arriverent à la Dominique, après quoi ils descendirent à Porto-Rico, où le Commandant fit construire une nouvelle Pinasse, & élever un Fort : il se rendit maître de

deux riches vaisseaux, dans l'un desquels étoient plusieurs passagers; causa divers autres dommages aux Espagnols, & se rendit ensuite à Isabella, ville de l'isle Saint Domingue, où on lui permit de trafiquer pendant quelque temps, plutôt par la crainte du mal qu'il y pouvoit faire, si on lui en refusoit la liberté, que par aucune autre considération.

RALEIGH, Chap. I. An. 1586.

Il passa ensuite à la côte de la Floride, & fut en quelque danger à la hauteur du Cap-fear: cependant il jetta l'ancre le 26 de Juin dans l'isle de Wokoken, où il perdit son vaisseau. Il aborda au Continent, & fut très bien reçu des habitants, particuliérement du frere du Roi, ce que Gréenville & ses gens durent en grande partie aux Indiens, que les premiers avanturiers avoient emmenés en Angleterre, & qu'ils ramenerent alors dans leur pays.

Son retour en Europe après avoir laissé une colonie.

La relation que nous avons de ce voyage n'entre point dans les détails; mais il paroît que l'on conçut de si belles espérances d'y former un établissement, qu'on y laissa cent huit hommes sous les ordres de M. Ralph Lane, & du Capitaine Amy-

RALEIGH, Chap. I.

An. 1586.

das, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour établir une Colonie : que Sir Richard remit enſuite à la voile pour revenir en Europe : qu'il prit en route un vaiſſeau Eſpagnol de trois cents tonneaux, eſtimé cinquante mille livres ſterling : qu'il arriva à Plymouth le 18 d'Octobre 1586, & que la cargaiſon compoſée de peaux, de fourures, & de perles, fut vendue à leur avantage particulier.

Progrès de la colonie.

Lorſque Sir Richard fut parti, ceux qu'il avoit laiſſés dans le pays, s'établirent dans une iſle nommée Rannoak, où tout leur réuſſit au gré de leurs déſirs. Le terroir y étoit excellent, & ils y planterent des pois & des fèves, qui réuſſirent parfaitement. Ils tournerent alors leurs vues vers de nouvelles découvertes en Terre-ferme, & pénétrerent à plus de quatre-vingt milles au Sud de Rannoak, & à cent trente milles du côté du Nord : mais ils donnerent trop de confiance aux Indiens, & perdirent pluſieurs de leurs gens, qui s'écarterent vraiſemblablement à quelque diſtance du gros des Anglois, furent ſurpris & taillés en

RALEIGH, Chap. I. An. 1586.

pieces. Lorſque ces peuples eurent commencé à commettre de ſemblables inſultes contre les Européens, ils devinrent bien-tôt leurs implacables ennemis, & ſaiſirent toutes les occaſions de leur nuire. Quelques-uns d'entre eux déclarerent qu'ils croyoient cette conduite abſolument néceſſaire, parce que jugeant des diſpoſitions des Anglois par les leurs, ils ne penſoient pas qu'ils puſſent jamais pardonner une offenſe. En effet quoique ces Indiens paruſſent ſimples, honnêtes, & ſans aucune diſſimulation, ils étoient réellement traîtres, hardis, & inſatiables dans leur vengeance. De plus ils étoient très mécontents de ce que les Anglois pénétroient ſi avant dans le pays, & ils avoient formé un complot pour les détruire totalement: mais on eut le bonheur d'en être inſtruit, & de pouvoir le prévenir.

Drake lui donne du ſecours.

Les approches de l'hyver arrêterent les Européens dans leurs découvertes, & ne connoiſſant pas aſſez la nature du climat pour amaſſer des proviſions, ils furent réduits à une extrêmité d'autant plus grande, qu'ils n'étoient pas en bonne intelligence

RALEIGH, Chap. I. An. 1586.

avec les habitants. Ils manquerent de tout ce qui leur étoit nécessaire, & se trouverent exposés aux plus grands dangers, de la part des Indiens, qui paroissoient disposés à saisir toutes les occasions de les faire périr. Ils étoient dans cette facheuse situation quand ils furent joints par Sir François Drake, qui leur fournit des vivres, des munitions, des hommes, & tout ce qui étoit nécessaire pour continuer leur entreprise. Il leur donna aussi une barque dont ils avoient le plus grand besoin, d'autant que Sir Richard Gréenville quoiqu'il eût laissé le Capitaine Amydas avec le nom d'Amiral, sembloit avoir oublié la signification de ce titre, puisqu'il ne lui avoit pas laissé le plus petit bâtiment.

La Colonie sembloit alors avoir de nouvelles espérances de réussir; mais un furieux ouragan qui s'éleva renversa encore tous ses projets, & quelques-uns des avanturiers qui étoient montés à bord de la barque, furent jettés si avant en mer, qu'ils furent obligés de reprendre la route d'Angleterre.

Il ramène les Anglois en Europe.

Cet accident jetta ceux qui étoient

reſtés, dans un ſi grand découragement, qu'ils prierent unanimement Drake de les prendre à bord. Il y conſentit, & quitta la côte avec eux le 18 de Juin. Ils débarquerent à Plymouth le 27 de Juillet 1586 au nombre de cent trois hommes; & ſuivant ce compte ils n'en auroient perdu que cinq, ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'ils dirent eux-mêmes de l'état facheux où ils ſe trouverent: mais je crois que leur perte fut beaucoup plus conſidérable, & je trouve que pluſieurs Auteurs qui ont parlé de ce voyage, ſont du même ſentiment. (*a*)

(*a*) Peut-être comprenoit-on dans ces cent trois hommes ceux que Drake avoit fournis à la Colonie, avant de la ramener en Angleterre.



An. 1586.

CHAPITRE II.

Second voyage de Sir Richard Greenville en Virginie: Il établit une nouvelle Colonie, & donne ses ordres pour bâtir un Fort; mais ses gens sont taillés en pieces par les habitants: M. Jean White bâtit la ville de Raleigh, & se rend en Angleterre pour y demander du secours: Il perd ses gens au retour, & met à la voile pour revenir en Europe: Expédition de Raleigh aux Açores.

Arrivée des secours Anglois après le départ de Drake.

TRÈS peu de temps après le départ de Drake, il arriva sur la côte un vaisseau équippé par Sir Walter Raleigh pour le secours de la Colonie. Il étoit chargé de provisions, de munitions, d'hommes de recrues, & de toutes les autres choses nécessaires: mais trouvant que les Anglois en étoient partis, il revint en Europe après s'être arrêté quelque temps.

Il y avoit environ quinze jours que ce vaisseau avoit mis à la voile,

quand Sir Richard Gréenville arriva pour la seconde fois avec trois bâtiments, bien munis pour l'encouragement de la Colonie, & il trouva à son grand regret, qu'elle avoit abandonné le pays. Cependant il ne fut pas découragé, & il résolut de former un nouvel établissement, il laissa cinquante hommes avec des instructions pour élever un Fort; leur donna tout ce qui étoit nécessaire pour deux ans, & les assura qu'ils seroient puissamment soutenus: mais ils furent tous surpris & massacrés par les habitants, qui détruisirent le Fort.

RALEIGH, Chap. II.

An. 1586.

Arrivée de l'escadre de M. White.

An. 1587.

On apprit ces facheuses nouvelles par Mantéo, l'un des Indiens qu'on avoit amenés en Angleterre, & reconduit dans sa patrie. Il fut toujours très attaché aux intérêts des Anglois, & rendit de grands services à la petite Escadre de trois vaisseaux, qui arriva à Rannoak le 22 de Juin 1587. Elle étoit chargée de beaucoup de choses utiles, & commandée par M. Jean White, homme de courage & de résolution, en qui Sir Walter avoit la plus grande confiance, & auquel il avoit donné le titre

RALEIGH, Chap. II. & la commiſſion de Gouverneur de la Virginie.

An. 1587. White travailla auſſi-tôt à établir de nouvelles habitations ſur le même terrein où avoient été les anciennes, & il falloit qu'il eût de très fortes raiſons pour faire choix de cet endroit, directement contre ſes inſtructions. Il choiſit auſſi onze des plus habiles de ſes gens, pour en former un Conſeil, avec le titre de Gouverneur & d'Aſſeſſeurs-aſſiſtants de la ville de Raleigh, lui ayant donné ce nom en l'honneur du chef de l'entrepriſe. En tenant une telle conduite, il y avoit tout lieu de croire que le temps étoit enfin venu, où la découverte de ce pays tourneroit à l'avantage des intéreſſés, & à l'accroiſſement du commerce d'Angleterre.

La vigilance & l'induſtrie du Gouverneur le rendirent formidable aux Indiens, qui rechercherent ſon amitié, & firent des traités avec lui. Cependant ils ne faiſoient aucun ſcrupule de les rompre quand ils croyoient y trouver le plus léger avantage, & ils devinrent ſi facheux qu'il falloit une réſolution extraordinaire pour pouvoir tenir contre eux. Le

13

13 d'Août Manteo se déclara Chrétien, fut baptisé, & nommé par le Gouverneur, Seigneur de Dassamonpeak, nation voisine d'Indiens, titre qui lui fut conféré en considération des services qu'il avoit rendus aux Anglois.

Mistriss Dare fille du Gouverneur, accoucha d'une fille le 18 du même mois: on lui donna au baptême le nom de Virginie, à cause du pays de sa naissance, & ce fut le premier enfant qui nacquit de parents Chrétiens, dans les établissements Anglois de cette partie.

Les affaires de la Colonie paroissoient alors dans un état à espérer une grande réussite, & le Gouverneur White fut choisi unanimement comme le sujet le plus propre à passer en Angleterre, pour solliciter des secours d'hommes & de provisions. Sur la priere générale qui lui en fut faite, il entreprit le voyage, & après une traversée très dangereuse, il arriva sans accident en Cornouaille au mois de Novembre 1587. Il vit de grandes difficultés à faire réussir sa commission, à cause de la consternation où les Anglois étoient plon-

RALEIGH, Chap. II.

An. 1587.

gés, par la crainte où ils étoient de la flotte Espagnole, qui menaçoit depuis si long-temps l'Angleterre de sa ruine totale. Cependant White réussit enfin à avoir trois vaisseaux bien équippés, avec lesquels il mit à la voile, & arriva à Rannoak après un voyage des plus heureux. Il eut le chagrin de trouver que ses gens avoient changé de demeure; mais le mot Croatan qu'il vit gravé sur une des palissades du Fort, lui fit juger avec raison qu'ils étoient allés dans une isle de ce nom, environ à vingt lieues au Sud de Rannoak.

Mauvais succès de la colonie.

Il se détermina donc à faire voile pour cet endroit, & dans ce dessein fit rembarquer tous ses gens: mais il s'éleva tout-à-coup une tempête si violente, qu'elle les chassa de leurs ancres, sépara leurs vaisseaux, & les poussa très loin en mer, ce qui les obligea de regagner l'Angleterre dans un état beaucoup plus fâcheux, que lorsqu'ils y étoient déja retournés. Ce dernier coup parut détruire totalement toutes les espérances qu'on avoit conçues d'une expédition, d'où l'on attendoit d'abord des richesses immenses.

Les désordres qui accompagnerent les dernieres années du régne d'Elisabeth, & les grandes dépenses que Sir Walter Raleigh avoit faites pour établir une Colonie en Amérique, sans en avoir retiré aucun profit, ni aucun avantage, furent causes que pendant quelque temps on sembla perdre de vue la Virginie. Raleigh en avoit confié le soin à une compagnie d'avanturiers marchands, établie par Lettres-patentes, & il leur avoit accordé tant d'immunités, qu'on voyoit évidemment qu'il avoit plus en vue les intérêts du commerce de sa patrie, que son avantage particulier. Enfin il pensa avec raison qu'il auroit dû en retirer plus de profit, & en même-temps que sa vanité fut piquée de leur indolence, elle excita son ressentiment, & le détermina à abandonner tous les projets qu'il avoit formés sur ce pays.

An. 1587.

Expédition de Raleigh aux Açores.

Nous aurions dû commencer par rapporter le succès d'une expédition concertée par Raleigh contre les Açores, avant qu'il renonçat à ses vues sur la Virginie: mais comme ce récit auroit rompu le fil de notre narration, nous avons remis à en

RALEIGH, Chap. II. An. 1587.

parler, après avoir dit de ſuite les premiers efforts qui furent faits pour cet établiſſement.

Le 10 de Juin 1586, Sir Walter Raleigh avoit fait partir deux pinaſſes, la Marie Spark, de cinquante tonneaux, commandée par Jean Evesham; & le Serpent, de trente-cinq tonneaux, ſous les ordres de Jacob Whiddon, pour croiſer contre les Eſpagnols des Açores. Dans leur courſe ils prirent un petit vaiſſeau chargé de Summack (*b*), & d'autres riches marchandiſes, avec pluſieurs paſſagers de diſtinction, dont la rançon monta très haut; on trouva dans le nombre des priſonniers un Gentilhomme Portugais, qui avoit été Gouverneur de Saint Michel. Peu de temps après, comme ils croiſoient à la hauteur de l'iſle Graciosa, à la vue de Tercere, ils virent un vaiſſeau Eſpagnol, mirent un pavillon blanc, & s'approcherent de lui: mais quand il fut à la portée de leur canon, ils ôterent ce premier pavillon, mirent le pavillon Anglois, &

(*b*) On donne ce nom à un arbriſſeau, dont les feuilles ſervent à la teinture, & les branches pour les tanneries.

lui envoyerent une bordée qui l'obligea bien-tôt de se rendre, après avoir jetté dans la mer ses instructions, ses lettres, & une carte des détroits de Magellan. Les Anglois firent prisonnier dans ce vaisseau Dom Pedro de Sarmiento, qui avoit été Gouverneur des détroits de Magellan, & étoit reconnu pour un des meilleurs marins qui fut alors dans toute l'Espagne. Ce Gentilhomme fut depuis présenté à la Reine Elisabeth, & contracta une intime amitié avec Sir Walter Raleigh.

Ils prirent ensuite un vaisseau chargé de poisson, qui venoit du Cap-blanc, & le lendemain une de leurs barques avec seulement neuf hommes, s'empara d'un autre, sous la protection d'un Fort de l'isle Graciosa, quoiqu'il y eût un grand nombre d'hommes avec des armes à feu, qui virent cette action du rivage: mais ils ne firent autre chose que de jetter des pierres aux Anglois, qui n'eurent pas un seul homme de tué, ni de blessé.

En revenant en Angleterre, ils rencontrerent une flotte marchande Espagnole, très richement chargée

RALEIGH, Chap. II.

AN. 1587.

d'or, d'argent & d'épiceries, contre laquelle ils entretinrent un feu roulant de trente-deux heures, qui fatigua excessivement les ennemis. Les Anglois n'auroient pas cessé le combat sans être payés cherement de leurs peines, si la poudre ne leur eût manqué; mais cet inconvenient les obligea de se retirer, & de gagner Plymouth, où leurs prises n'étoient arrivées que peu d'heures avant eux. Après quelques jours de répos ils gagnerent Southampton, où ils trouverent Raleigh, qui fit aussi-tôt délivrer à chaque homme ce qui lui appartenoit dans la charge des prises, composée de dents d'Elephants, de bois de bresil, de sucre, de cuirs, de cires, & d'autres marchandises de prix, indépendemment desquelles il les récompensa encore très libéralement.



CHAPITRE III.

Sir Walter Raleigh part pour une nouvelle expédition aux Indes Occidentales: Il est rappellé & le commandement passe à Sir Martin Frobisher & Sir Jean Burrough: Sir Walter est en danger de sa perte: Il fait plusieurs prises considérables qu'il amene en Angleterre: Quelques doûtes au sujet de ce Commandant.

Nouvelle expédition de Raleigh.

AU commencement de l'année 1592, Sir Walter Raleigh projetta une nouvelle course contre les Espagnols dans les Indes occidentales, & forma particulierement le projet de faire une descente à Panama. il équipa treize vaisseaux, bien pourvus d'hommes, de provisions & de munitions de toutes sortes. La Reine y en ajouta deux des siens, & donna à Raleigh le titre & l'autorité de Général des troupes envoyées pour cette expédition. Il paroît que cette distinction détruit ce qui est avancé par Sir Guillaume Monson dans ce qu'il a

RALEIGH, Chap. III. An. 1592.

écrit sur les événements maritimes, où il prétend que Raleigh fit ce voyage, parce qu'il avoit perdu la faveur de la Reine, sans marquer la cause de sa disgrace.

Cette flotte fut retenue plus de trois mois dans le port par les vents contraires; ce qui donna le temps aux Espagnols d'être suffisamment instruits de sa destination, & de prendre toutes les mesures possibles pour en empêcher le succès. Elle mit en mer le 6 de Mai & le 7 du même mois elle fut jointe par le Dédain, pinasse du Lord Grand-Amiral, montée par Sir Martin Frobisher. Cet Officier étoit chargé d'une lettre de la Reine adressée à Sir Walter Raleigh, pour lui ôter son commandement, & pour lui ordonner de remettre sa commission, ainsi que la conduite de l'expédition au porteur de la lettre & à Sir Jean Burrough.

Sir Walter jugeant que son honneur étoit trop engagé s'il se retiroit, se détermina à demeurer sur la flotte, quoique M. Nevil Davies, qu'il rencontra en mer dans un vaisseau appartenant à M. Gourdon Gouverneur de Calais, l'assurât que les Espagnols

étoient partout sur leurs gardes contre les Anglois, & qu'il n'y avoit aucun lieu d'espérer de faire des prises en mer, puisque le Roi d'Espagne avoit donné ordre dans tous les ports d'Amérique de ne faire sortir aucun vaisseau, & de n'embarquer aucun trésor cette année.

Cette nouvelle ne put décourager Raleigh, non plus qu'une horrible tempête qu'il essuya le 11. Cependant elle dispersa toute la flotte, & emporta les grandes barques: il fut lui-même en grand danger de périr à bord du Garland, l'un des vaisseaux de la Reine.

Il partage la flotte sous deux Commandants.

Quoiqu'il vît évidemment que son projet ne produiroit aucun effet, & quoique ses provisions fussent déja considérablement diminuées, il résolut de ne pas retourner en Angleterre sans avoir fait quelqu'action remarquable. Il partagea la flotte en deux escadres, dont l'une, sous les ordres de Sir Martin Frobisher croisa sur les côtes d'Espagne pour les tenir en respect, pendant que l'autre commnadée par Sir Jean Burough eût ordre de croiser à la hauteur des Açores, & de faire ses efforts pour s'emparer de

RALEIGH, Chap. III.

An. 1592.

quelques-uns des vaiſſeaux des caraques. Cette diſpoſition réuſſit ſuivant ſes vues : quand les Eſpagnols ſurent qu'une flotte angloiſe croiſoit ſur leurs côtes méridionales, ils ne ſongerent qu'à les mettre en ſureté, & les caraques demeurerent expoſées aux entrepriſes de Jean Burough, dont il parut même que les ennemis n'avoient aucune idée. Avant que les eſcadres ſe ſéparaſſent, elles envoyerent en Angleterre une priſe de ſix cents tonneaux chargée de fer travaillé de toutes ſortes, qui fût eſtimée près de ſept mille livres ſterling. Peu de tems après Sir Jean Burough prit au Sud du roc de Lisbonne, un flybot dont les gens d'équipage lui apprirent, qu'on avoit aſſemblé une flotte formidable à Cadix & à San-Lucar, & qu'elle avoit ordre de pourſuivre celle de Raleigh juſqu'aux Indes occidentales, ou en quelqu'autre endroit que ce pût être. Burough auroit immanquablement rencontré cette flotte preſqu'auſſi-tôt qu'il eût appris cette nouvelle; mais comme il étoit un excellent marin il ſut éviter les Eſpagnols & pourſuivir ſon voyage aux Açores, où il prit quelques petits

bâtiments, dont on ne retira presqu'aucun profit.

An. 1592.

Le 21 de Juin ils arriverent à Flores, & après avoir mis pavillon blanc, les provisions qui leur étoient les plus néceſſaires leur furent fournies par les habitants d'une petite ville nommée Santa-cruz. Ils y furent joints par trois vaiſſeaux de la flotte du Comte de Cumberland, & donnerent la chaſſe à une groſſe caraque qui gagna le rivage; les Eſpagnols enleverent tout ce qu'ils purent ôter de la cargaiſon, & mirent enſuite le feu au bâtiment: mais un corps de cent hommes de la flotte angloiſe deſcendit des vaiſſeaux, & réuſſit à ſauver des flammes pluſieurs effets d'aſſés grande valeur.

Les Anglois font pluſieurs priſes.

Les Anglois apprirent en cet endroit que depuis quinze jours on avoit chargé trois autres caraques qui devoient prendre la même route, & Sir Jean Burough diſtribua ſes vaiſſeaux du Nord au Sud à deux lieues l'un de l'autre, ce qui leur donnoit la vue d'une étendue de deux dégrés. Dans cette ſituation il établit ſa croiſiere ſept lieues à l'Oueſt de Flores juſqu'au 3 d'Août, en attendant les

RALEIGH, Chap. III. An. 1592.

caraques. Le Capitaine Thomſon en découvrit une, d'une groſſeur prodigieuſe : il la joignit & l'attaqua : mais après avoir beaucoup ſouffert par la belle défenſe des Eſpagnols, il fut forcé de l'abandonner. Burough tomba auſſi ſur cette caraque avec intrépidité & fut de même obligé de ſe retirer, après avoir reçu un peu au-deſſus de l'eau un boulet de canon, qui lui fit craindre de couler à fonds. Alors Sir Robert Croſſ attaqua le bâtiment eſpagnol par la poupe, nettoya l'avant & l'arrière, & combattit ſeul pendant trois heures : enfin il fut joint par les vaiſſeaux du Comte de Cumberland, qui le ſeconderent ſi bien qu'on vint bientôt à l'abordage. Sir Robert Croſſ fut le premier qui monta ſur le bâtiment ennemi, & en peu de temps on s'en rendit maître.

Cette caraque fut amenée à Dartmouth le 7 de Septembre : on la nommoit la Madre-de-Dios, elle étoit du port de ſeize cents tonneaux, & portoit trente-deux canons de fonte avec ſix cents hommes. De la proue à la poupe elle avoit cent ſoixante-cinq pieds : quarante-ſept d'un bord à l'autre & étoit garnie de ſept

ponts. La cargaiſon étoit compoſée d'épiceries, de drogueries, de ſoyes, de tapis, de toiles de coton, de perles, de muſc, de civette, d'ambre gris, de porcelaine, d'yvoire, & de pluſieurs autres effets de prix. Sir Walter Raleigh & Sir Jean Hawkins l'eſtimoient cinq cents mille livres ſterling : cependant le produit de la vente ne monta qu'à cent cinquante mille : mais la raiſon en eſt très évidente. Les matelots, les officiers & les ſoldats avoient confiſqué à leur profit & caché pluſieurs caiſſes de joyaux & d'autres riches marchandiſes, en ſi grande quantité, que la priſe tiroit cinq pieds d'eau de moins quand elle arriva en Angleterre, que lorſqu'on l'avoit fretée aux Indes orientales. Suivant le récit de Cambden, ni ordres, ni ſerments, ni proclamations ne purent empêcher les gens d'équipage de détourner ces effets, & ils dirent hardiment qu'ils remettroient plutôt leurs ames à Dieu que leur fortune aux hommes. Il eſt vrai que leur conduite étoit en quelque ſorte excuſable, d'autant que ſous ce régne la diſtribution de ce qui revenoit à chacun dans les priſes ne ſe faiſoit pas avec exacti-

RALEIGH, Chap. III.

An. 1592.

tude, particulierement quand la Reine y avoit quelque part. En vertu de son autorité royale elle forçoit les intéressés à se contenter de la portion qu'il lui plaisoit de leur donner, & elle étoit toujours beaucoup au-dessous de ce qu'ils auroient dû recevoir: M. Lediard dans son Histoire Navale d'Angleterre nous assure qu'on tint cette conduite dans le partage de la Mère-de-Dieu. (c)

Quoique dans la vie de Sir Walter Raleigh il ne soit pas dit précisément en quel temps il quitta la flotte, nous pensons qu'il n'en sortit que lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit plus faire aucune opération importante. Nous ne trouvons pas qu'il soit parlé de lui dans le combat contre la caraque, & l'Histoire dit qu'il se rendit en Angleterre aprés l'ouragan du 11 de Mai, quand il eût donné les ordres pour séparer la flotte de la façon dont nous l'avons rapporté.

(c) M. Lediard est un nom emprunté; & l'on doit à M. Hill cet Ouvrage, qui a eu beaucoup de critiques. Nous en avons une traduction Françoise en trois Volumes in-4°.

An. 1592.

CHAPITRE IV.

Amours de Raleigh avec une Dame d'honneur de la Reine qu'il épouse: Il est disgracié & banni de la Cour: Il prend la résolution de faire un voyage pour découvrir la côte de la Guiane: Situation de ce pays: Raleigh attaque un Etablissement espagnol, prend le Gouverneur prisonnier, & met en liberté cinq Rois Indiens qu'il tenoit dans les fers: Raleigh harangue les Chefs Indiens, & se détermine à aller plus loin.

Amour & mariage de Raleigh.

PENDANT que Sir Walter Raleigh étoit occupé de ses voyages, on avoit pour lui la plus grande estime à la Cour. Il contracta une liaison des plus intimes avec Miss Elisabeth, fille de Sir Nicolas Throgmorton, & l'une des filles d'honneur de Sa Majesté. Leur amour eut des suites trop visibles: la Reine irritée fit mettre Raleigh en prison pendant plusieurs mois, & quand on lui rendit la liberté, il eut ordre de se retirer de la

RALEIGH, Chap. IV. An. 1592.

Cour: quoiqu'il eût fait toutes les réparations néceſſaires en épouſant Eliſabeth.

Pendant que ce nuage obſcurciſſoit ſa fortune, il prit la réſolution de faire un voyage pour découvrir les parties de la côte de la Guiane qui étoient encore inconnues. Il jugeoit par tous les rapports qu'on lui en avoit faits que l'établiſſement d'une Colonie de ſes compatriotes dans cet excellent pays, ſeroit un contrepoids à l'augmentation de puiſſance que la Couronne d'Eſpagnè avoit reçue par la conquête du Pérou & du Méxique, puiſqu'on croyoit en général que les richeſſes du pays qu'il ſe propoſoit de découvrir égaloient celles de ces deux fameux Empires, ſi elles ne les ſurpaſſoient pas.

Situation de la Guiane.

La Guiane eſt ſituée à l'Eſt du Pérou, préciſément ſous l'Equateur, & l'on faiſoit des recits étonnants des richeſſes qui s'y trouvoient. Guevara dans ſon Hiſtoire des Indes parle de la principale ville, nommée Manſa, comme d'une place où régnoit la magnificence la plus éclatante. Toute la vaiſſelle dans le palais de l'Empereur étoit diſoit-on, d'or ou d'argent: les

An. 1592.

siéges & les tables étoient des mêmes métaux, il possédoit une quantité presque innombrable de curiosités d'un tel prix, qu'il n'y en avoit pas de semblables dans tout l'univers. On ajoutoit que la poudre d'or y étoit en si grande abondance, que les habitants dans certaines fêtes solemnelles, pareilles aux bachanales des Romains, s'en couvroient tout le corps, après l'avoir frotté d'un baume gluant auquel s'attache cette poudre.

Raleigh part pour faire des découvertes.

An. 1595.

On équipa cinq vaisseaux pour cette expédition : mais Raleigh ne partit qu'avec un seul accompagné d'une barque, & les autres eurent ordre de le joindre à la hauteur des Canaries. Il mit à la voile de Plymouth le 6 de Février 1595, & jetta l'ancre le 22 de Mars à la pointe de Curiapan, que les Espagnols appellent Punta-de-Gallo dans l'Isle de la Trinité. Quelques jours après il aborda à Puerto-de-los-Espagnoles, un peu plus au Nord-Est, où il y avoit un Etablissement espagnol, & une ville nouvellement bâtie, nommée Saint-Joseph. Le Gouverneur Dom Antonio de Berreo étoit un homme hardi

RALEIGH, Chap. IV. An. 1555.

& courageux : mais cruel & sans éducation, très peu propre à faire des découvertes & connoissant à peine la différence de l'Est à l'Ouest. Depuis onze ans qu'il occupoit cette place il avoit perdu plus de mille hommes & dépensé trente mille ducats, quoiqu'il eût acquis moins de connoissances du pays & des productions que Raleigh n'en eût après y être demeuré quelques jours avec très peu de monde. Le Capitaine Whiddon envoyé l'année précédente par notre Avanturier pour examiner la côte, avoit eu quelque commerce avec ce Gouverneur : mais huit Anglois y avoient été massacrés par la trahison d'Antonio, & le chef n'avoit éprouvé que des fraudes en traitant avec lui.

Raleigh parcourut trois côtés de l'isle : leva des plans des différents ports & des places remarquables qu'il y reconnut, & résolut de pénétrer dans le pays : mais il jugea qu'il falloit commencer par attaquer & détruire l'Etablissement espagnol, pour ne pas laisser derrière soi un ennemi puissant qui ne cherchoit que les moyens de faire périr les Anglois, &

qui par sa cruauté avoit attiré la haine les habitants contre tous les Européens. Raleigh espéroit qu'en se faisant connoître pour ennemi des Espagnols, il gagneroit la confiance des Indiens, & qu'il assureroit ses progrès dans le pays. Il étoit encore flatté de se venger des Espagnols qui avoient agi avec tant de perfidie contre les gens du Capitaine Whiddon, & espéroit aussi retirer de grands avantages de cette expédition, tant pour lui-même que pour ceux qui l'accompagnoient.

Il surprend un établissement Espagnol.

Déterminé par toutes ces raisons, il fit ses préparatifs pour attaquer l'établissement à la fin du jour. Le Capitaine Calfield surprit la garde avancée avec soixante hommes, & Raleigh marcha lui-même avec un peu plus de quarante vers la ville, qui se rendit sans beaucoup de résistance. Le Gouverneur Dom Antonio Berreo fut fait prisonnier avec plusieurs autres Officiers : Raleigh se conduisit envers eux avec autant d'humanité que de politesse, & en apprit diverses circonstances, qui lui furent d'un grand usage pour la suite de son expédition. Il mit en liberté plusieurs

RALEIGH, Chap. IV. An. 1595.

Captifs Indiens, entre lesquels il trouva cinq petits Rois, attachés à une même chaîne, & renfermés dans un endroit où ils mouroient presque de faim. On leur avoit fait souffrir plusieurs tourments qui révoltent l'humanité; tel que celui de les arroser avec du lard enflammé, & de les maltraiter par une infinité d'autres cruautés inconcevables.

Il lui arrive du secours d'Europe.

Le même jour arriverent pour soutenir Sir Walter Raleigh, le Capitaine Keymis dans le Galego, & le Capitaine George Clifford dans le Lionceau, qui appartenoit au Lord Amiral Howard, lequel avoit un fort intérêt dans cette entreprise, ainsi que Robert Cécil. Ce secours fut d'autant plus agréable à l'Amiral qu'il y avoit à bord de ces vaisseaux un grand nombre de Gentilshommes & de soldats avec des provisions très utiles. Avant de poursuivre ses découvertes, il voulut s'attacher les Indiens le plus qu'il lui seroit possible, assembla leurs chefs, particuliérement ceux qui étoient ennemis des Espagnols, & qui formoient le plus grand nombre, & leur fit par le secours de son interprète Indien,

An. 1595.

une harangue dans laquelle il leur dit : » Qu'il étoit sujet d'une Reine » Vierge la plus puissante de tous les » Caciques ou Souverains du Nord : » Qu'elle avoit plus de Caciques » soumis à elle qu'ils ne pouvoient » compter d'arbres dans l'Isle de la » Trinité : Qu'elle étoit le soutien » de la liberté, & l'ennemie des » Castillans (nom sous lequel les In- » diens connoissoient les Espagnols » en plusieurs endroits) à cause de » leur barbarie & de l'oppression » qu'ils faisoient souffrir : Qu'elle » avoit délivré les parties septen- » trionales du monde de leur ser- » vitude, & qu'elle étendoit sa clé- » mence sur la côte de Guiane, où » elle l'avoit envoyé pour en souf- » traire les habitants à leur tyrannie, » & pour les garantir contre toute » invasion à l'avenir. » Ensuite il leur fit voir le portrait de la Reine qu'ils regarderent avec admiration, & l'on eut beaucoup de peine à les empêcher de lui rendre les honneurs divins. Ces discours & d'autres semblables que Raleigh tint en plusieurs endroits dans son passage à la Guiane, accoutumerent les habitants au nom

RALEIGH, Chap. IV. An. 1595.

& aux vertus de la Reine Elisabeth ; ce qui contribua beaucoup à les attacher aux Anglois par les liens d'une forte amitié.

Le Commandant faisoit tous ces préparatifs pour se rendre à la Guiane, quoique Berreo employât toutes les raisons qu'il crut les plus fortes pour l'en détourner, & l'on vit par la suite qu'il avoit été sincere dans ses avis. Il fit en vain tous ses efforts pour lui persuader que ce pays étoit de plusieurs centaines de milles plus éloigné qu'on ne le lui avoit représenté : que la route en étoit longue & ennuyeuse, parce qu'il y avoit quantité de bas-fonds, sur lesquels il étoit impossible de passer, même avec des barques très légeres : qu'il ne pourroit transporter avec lui la moitié des provisions qui lui seroient nécessaires, & qu'il ne devoit attendre aucun secours des habitants avec lesquels il ne pourroit jamais avoir d'entrevue : qu'ils brûleroient leur ville : & se retireroient dans des lieux inaccessibles, où ils trouvoient des asyles qu'eux seuls pouvoient pénétrer : que leurs Rois & leurs chefs leur avoient expressément défendu

RALEIGH, Chap. IV.

An. 1595.

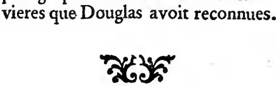
de faire aucun échange d'or avec les Chrétiens, & d'avoir aucune communication avec eux, persuadés que ce commerce les conduiroit infailliblement à leur ruine : enfin que l'hiver dont on approchoit lui causeroit de nouvelles difficultés par l'abondance des pluyes, & par les débordements des rivieres.

Il fait des efforts infructueux pour aborder à la Guiane.

Malgré toutes ces remontrances, Raleigh se détermina à poursuivre son entreprise : il donna ordre à son Vice-Amiral Gifford & au Capitaine Calfield de faire leurs efforts pendant la haute marée pour passer les basfonds à l'Est de l'embouchure de la riviere Capuri. Ils exécuterent ses ordres ; mais malgré toute leur expérience, l'eau baissa avant qu'ils eussent pu les remplir : le maître du Lionceau fut envoyé pour examiner si un petit bâtiment pouvoit entrer à Amana ; mais il trouva aussi peu de fonds que dans les autres endroits : enfin Jean Douglas qui le suivit dans la même recherche apperçut bien quatre entrées qui sembloient promettre un facile accès ; mais les especes de canaux qui y conduisoient étoient également barrés par les sables.

RALEIGH, Chap. IV. An. 1555.

Raleigh n'oublioit rien pour animer ses gens, & pour les encourager autant qu'il lui étoit possible, en affectant toujours l'air le plus satisfait: sonCharpentier coupa une vieille barque du Galego, & y fit des bancs pour des rameurs, de façon qu'elle ne tiroit que cinq pieds d'eau. Raleigh s'y embarqua avec soixante de ses gens, & fut suivi par un batteau de Gifford, chargé de vingt hommes: par une de dix hommes du Capitaine Calfield, ainsi que par une barque de son propre vaisseau, qui n'en portoit aussi que dix. Ils passerent d'abord environ vingt milles d'une mer fort agitée, & furent forcés par le vent de relacher dans la baye de Guanipa: ils y souffrirent beaucoup des fléches empoisonnées des habitants, qui étoient des Cannibales très voraces; mais enfin ils trouverent un passage pour entrer dans une des rivieres que Douglas avoit reconnues.



CHAP.

CHAPITRE V.

Raleigh souffre beaucoup de fatigues dans la suite de son voyage : Il fait un prisonnier, & est en danger de perdre son vieux Pilote : Description d'un peuple qui vit dans des arbres : Raleigh manque de provisions, & perd un jeune Negre : Il trouve quelques indices d'or, & apprend d'où on le tire : Il entre dans la riviere Orenoque, & reçoit la visite d'un Roi voisin.

Situation fâcheuse des Anglois.

LA situation de Raleigh & de ceux qui l'accompagnoient, étoit certainement très facheuse : ils étoient exposés tout le jour à la pluye, ou à un soleil extrêmement ardent ; & la nuit ils n'avoient que des planches pour se reposer. La plus rude prison eut été moins facheuse, que de se trouver tant de monde en un si petit espace, manquant du néceſſaire pour la propreté ; & la mauvaise odeur seule qui sortoit de leurs habits, devoit être

RALEIGH, Chap. V.

An. 1595.

un ſupplice inſupportable. Leur nourriture qu'il falloit apprêter au milieu d'eux, & qui n'étoit pour l'ordinaire que de mauvais poiſſon, augmentoit encore le déſagrément auquel ils étoient expoſés. L'avenir ne leur préſentoit rien que d'affreux : quoiqu'ils euſſent ſurmonté en quatre jours la force de la marée, ils avoient été tellement ballottés par les courants & par les flus & reflus, qu'après avoir eu des peines incroyables, ils ſe trouverent enfin rejettés à l'endroit qu'ils avoient voulu éviter, ou à celui d'où ils étoient partis. Il y avoit très peu d'eſpérance de ſe tirer de tant de détroits & d'iſles, ſi ſemblables les unes aux autres, qu'il étoit preſque impoſſible de les diſtinguer. Les bords en étoient couverts d'arbres épais, dont les branches touchoient preſque la ſurface de l'eau, ce qui ajoutoit une ſombre horreur à l'aſpect ſolitaire de cet endroit ; & elle étoit encore augmentée par les changements des temps, & par les dangers de la mer.

Toutes ces cauſes réunies auroient pu jetter l'effroi dans le cœur le plus

An. 1595.

hardi : mais les manieres aisées, & l'humeur toujours égale de Raleigh dans les plus grandes fatigues, encourageoient ses compagnons, qui les partageoient avec un Commandant accoutumé au luxe & aux plaisirs de la Cour. La gloire étoit leur objet, & ils ne firent point entendre leurs murmures, quoique le chemin pour y parvenir fut si difficile & si hazardeux.

Ils entrent dans une riviere.

Enfin le 22 de Mai 1595, ils entrerent dans une riviere qu'ils nommerent la riviere de la Croix rouge, ne lui connoissant pas alors d'autre nom. Ils gagnerent une petite baye voisine d'une ville, & leur Pilote Fernando mit pied à terre : mais il s'en fallut peu qu'il ne fut dévoré par des chiens, que les féroces habitants lâcherent sur lui. Il étoit naturellement agile, réussit à se sauver, & à se jetter à la nage pour regagner la barge de Raleigh. Pendant son absence les Anglois se saisirent d'un vieux Indien, dont ils menacerent de couper la tête, s'il ne procuroit la liberté à leur Pilote : mais on eut depuis beaucoup d'attentions pour ce vieillard, & il leur fut d'un grand servi-

RALEIGH, Chap. V.

An. 1595.

ce pour les guider dans les détours de cette riviere, où il fut souvent lui-même exposé à périr, quoiqu'il la connut très bien.

Les peuples qui habitoient vers l'embouchure, se nommoient Tivilivas : ils étoient d'un caractere très dur, connoissant tout le prix de la liberté, & assés courageux pour la défendre. Ils se bâtissent des cabanes pendant l'Eté : mais pour se garantir des eaux dont la terre est inondée l'Hyver, ils forment de petites huttes entre les branches des arbres, où ils vivent très contents. Ces sortes de retraites ne sont pas particuliéres à cet endroit, & l'on en trouve de semblables dans tous ceux des Indes Orientales, où il tombe des pluyes abondantes.

Ils trouvent des rafraîchissements.

La barge de Raleigh s'engrava si fortement dans cette riviere, qu'il désespéroit de l'en pouvoir retirer : cependant ses gens y réussirent après quatre jours de travail, & ils continuerent leur voyage avec une fatigue prodigieuse par l'Amana, l'une des branches de l'Orenoque. Ils n'étoient qu'à cinq dégrés de la ligne ; & Raleigh faisoit tous ses efforts

pour les encourager, en leur faisant dire souvent, comme en secret par le Pilote, qu'ils seroient dans peu à la fin de leurs travaux. Leurs provisions étant alors presque entiérement consommées, leur vieux guide Indien entreprit de les conduire en très peu de temps à une ville, où on leur en fourniroit abondamment. Il les amusa pendant tout le jour & toute la nuit suivante, sans qu'ils vissent la plus légère apparence de l'éxécution de sa parole, & un chef moins prudent l'auroit certainement puni pour les avoir trompés: mais le jour d'après ils reconnurent la vérité de ce qu'il leur avoit dit, & il les fit tourner tout-à-coup vers un endroit, où ils trouverent tous les raffraîchissements néceſſaires.

Dans ce dernier voyage qui les conduisit à plus de quatre-vingt milles, ils trouverent des poissons singuliers, dont quelques-uns étoient d'une grosseur excessive, particuliérement des crocodiles. Il y en eut un qui engloutit à la vue de tout l'équipage un jeune Negre, de la suite de Raleigh, qui s'étoit jetté dans l'eau pour nager. Quelque temps après cet

RALEIGH, Chap. V.

An. 1595.

événement, les Anglois s'emparerent de deux canots chargés d'excellent pain, qui appartenoient à des gens d'une nation nommée Arwaycas: les Indiens les abandonnerent sur le rivage, & prirent la fuite dans les bois, parce que les Espagnols leur avoient persuadé que Raleigh & ses gens étoient des Cannibales.

Ils entrent dans l'Oreno-que.

L'Amiral les suivit dans le dessein de faire des informations, & après s'être glissé entre quelques buissons, il trouva une corbeille où il y avoit du vif argent, du salpêtre, & les autres ingredients nécessaires pour purifier les métaux, avec quelques lingots déja rafinés. Il joignit bien-tôt les Arwaycas, qui lui dirent qu'ils avoient été accompagnés de deux autres canots chargés d'or brut, lesquels s'étoient échapés: Raleigh prit un de ces Indiens pour lui servir de guide, & il apprit de lui dans quel endroit les Espagnols trouvoient l'or, en quel temps, & comment ils le rafinoient. Il fit part de tout ce qu'il en apprit à ses gens, pour qu'ils en pussent faire usage quand l'occasion s'en présenteroit. Il prit encore pour le conduire un Arwaycas, qui avoit

RALEIGH, Chap. V. An. 1595.

déja rendu le même ſervice aux Eſpagnols : & quand les Anglois eurent reſté en cet endroit le temps ſuffiſant pour ſe raffraîchir, ils parurent auſſi contents que l'étoit Raleigh luimême, & promirent de le ſuivre juſqu'aux dernieres extrêmités de l'Univers. Ce fut le 6 de Juin qu'ils entrerent dans la riviere de l'Orenoque, & ils y acquirent bien-tôt des lumieres ſuffiſantes ſur toutes les nations qui en habitent les bords,

Cette riviere a ſon cours de l'Eſt à l'Oueſt : elle eſt une des plus grandes qu'on connoiſſe dans le monde, puiſqu'elle a trois cents milles de largeur à ſon embouchure, & elle s'étend depuis la mer juſqu'à Quito dans le Pérou. Elle eſt navigable pour les vaiſſeaux la longueur de mille milles, & pour de petits bâtiments le double du même eſpace : elle ſe décharge dans la mer par ſeize embouchures, a en général vingt braſſes de profondeur, & jamais moins de deux & demie.

Raleigh eſt viſité par un Roi du pays.

Le cinquieme jour après que les Anglois furent entrés dans cette riviere, ils jetterent l'ancre à Morequito, dans la Province d'Arowaia,

RALEIGH, Chap. V.

An. 1595.

à plus de trois cents milles de la mer. Le lendemain Raleigh reçut la visite du Roi de cette Province, auquel il avoit envoyé un député. Quoique ce Monarque fût âgé de cent dix ans, il vint à pied aux quartiers des Anglois, & retourna de même, ce qui lui fit un voyage de plus de vingt-huit milles.

Il amena une suite nombreuse d'hommes & de femmes, avec des provisions en abondance, & de toutes sortes de fruits. Il fit un discours très long, dans lequel il s'étendit sur la cruauté des Espagnols; & Raleigh lui répondit à peu près dans les mêmes termes qu'il avoit déja parlé aux habitants de la Trinité. Il lui fit principalement l'éloge des vertus de la Reine, & dit: » que la plus grande » ambition de Sa Majesté, étoit de » délivrer les nations opprimées, & » d'abattre l'orgueil & le pouvoir » des Espagnols, ou Castillans, & » que c'étoit par cette raison qu'elle » l'avoit envoyé dans la Guiane. » Ensuite Raleigh s'informa des forces, de la politique, des alliances, & du gouvernement du pays: de ses dispositions envers ses voisins,

& des moyens les plus faciles pour les soumettre. Le Roi répondit à toutes ses questions avec tant de justesse & de précision, qu'il fut aisé de se convaincre par ses discours que le jugement & le raisonnement ne sont pas toujours dus à la science ou à l'éducation, mais qu'ils sont souvent des dons gratuits de la Nature.

Quelques-uns de ceux qui accompagnoient le Roi, présenterent à Raleigh des Perroquets d'une petite espece, mais très curieuse, avec un petit animal très peu connu dans ce temps. On le nomme Armadilla, son corps est couvert d'une écaille dure, comme le Rhinoceros, & il porte une corne blanche de grand usage dans la médecine. Après le départ du Roi, notre intrépide avanturier fit voile à l'Ouest dans la riviere Cacoli, non-seulement à cause du récit qu'on lui fit des choses extraordinaires qui s'y trouvoient, mais encore parce qu'elle conduisoit chez une nation, dont les peuples, très renommés pour leurs exploits guerriers, étoient sujets de l'Empereur de la Guiane.

Le courant étoit si rapide, qu'une

RALEIGH, Chap. V. An. 1595.

barge avec huit rameurs ne put remonter l'espace d'un jet de pierre en deux heures, quoique la riviere fut aussi large en cet endroit, que la Tamise l'est à Woolwich. Walter fut donc obligé de descendre à terre, & de camper sur les bords de cette riviere, d'où il envoya notifier son arrivée aux Seigneurs de Canuri, qui habitent dans cette Province. Quelque temps après, un Prince nommé Wonuretona vint le visiter avec une suite nombreuse, & lui fit apporter toutes sortes de raffraîchissements. Il apprit de ce Prince que les habitants de la Caroline étoient non-seulement ennemis déclarés des Espagnols, mais qu'ils haïssoient également les Epuremei, nation voisine, chez laquelle on trouve de l'or en abondance: que vers la source de cette riviere étoient trois autres nations avec les mêmes dispositions; qu'il y avoit une mine d'argent peu éloignée du rivage: mais qu'il n'étoit pas possible à aucune barque d'y naviger, parce que l'eau étoit trop forte & trop rapide. Raleigh choisit trente ou quarante hommes pour remonter par terre, en suivant ses bords, & lui-même avec un petit

nombre d'Officiers, ayant pris quelques munitions, s'avança dans le pays pour en voir les Cataractes, qu'on entend d'une distance très éloignée.

CHAPITRE VI.

Raleigh trouve par-tout des marques de la richesse & de l'abondance du pays: Description d'une nation dont on disoit que le visage étoit dans la poitrine: Sentiment de M. Théobald, pour expliquer ce Phénomène: Les Anglois retournent à leurs vaisseaux, & Raleigh a un nouvel entretien en route avec le Roi: Un Cacique le conduit à une mine d'or.

DU sommet d'une des hauteurs qui commandent sur la riviere, Raleigh & ses compagnons virent qu'elle se partageoit en trois différents canaux, qui couloient avec rapidité l'espace de vingt milles, où leur vue pouvoit s'étendre. Ils étoient coupés par plusieurs chutes effrayantes, ce qui présentoit un paysage très varié, mais terrible; d'autant que les

Description du pays parcouru par Raleigh.

RALEIGH, Chap. VI. An. 1595.

eaux tomboient d'une prodigieuse hauteur sur des rochers avec tant de force, que les vapeurs occasionnées par cette chute ressembloient à une très grosse pluye, ou plutôt à la fumée épaisse qu'on remarque sur les villes très peuplées, avec un bruit presque aussi fort que celui du tonnère.

Aucun pays n'offre à la vue des objets plus agréables, & plus engageants: les plaines en sont unies & fort étendues, couvertes d'une belle verdure, sans aucunes ronces, & agréablement arrosées. Le terrein est un sable dur propre à marcher, & commode pour les voitures: de temps en temps on y trouve des collines qui élevent leurs têtes vertes, comme pour rendre le coup d'œil plus charmant. On n'entend nulle part de musique plus agréable que celle des oiseaux qui se perchent sur les branches des arbres aux approches du soir, & qui plaisent autant aux yeux par la variété de leurs plumages, qu'ils enchantent les oreilles par la diversité délicieuse de leurs chants. Sur les bords de cette riviere on trouve des Grues & des Hérons

blancs, cramoisis, incarnats, & de plusieurs autres couleurs agréables. L'air entretenu en mouvement par un vent frais de l'Est, est chargé du parfum des fleurs, & il n'y a peut-être dans tout l'Univers aucun pays, où l'on voye l'apparence d'autant de richesses, puisque chaque pierre que les Anglois toucherent, portoit des marques d'or, ou d'argent mêlées avec ses autres particules. Cependant un Espagnol bien expert dans la connoissance des métaux, ayant examiné quelques-unes de ces pierres, dit qu'elles étoient ce qu'on appelle matrices d'or, de peu de valeur en elles-mêmes : mais qu'elles donnoient lieu de croire qu'il y avoit des mines à peu d'éloignement.

Hommes dont le visage est dans la poitrine.

On trouve dans ce pays une riviere nommée Caora, dont les bords sont habités par des gens qu'on prétend avoir la tête fixée dans la poitrine, & qui n'ont par conséquent point de cols. Raleigh ne dit pas qu'il ait vu lui-même aucun homme de cette nation; mais il assure qu'il en parle sur le rapport de témoins oculaires, dont l'amour pour la vérité ne peut être révoqué en doute. Sir

RALEIGH, Chap. VI. An. 1595.

Jean Mandevile en parle aussi dans ses voyages: mais il paroît qu'il a copié mot pour mot sa description dans les ouvrages de Pline.

Explication de ce phœnomene.

M. Théobald, dans ses Notes sur la Tragédie d'Othello, avance au sujet de ces peuples, une conjecture qui paroît aussi juste que probable. Il dit que dans la Moscovie Septentrionale, on trouve une Tribu de gens qui portent un habit, ou robe fermée avec de longues manches, ouverte seulement au col: que dans les temps froids ils ôtent leurs bras, & se couvrent la tête avec le haut de cette robe, de façon qu'on voit leur visage par l'ouverture destinée à être ajustée au col, & que leurs larges manches ressemblent à des bras pendants, dont la naissance seroit au-dessus des oreilles. Il est très vraisemblable que des gens ainsi équipés, & vus de loin sans un mur examen, auront donné lieu à ce qu'on dit de ces especes de monstres.

Le temps commençoit à devenir très désagréable, & les chemins très fatiguants, parce que les pluyes tomboient en abondance, & que les eaux couloient des montagnes en

telle quantité, que le terrein où les Anglois s'étoient trouvés le matin à pied sec, étoit couvert de façon à avoir de l'eau jusqu'au col avant la nuit. Les tempêtes devenoient aussi plus violentes de jour en jour, & le danger de la navigation sur la riviere augmentoit dans la même proportion. Les gens de Raleigh s'ennuyoient beaucoup de porter si longtemps les mêmes habits, & le même linge, n'en ayant pas changé depuis plus d'un mois, sans qu'il eût été rafraîchi autrement que par les pluyes, qui souvent tomboient sur leurs corps jusqu'à dix fois par jour. Ces incommodités jointes à plusieurs autres, les déterminerent à discontinuer leur voyage, & à retourner en arriere pour revenir à leurs vaisseaux, qu'ils avoient quittés depuis ce temps, ayant parcouru quatre cent milles, & fait plusieurs découvertes curieuses, sur la situation, les richesses, & les mœurs des habitants de diverses Provinces, par lesquelles ils avoient passés.

Raleigh revient à ses vaisseaux.

Quoique le vent leur fût contraire, ils ne trouverent que très peu de difficulté dans le retour, d'autant que

RALEIGH, Chap. VI. An. 1595.

la force du courant leur faisoit faire plus de cent milles par jour. Ils s'arrêterent au port de Morequito, parce que Raleigh désiroit avoir encore une conférence avec le vieux Roi, & il fit élever une tente sur le rivage pour le recevoir. Ce Prince se rendit bien-tôt auprès de lui, avec une suite nombreuse chargée de provisions & de présents. Raleigh lui fit diverses questions sur les moyens les plus aisés de parvenir aux parties les plus riches, & les plus civilisées de la Guiane, & les réponses du Roi furent très satisfaisantes. Il dit à Raleigh qu'il ne devoit pas songer à pénétrer jusqu'à Manoa la grande Capitale, tant parce que la saison de l'année ne le lui permettroit pas, que parce qu'il n'avoit pas de forces suffisantes pour cette entreprise. Il ajouta que dans les plaines de Maureguarai, la ville la plus civilisée de la Guiane, environ à quatre journées de Morequito, trois cents Espagnols avoient été taillés en pieces depuis peu, pour y avoir fait une invasion, sans avoir commencé par s'assurer de l'amitié des nations voisines. Il y en avoit cependant plu-

ſieurs qui étoient ennemies de celle qu'ils attaquoient, & qui auroient vraiſemblablement été diſpoſées à unir leurs forces à celles des Chrétiens, contre le Royaume de la Guiane, ſi les Eſpagnols avoient commencé par les gagner, comme ils auroient dû le faire.

Le Roi dit encore à Raleigh, que c'étoit en cet endroit qu'on faiſoit généralement les plaques d'or, & les autres uſtenciles du même métal qui ſe répandoient dans tout l'Empire. Raleigh lui demanda comment ils ſéparoient cet or de la pierre, & le Roi répondit qu'il étoit rare qu'on en tirât de celui qui pouvoit y être mêlé : que pour l'ordinaire on le trouvoit en grains d'un métal très pur dans le lac de Manoa, ainſi que dans pluſieurs rivieres : qu'on y joignoit quelque portion de cuivre par forme d'alliage : qu'on mettoit le tout dans un grand pot de terre ſur un feu très vif, rendu encore plus actif par le ſouffle des hommes, qui à cet effet ſe ſervoient de longs roſeaux pour diriger le vent ſur ce feu : que lorſque le métal étoit en fuſion, on le verſoit dans des mou-

RALEIGH, Chap. VI. An. 1595.

les de pierre, ou de terre graſſe, & qu'on formoit ainſi des images, ou des plaques. Sir Walter Raleigh en emporta des deux façons en Angleterre, moins pour leur valeur, que pour en faire des épreuves : il ne vouloit pas que ces peuples cruſſent que l'amour de l'or attiroit les Anglois dans leur pays, & il leur donna en préſent vingt ſchellings des eſpeces de la Reine, qui portoient ſon image ; ces gens les pendirent à leur col, & les reçurent en échange des pieces d'or non travaillées, qui valoient moins que ces vingt ſchellings.

Le Roi dit qu'il penſoit qu'avec ſes forces actuelles, Raleigh pourroit ſe rendre maître de la ville de Maureguarai, & il offrit de l'aider de ſes troupes, pourvu qu'il lui laiſſât cinquante Anglois pour ſa garde : mais le Commandant ne jugea pas à propos d'entreprendre cette expédition, tant parce que la ſaiſon étoit avancée, que pour pluſieurs autres raiſons. Alors le Roi le pria de ſortir de ſes territoires le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, crainte que les Epuremei ne vinſſent venger ſur lui le

séjour qu'il y auroit fait, ou qu'il ne reçût quelque insulte des Espagnols à ce sujet. Ils lui avoient déja fait sentir le poids de leur ressentiment, en le faisant prisonnier quelque temps avant, & en le tenant dans les chaînes pendant dix-sept jours, après lesquels il avoit été obligé de leur donner pour sa rançon, cent plaques d'or, & plusieurs chaînes de pierres brillantes.

Il se plaignoit amérement des Epuremei, qui avoient enlevé toutes ses femmes, & celles de ses sujets, ensorte que ceux qui avoient coutume d'en posséder dix ou douze, étoient alors réduits à se contenter de trois ou quatre. Il assura Raleigh que sans aucunes autres vues, la seule espérance de les recouvrer, lui assureroit son secours, & celui de ses peuples, s'il retournoit dans une autre saison : enfin il conclut en lui disant avec les marques de la douleur la plus profonde, qu'il savoit que les chefs des Epuremei possédoient chacun depuis cinquante jusqu'à cent femmes, pendant que lui & ses gens étoient réduits à un si petit nombre. Raleigh en partant lui fit de très for-

RALEIGH, Chap. VI.

An. 1595.

Il éprouve le sort de Tantale.

tes promeſſes de revenir dans peu. A ſon départ, un grand Cacique nommé Putijona promit de lui faire voir une mine d'or très riche, & ils y arriverent avec beaucoup de fatigues, mais ſans en pouvoir tirer aucun avantage, parce qu'ils n'avoient pas d'inſtruments pour l'exploiter, ni même pour creuſer la terre. Raleigh dit lui-même, que d'avoir entrepris de le faire avec leurs ongles, marque bien une ardeur infatigable; mais nullement leur bon ſens ni leur jugement. Dans ce voyage un de ceux qui l'accompagnoient alluma du feu en frottant enſemble deux bâtons, ce qui fit le même effet qu'un briquet avec une pierre, & ils s'en ſervirent a ſécher leurs chemiſes, qui les fatiguoient beaucoup, étant trempées de ſueur. Ils virent auſſi pluſieurs rochers auſſi brillants que de l'or, une colline ronde de pierres minérales, & une montagne très haute, qui de loin paroiſſoit comme la tour blanche d'une Egliſe extrêmement élevée. Du haut de cette montagne tomboit un torrent conſidérable, ce qui lui fit donner le nom de montagne de

An. 1595.

cryſtal: Berreo aſſura Raleigh qu'on y trouvoit des diamants, & d'autres pierres précieuſes, qu'on voyoit ſouvent réluire de loin avec beaucoup d'éclat.

Cette montagne eſt ſituée près de la riviere Winicapora, ſur les bords de laquelle on trouve un village qui porte le même nom. Les habitants étoient tous occupés à boire pour célébrer quelque grande fête; cependant ils fournirent abondamment des proviſions à Raleigh, & à ſes compagnons, & leur donnerent de très bon vin qu'ils tiroient des pommes de pin. On pourroit croire qu'ils avoient pris cette coutume de célébrer les fêtes, par leur communication avec quelques peuples de l'Europe.

Il rejoint ſes vaiſſeaux.

En retournant à leurs vaiſſeaux, les Anglois furent ſurpris d'un furieux ouragan, & furent près de périr ſur les bas fonds. Raleigh fut obligé, ainſi que Gifford, Calfield & Grenvil, de quitter ſa galère pour ſe mettre dans une petite barque, & de s'abandonner aux fureurs d'une mer très orageuſe: mais il eut le bonheur de gagner le lendemain Curia-

RALEIGH, Chap. VII.

An. 1595.

pan dans l'isle de la Trinité, où ses vaisseaux étoient à l'ancre, & sa galère les y réjoignit peu de temps après.

CHAPITRE VII.

Raleigh ayant regagné ses vaisseaux, met à la voile pour l'Angleterre : Il brûle la ville de Cumana, qui lui avoit refusé des vivres, & détruit quelques autres établissements Espagnols. Observation sur son voyage.

Retour de Raleigh en Angleterre.

DANS tout le cours de ce dangereux voyage, Raleigh ne perdit que le Négre, qui fut dévoré par le Crocodille, & ses gens n'eurent aucunes atteintes, ni de fiévres, ni d'autres maladies, malgré les grandes fatigues auxquelles ils furent exposés. Cependant ils manquerent souvent des choses les plus nécessaires, particuliérement de bonne nourriture, & furent contraints de manger de toutes les especes de poissons, & de fruits qu'ils rencontrerent. Quand ils ne purent en trouver, ils furent réduits

à la chair de Crocodille, d'Armadilla & de Vache marine ou Manati. Ce dernier animal eſt un poiſſon plus gros qu'un muid, dont on tire de très bonne huile : on prétend que ſa chair reſſemble aſſés à celle du Bœuf, & que le cuir quand il eſt bien préparé, eſt auſſi bon que celui du buffle pour faire de forts boucliers, & d'autres armures.

En revenant en Europe, Raleigh brula la ville de Cumana, parce que les Eſpagnols lui avoient refuſé des vivres. Sainte Marie & Rio de la Hacha eurent le même ſort : mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait trouvé beaucoup de butin dans ces places, quoique Cambden, & quelques autres qui n'aimoient pas Raleigh l'aſſurent, puiſque les Eſpagnols s'étoient retirés avec leurs richeſſes dans des lieux inacceſſibles, & dans des montagnes eſcarpées. Quoiqu'il en ſoit, ce voyage augmenta conſidérablement ſa réputation, & lui acquit beaucoup de gloire.

Il fut reçu en Angleterre avec de grandes acclamations de joye : il y amena le fils du vieux Roi, dont nous avons parlé pluſieurs fois : &

RALEIGH, Chap. VII. An. 1555.

ce jeune Prince qui se convertit, fut baptisé sous le nom de Gualter, ou Walter, qu'il paroît que Raleigh lui donna. Il laissa à sa place un jeune homme nommé Hughes Goodwin, qui avoit l'esprit très vif pour apprendre les langues Indiennes, avec François Sparrow, excellent dessinateur, pour prendre des vues du pays: ce furent eux-mêmes qui demanderent à y rester, mais Goodwin eut le malheur d'être dévoré par une bête sauvage.

Les louanges de Walter Raleigh au sujet de ce voyage, occuperent les plumes de plusieurs écrivains de ce siecle. Le Capitaine Keymis, l'un des avanturiers qui l'accompagnerent, composa un poëme latin, dans lequel il donne la description des richesses, & de la situation du pays, & rapporte les principaux événements de cette expédition. M. Georges Chapman fit aussi un poëme héroïque de deux cents vers sur le même sujet, où il s'étend sur la prudence & l'intrépidité de Raleigh: enfin ce Commandant a lui-même publié la relation de tout ce qui lui arriva dans le cours de cette expédition.

On

RALEIGH, Chap. VII. An. 1595.

Réflexions sur ce voyage.

On ne peut disconvenir que Raleigh n'ait ouvert la communication avec un pays des plus riches qui soit dans le monde, & que si la Reine Elisabeth eût encouragé des établissements dans cette partie, la Couronne d'Angleterre auroit acquis des trésors, qui auroient pu balancer ceux du Pérou, du Méxique, & des autres conquêtes faites par les Espagnols dans le nouveau monde. Il y avoit alors dans l'administration des affaires publiques, des hommes jaloux du mérite, & des grandes qualités de Sir Walter Raleigh: ils ne négligerent aucune occasion de le rabaisser, & sacrifierent les intérêts de leur patrie à leurs avantages particuliers. Pour faire valoir leurs insinuations artificieuses, quelques-uns eurent la bassesse de dire, que l'or apporté en Angleterre par Raleigh, avoit été acheté en Barbarie, & qu'il n'étoit pas le produit de la Guiane. On en rafina à Londres, & il produisit depuis douze mille livres sterlings, jusqu'à vingt-sept par tonneau de matiere brute.

Pourquoi serions-nous surpris des objections qu'on fit contre Raleigh?

An. 1595.

Colomb ne fut-il pas traité de visionaire quand il commença à parler d'un nouveau monde ? Et Faustin, ne fut-il pas regardé comme un magicien, quand il enseigna l'art de peindre ?

CHAPITRE VIII.

Le Capitaine Keymis est envoyé avec deux vaisseaux, pour une nouvelle expédition à la Guiane : il revient en Angleterre après avoir eu peu de succès : Raleigh est employé dans une autre expédition contre l'Espagne, & est blessé dangereusement. Destruction de la ville de Cadix, & pillage de celle de Faro. Voyage de Leonard Berry à la Guiane : On prétend y avoir vu une race de Géants : Doutes sur la ville de Manoa.

Keymis part avec deux vaisseaux pour la Guiane.

An. 1596.

MALGRÉ tous les efforts qu'on put faire pour décourager Raleigh, & pour l'empêcher de poursuivre ses desseins sur la Guiane, il équippa deux nouveaux vaisseaux, nommés

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1596.

le Favori & le Découvrant, dont il donna le commandement au Capitaine Keymis, en lui recommandant de s'attacher plutôt à entretenir l'amitié des Indiens, avec lesquels on avoit formé des liaisons sur cette côte, qu'à commettre des hostilités avec des forces trop inégales.

Keymis partit d'Angleterre à la fin de Janvier 1596, & fit un heureux voyage jusqu'au port de Morequito, où il fut instruit de la mort du vieux Roi Topiowary, & de la perte de François Sparrow, qui avoit été emmené en captivité par les Espagnols. Ils avoient artificieusement répandu le bruit de la mort de Raleigh, ensorte que plusieurs chefs Indiens qui avoient déja rassemblé leurs forces, & n'attendoient que son arrivée pour attaquer ceux de la Guiane, s'étoient déterminés à congédier leurs gens, & à se mettre en sureté. Les Espagnols avoient aussi formé un établissement à l'embouchure de la riviere Caroli, où ils se préparoient avec une batterie de canon à bien recevoir les Anglois, ce qui jetta ces derniers dans un grand embarras, d'autant qu'il falloit passer par cet en-

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1596.

droit pour arriver aux mines, d'où Raleigh avoit apporté l'or l'année précédente. Keymis, eſpérant du ſecours du Cacique Putijma, ſe mit en marche pour les cantons élevés, où ce Prince s'étoit retiré avec ſes gens, & les Anglois comptoient au moins tirer d'eux des grains d'or en échange pour des couteaux, des canifs, & d'autres bagatelles que les Indiens aiment avec paſſion. Les Anglois ſe propoſoient même, s'ils étoient aſſés forts, de chaſſer les Eſpagnols: mais ils furent trompés une ſeconde fois, parce que Putijma & ſes gens prirent la fuite à leur approche, croyant par erreur que c'étoit leurs ennemis.

Il eſt bien reçu des Indiens.

Pendant que les Anglois demeurerent ſur la côte, Keymis eut pluſieurs conférences avec des naturels du pays, qui lui firent les plus grands éloges de Raleigh, & marquerent la plus forte inclination de prendre part à toutes les meſures de ſes compatriotes, parce qu'il s'étoit comporté envers eux, avec autant de modération que de juſtice. Le Cacique de Carapana, qui étoit très vieux, & qui avoit beaucoup de pénétration,

envoya une députation solemnelle à Keymis pour l'assurer de son amitié, & pour s'excuser de ce qu'il ne pouvoit lui faire visite, comme il l'avoit d'abord promis, ce qu'il rejetta sur son grand âge, sur ses infirmités, & sur les fatigues de la route. Keymis lui envoya un présent de vieux fer, & quand il quitta la côte, il promit de revenir dans peu avec un puissant secours. Il dit aussi aux Indiens que s'ils lui préparoient beaucoup de cassave, dont la racine sert de pain, avec quelques petites plaques d'or, il leur donneroit en échange beaucoup de grains de verre, des haches, & des couteaux. On peut juger combien ils estimoient tous ces effets, puisque François Sparrow avoit acheté au Sud de l'Orenoque, huit femmes très jolies, dont la plus agée n'avoit que dix-huit ans, pour un couteau à manche rouge, qui n'auroit pas couté plus d'un demi sol en Angleterre.

Le Capitaine Keymis arriva à Portland vers la fin de Juin, il n'avoit été que cinq mois dans ce voyage, & il en publia depuis une relation circonstanciée, dédiée à Walter

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1596.

Raleigh, dont il éleve particuliérement, & avec justice, l'attachement pour le bien public.

Raleigh commande une escadre contre les Espagnols.

Dans le même-temps Raleigh commandoit une Escadre sous le Lord-Amiral Howard, & sous le Comte d'Essex: ils firent voile à Cadix avec des forces navales très considérables, & y détruisirent entierement une grosse flotte destinée à soutenir le Comte de Tyrone, qui avoit pris les armes en Irlande contre la Reine Elisabeth. Dans cette expédition l'expérience & les avis de Raleigh furent des plus utiles, & ce fut particuliérement à lui que les Anglois durent la victoire, son vaisseau ayant combattu à la tête de la flotte, & ayant toujours gardé le poste le plus difficile. Il se plaignit avec justice de ce qu'ayant pris lui-même deux gallions, il n'avoit reçu aucune récompense, & de ce qu'on l'avoit privé de sa part du butin, quoiqu'il eût été blessé dangereusement à la jambe. La ville de Cadix fut prise d'assaut, & on la raza raiz-terre; mais les Commandants donnerent leurs soins à la conservation des Eglises. Avant que la ville fût saccagée, on conduisit les

femmes, les enfants, & les Eccléfiaftiques en fureté au port Sainte Marie, pour qu'ils ne fuffent pas expofés à la violence, & on leur donna la liberté d'emporter leurs habits, ou les autres effets qu'ils voudroient choifir. Une jeune femme Efpagnole, d'une grande beauté, fe fervit de cette permiffion pour charger fon mari fur fon dos, ayant d'abord réuffi à le cacher, parce que fes infirmités l'avoient privé de l'ufage des jambes.

On emporte en Angleterre la Bibliotheque d'Oforio.

Les Efpagnols eux-mêmes, eurent affés d'impartialité pour dire, » que » quoique les Anglois fuffent hérétiques, ils s'étoient conduits en cette occafion, autant en gens d'honneur, qu'en vaillants foldats. » En retournant dans leur pays, ils démolirent la ville de Faro, où ils trouverent un grand amas de provifions, quelque artillerie, & la belle collection des livres qui avoient appartenus à Oforio, Evêque de Sylves & des Algarves, homme illuftre pour fes connoiffances. Ils furent apportés en Angleterre, & mis dans la bibliothéque, dont Sir Thomas Bodley commença l'établiffement l'année fuivante. Quelques années après, Sir Walter

RALEIGH, Ch. VIII. An. 1596.

Raleigh donna pour l'augmenter une somme de cinquante livres sterling, quoique sa fortune fût alors beaucoup diminuée, & cette générosité lui mérita des remerciments publics de l'Université d'Oxford.

Raleigh envoye le Capitaine Berry à la Guiane.

Il paroît que Raleigh conservoit toujours de grandes espérances sur les découvertes de la Guiane, puisque peu de temps après son retour de la démolition de Cadix, il équippa pour ce pays une très belle Pinasse, nommée le Liévre, dont il donna le commandement à Leonard Berry. Lorsqu'elle fut pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour le commerce & pour les découvertes, elle mit à la voile de Plymouth au mois de Décembre, & vers le commencement de Mars 1597, elle arriva à l'embouchure de la riviere Wiapouco, sur la côte de la Guiane. Elle commençoit à manquer de provisions, & ne trouvant pas d'habitants en cet endroit, elle avança vers Armatho, ville où l'équipage fut fourni abondamment de tout ce qui lui étoit nécessaire : les Anglois furent très bien traités par les Indiens, qui trafiquerent librement avec eux, & leur marquerent une grande hospitalité.

An. 1597.

Le Capitaine Berry fit inviter avec beaucoup de politesse un Cacique voisin, nommé Ritimo, de venir à bord de son vaisseau, ce qu'il accepta, & il y fut reçu avec la plus grande magnificence. Les peuples des villes voisines, bien convaincus que le vaisseau étoit Anglois, vinrent de toutes parts en foule sur le rivage, apportant une grande quantité de provisions & de tabac. Ils parurent très satisfaits de ce qu'on leur donna en échange, & le plus grand nombre d'entr'eux, autant qu'on le put comprendre, solliciterent vivement les Anglois de venir chasser les Espagnols de leurs territoires.

Suite de son voyage.

D'Armatto ils remonterent la riviere Marawin, jusqu'à Quiparia & Macirra, l'espace de cinquante lieues. Ils eurent dans ce voyage la vue d'un pays délicieux, & remarquerent quelques hommes d'une taille au-dessus de l'ordinaire, qui portoient des arcs d'or. Les provisions manquant aux Anglois, ils furent forcés de retourner sans avoir poussé plus loin leurs découvertes. Le 19 d'Avril ils entrerent dans la riviere Caritine, où ils trouverent une barque nommée

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1597.

le Jean de Londres, commandée par Leigh, dont Purchaff a eu occaſion de parler.

Il cherche inutilement la ville de Manoa.

Ils remonterent cette riviere environ cinquante lieues, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés à une chute d'eaux, & ils apprirent qu'il y en avoit encore une impoſſible à paſſer; cinq journées plus haut. Les habitants les importunoient continuellement, pour qu'ils les aidaſſent contre une nation voiſine, dont ils étoient ennemis: mais les Anglois ne voulurent point entrer dans cette entrepriſe, parce qu'ils n'y avoient aucuns intérêts, & qu'ils jugeoient leurs forces inſuffiſantes. Ils furent donc obligés de retourner en arriere, ſans avoir eu aucunes connoiſſances de la ville de Manoa qu'ils cherchoient, & dont ils avoient entendu faire de ſi grands récits. Il eſt vrai que ſuivant les relations les plus authentiques qu'on a pu avoir depuis, il y a tout lieu de croire que l'exiſtence de cette ville eſt entierement chimérique. Nous ne trouvons aucuns avanturiers qui l'ait jamais vue, elle n'eſt point dans les meilleures cartes modernes, & l'hiſtorien exact Antonio de Herrera n'en

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1697.

fait aucune mention. Peut-être que les Indiens se sont d'abord servis du nom de cette ville, comme d'un appas pour avoir le secours des Européens contre leurs ennemis; & que les Espagnols eux-mêmes n'ont pas voulu découvrir cette tromperie, afin que l'espérance d'en envahir les richesses, portât leurs compatriotes à poursuivre leurs conquêtes dans ce pays avec plus d'ardeur.

Son retour en Angleterre.

Le Capitaine Berry, après s'être procuré les connoissances les plus étendues qu'il lui fut possible d'avoir, quitta ce climat & revint à Plymouth, où il arriva le 28 de Juin 1597 : les intéressés dans cette entreprise ne furent nullement mécontents de ce voyage, qui leur confirma de plus en plus ce qu'on leur avoit dit des richesses de la Guiane.



CHAPITRE IX.

Sir Walter Raleigh est nommé Contre-Amiral : Il est envoyé pour une nouvelle expédition contre l'armée navale d'Espagne avec le Comte d'Essex, le Lord Thomas Howard, & une flotte Hollandoise : Ils font voile aux Açores : Essex commet plusieurs fautes dans cette expédition : marques particulières de distinction données à Raleigh.

Raleigh est nommé Contre-Amiral d'une flotte envoyée sur les côtes d'Espagne.

LE Roi d'Espagne ne fut pas découragé par les pertes considérables, que la valeur Angloise lui avoit fait souffrir en mer : il rétablit sa flotte, & se prépara à une nouvelle entreprise sur l'Irlande, où le grand nombre de mécontents lui donnoit toujours espérance de réussir. Le rendez-vous fut indiqué à Ferrol & à la Corogne : mais pour détruire cette flotte dans le port, on fit partir d'Angleterre une très forte Escadre, dont le Comte d'Essex fut nommé Amiral en chef, à cause de la mala-

die du Lord-Amiral Howard: le Lord Thomas Howard fut choisi pour vice-Amiral, & Sir Walter Raleigh pour contre-Amiral. Les Etats Généraux joignirent à cet armement dix vaisseaux de guerre, commandés par Van Duvenvord, & les Escadres combinées eurent ordre de s'emparer de l'isle de Tercère, ou de quelques autres des Açores, parce que la situation de ces isles étoit favorable pour attendre la flotte Espagnole qui devoit venir des Indes.

Il fait une descente à Fayal.

Ces projets furent renversés par une violente tempête, dans laquelle Sir Walter Raleigh & le Comte même, furent bien près de périr, & ne se sauverent qu'avec beaucoup de difficultés. Cet événement donna le temps aux Espagnols d'être parfaitement instruits des forces & des desseins des Anglois, & ils prirent de si justes mesures pour leur défense, que lorsque le Comte d'Essex fut à leur vue, il jugea qu'il lui étoit impossible de les attaquer, à moins qu'il n'eût l'adresse de les attirer hors de leur port; mais tous ses efforts furent infructueux. Alors les Anglois firent voile pour les Açores; Sir Wal-

RALEIGH, Chap. IX.

An. 1597.

ter Raleigh y arriva avant le Comte; & fit une descente à Fayal, quoique l'Amiral se fut réservé cette expédition : mais le Conseil où il s'en étoit déclaré, avoit été tenu en l'absence de Raleigh, par quelque cause imprévue, & il n'avoit eu aucune connoissance de la résolution du Comte. Quoiqu'il n'y eût que très peu de butin à faire dans cette descente, ce contre-temps occasionna entr'eux quelque froideur, mais elle fut bientôt dissipée quand ils en vinrent à l'explication.

Toute la flotte s'étant réunie, les Anglois tomberent sur l'isle de Flores, dont les habitants se soumirent, & furent traités avec bonté. L'intention du Comte d'Essex étoit d'y demeurer quelque temps : mais il en fut détourné par un de ses Pilotes, qui connoissant peu cet endroit, l'assura que le terrein étoit mauvais pour l'ancrage, ce qui le détermina à faire voile à Saint Michel. Deux heures après son départ arriva la flotte des Indes : mais les Espagnols informés de la proximité des Anglois, ne s'arrêterent pas ; ils continuerent leurs cours jusqu'à Angra, dans l'isle de

Tercère, & s'y trouverent garantis par de bonnes fortifications, & par une nombreuse garnison.

RALEIGH, Chap. IX.

An 1597.

Imprudence du Comte d'Essex.

Les Anglois firent cependant trois prises, dont les cargaisons furent évaluées à quatre cents mille ducats : deux de ces prises furent faites par Raleigh, qui marqua la plus grande joye quand il vit tomber le vent, dans l'espérance de pouvoir corriger en partie les fautes où tomboit souvent le Comte d'Essex, emporté par la chaleur de son caractere. La préférence que ce Seigneur donnoit en toute occasion aux troupes de terre, décourageoit souvent les gens de mer, & les entraînoit à prendre des mesures très contraires au bien du service. Il fut proposé d'attaquer la ville de Saint Michel, & le Comte se mit dans une barge pour reconnoître la place, accompagné de quelques Officiers de terre, dont les avis l'avoient jetté fréquemment dans des erreurs considérables, & il renvoya Raleigh, qui avoit d'abord été commandé. Quand Essex fut prêt à descendre dans la barge, on lui conseilla de prendre son armure, mais il refusa de suivre cet avis, disant

RALEIGH, Chap. IX. An. 1597.

qu'il ne vouloit pas avoir un avantage, dont ne pourroient jouir ceux qui l'accompagnoient. Il y avoit beaucoup d'imprudence dans cet entêtement: tout homme doit se garantir contre les dangers, autant qu'il le peut, sans s'écarter des principes de l'honneur; mais un Général doit particuliérement prendre soin de sa personne, pour ne pas exposer le corps qu'il conduit aux facheux événements qui suivent presque toujours la mort du chef.

Le Comte n'approcha pas assés près pour s'exposer au danger, & à son retour il déclara que le terrein étoit inaccessible pour une descente: cependant elle étoit beaucoup plus aisée que celle de Fayal. Il se laissa guider par des gens qui avoient d'autres vues, & il préféra de faire son débarquement environ six milles plus loin, à Villa-franca, dans une Pinasse de Raleigh, nommée la Guyane, accompagné d'environ deux mille soldats. Ils devoient revenir attaquer Saint Michel par les dérieres, pendant que Raleigh avec les grands vaisseaux s'approcheroit de la place, autant qu'il lui seroit

possible, pour détourner par de fréquentes allarmes les Espagnols, de faire attention à ce qui se passeroit du côté de terre.

Sa conduite empêche les succès des Anglois.

Toute l'activité du Contre-Amiral fut sans effet : l'armée, au lieu de suivre le projet, conformément aux mesures dont on étoit convenu, employa cinq ou six jours dans les amusements que pouvoit lui procurer le pays, où l'on trouvoit une grande abondance de provisions fraîches de toutes sortes, & une grande quantité de fruits. Elle aida aussi quelques avanturiers, qui avoient suivi la flotte uniquement dans l'intention de charger leurs vaisseaux de différentes productions du pays. Enfin on vit avec la plus grande surprise, qu'après être resté quelques jours à terre, Essex revint de Villa-franca, sans avoir causé aucun dommage aux ennemis, & donna ordre de remettre à la voile. Il n'est pas aisé de décider quelles raisons purent le porter à tenir une telle conduite : mais on jugea que c'étoit la suite de quelque convention particulière, dont les gens qui le suivoient, étoient mieux instruits que lui-même.

RALEIGH, Chap. IX.

An 1597.

Pendant son absence, un vaisseau chargé de bois de brésil, de sucre, de fernambouc, & de plusieurs autres riches marchandises, jetta l'ancre par erreur au milieu de la flotte Angloise : Raleigh s'en empara, & cette prise fut très considérable. On en disposa depuis avec beaucoup de fidélité en Angleterre, pour défrayer des dépenses du vaisseau du Contre-Amiral, qui avoit à bord quatre cents hommes, y compris les gens de mer. Peu de temps après on vit une Carraque de dix-huit cents tonneaux qu'on avoit chargée de richesses immenses aux Indes, pour l'envoyer en Espagne. Prenant les navires Anglois pour ceux d'une Escadre Espagnole, parce que Raleigh avoit défendu à tous les vaisseaux de faire aucun mouvement, de déployer un seul pavillon, & de tirer un seul coup de canon, elle venoit directement sur eux à pleines voiles, quand un ignorant Hollandois, contre tout ordre, & contre toute régle de prudence, eût l'indiscrétion de lever l'ancre, de déployer un pavillon, & de tirer deux ou trois volées. La Carraque reconnut alors son erreur, &

fit ses efforts pour regagner la haute mer, mais le vent lui étant totalement opposé, plutôt que de se rendre, elle alla échouer sur le rivage près du fort. Les hommes débarquerent avec ce qu'ils purent sauver de leur trésor, & mirent le feu au bâtiment, avant que Raleigh, qui le suivit dans une barque à rames, eût pu le joindre. Il fut impossible de le garentir des flammes, événement qui ne seroit pas arrivé, si l'armée de terre avoit été près de Saint Michel, comme on en étoit convenu : elle auroit empêché les hommes de débarquer, & ils auroient été obligés de conserver leur vaisseau, dont la prise auroit suffisamment dédommagé des frais de l'expédition. Il n'est pas possible d'excuser les troupes de terre, de la faute qu'elles commirent en cette occasion, ainsi que de plusieurs autres négligences impardonnables, dont elles furent coupables pendant ce voyage.

An. 1597.

Le 9 d'Octobre, les Anglois remirent à la voile pour l'Europe, & ils essuyerent une violente tempête, après laquelle Raleigh se trouva dans une grande disette d'eau. Plusieurs

La flotte est dispersée par une tempête.

RALEIGH, Chap. IX.

An. 1597.

sortes d'oiseaux demeurerent sur les cordages de son bâtiment, entre autres un pigeon, ce qui fut regardé non-seulement comme un signe du calme qui suivit bien-tôt, mais encore comme un heureux présage. Arthur George, qui a écrit une excellente relation de toute cette expédition, & qui étoit Capitaine du vaisseau de Raleigh, nommé le Warspite dit, que le Comte d'Essex, après que la tempête fut appaisée les réjoignit avec deux ou trois petites barques, lui qui peu de temps avant étoit entourré de plus de quatre-vingt beaux vaisseaux: image frappante, ajoute ce judicieux Auteur, d'un Grand tombé dans l'adversité, & que le Comte auroit dû regarder comme un exemple de l'instabilité de la fortune, mais il ne fit ces réflexions qu'après sa chute, & quand son malheur fut devenu irréparable.

Son retour en Angleterre.

Ils étoient alors près des Sorlingues, comme le remarqua très bien le vieux M. Broadbent, Pilote du vaisseau de Raleigh, qui suivit ce que lui dictoient ses propres connoissances, plutôt que de se fier à la conduite de l'Amiral, qui guidoit tout

le reste de la flotte. Le jour qui parut, malgré un épais brouillard, prouva bien-tôt son habileté, car il passa sans accident, quoique de très près, l'endroit dangereux nommé l'Evêque & les Clercs, pendant que le Comte, qui avoit trois lieues d'avance, continuoit sa route à voiles déployées au Nord-Est, ce qui l'auroit jetté en peu d'heures, avec tous ceux qui faisoient le même cours sur les sables du pays de Galles, où ils auroient péri sans pouvoir s'en garentir. Ce malheur seroit certainement arrivé, si Arthur George, qui montoit la derniere garde, parce que Raleigh s'étoit retiré pour prendre quelque repos, n'eût ordonné de tirer un coup de canon d'avis, ce que le maître n'auroit pas fait sans y être forcé. Il étoit tellement irrité qu'il dit en jurant, que le Comte & ceux qui l'accompagnoient auroient mérité qu'on les abandonnât au péril où les entraînoit leur opiniatreté & leur ignorance.

Sur cet avertissement Essex changea sa route, voyant qu'il étoit très difficile de doubler le Cap de Scilly, & d'entrer dans la Manche. Il con-

RALEIGH, Chap. IX. An. 1597.

vint enſuite de ſon erreur, & reconnut qu'il devoit ſon ſalut à l'avis qu'il avoit reçu du vaiſſeau de Raleigh. Le Contre-Amiral aborda à Saint Yves en Cornouailles, où le peuple étoit en grande confuſion, à cauſe de quelques flibots Eſpagnols qui avoient fait une deſcente ſur la côte : mais la préſence de Raleigh diſſipa leurs craintes, & ils furent informés peu de jours après que l'Eſcadre de Ferrol étoit hors d'état de ſuivre l'expédition pour laquelle elle étoit deſtinée, parce que le gros temps en avoit diſperſé les vaiſſeaux, & en avoit mis un grand nombre hors de ſervice.

Nous ne ferons aucunes réflexions ſur l'expédition du Comte d'Eſſex, pour ne pas prévenir celles du Lecteur : nous remarquerons ſeulement que ce Seigneur fut reçu très froidement à la Cour, & qu'il ſe retira peu de temps après dans ſa maiſon de Vanſtead.

Honneurs que reçoit Raleigh.

Raleigh à ſon retour fut élu pour le Parlement, & comme il étoit Lord Lieutenant du Comté de Cornouailles, & Conſervateur des mines d'étaim, il rendit de grands ſervices à

An. 1597.

cette Province, en diverses contestations qui la regardoient. Peu de temps après il fut nommé Vice-Amiral d'une flotte qu'on mit en mer pour garder les côtes, & pour se garentir d'une invasion, dont les historiens disent que le Royaume étoit menacé, sans nous apprendre quelle puissance il avoit à craindre. Le Lord Thomas Howard, commandoit en chef cette Escadre, qui rentra dans les ports après un mois de croisiere, parce que l'orage qui menaçoit l'Angleterre étoit alors dissipé. Raleigh fut ensuite envoyé Ambassadeur en Flandre, conjointement avec le Lord Cobham; mais il ne se passa rien d'important dans leur négociation. Il fut depuis nommé Gouverneur de Jersey, assista en qualité de Capitaine des Gardes à la mort du Comte d'Essex, & fut député, aussi avec le Lord Cobham, pour recevoir le Marquis de Rosni, depuis Duc de Sully, qui fut envoyé en qualité d'Ambassadeur de France à la Cour d'Angleterre.

CHAPITRE X.

La mort de la Reine est l'origine de la perte de Raleigh : Abrégé de son jugement & de sa condamnation : Il est mis en liberté : Son dernier voyage à la Guiane : Ses soins pour ne donner aucun sujet de plainte aux Espagnols.

Raleigh est condamné à mort.

An. 1603.

LA mort de la Reine Elisabeth, qui arriva peu de temps après, priva Walter Raleigh d'une puissante protectrice, & parut hâter sa ruine. Le Comte d'Essex, qui fut décapité dans la tour de Londres, l'avoit représenté sous des couleurs peu favorables au Roi d'Ecosse Jacques VI, avec lequel il entretenoit correspondance, & ce Prince, qui parvint ensuite à la Couronne d'Angleterre, sous le nom de Jacques I, avoit pris de très facheuses impressions contre Raleigh. Elles augmenterent encore par les insinuations de Cécil, qui étoit ennemi du Chevalier, & ces différentes causes réunies contribuerent

rent à le faire traduire à la barre de la Cour, où il fut condamné à mort, pour avoir conspiré contre le Roi & ses descendants; & pour avoir voulu faire passer la Couronne à Isabelle Stuart. Le principal témoin de ce crime fut le Lord Cobham, qui déposa dans un temps où il étoit irrité contre Raleigh, & qui retracta ensuite cette déposition.

Son exécution est différée.

On pourroit croire que le Roi lui-même ne le jugeoit pas coupable, puisqu'il ne fut délivré d'ordre pour son exécution, que long-temps après la Sentence, & que le Monarque eût souvent recours à son avis dans les affaires les plus importantes au bien du Royaume & de l'Etat. On lui rendit même la liberté, & on lui permit de sortir d'Angleterre, quoique la sentence subsistât dans toute sa force. Cependant elle servit de prétexte à le faire périr, plusieurs années après, sans qu'il y eût de nouveaux crimes à sa charge, que d'avoir agi contre les ennemis de l'Angleterre, & d'avoir augmenté sa gloire. Aussi est-il évident que la mort de Raleigh, fut l'effet des artifices & de la puissance du Comte de Gonde-

RALEIGH, Chap. X. mar, Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour Britannique.

An. 1603. Tout le monde fut alors convaincu, qu'il avoit été ſacrifié à la vengeance des Eſpagnols, qui ne pouvoient oublier toutes les pertes qu'ils avoient ſouffertes, tant par ſes conſeils, que par ſes propres expéditions. Sans l'animoſité de cette nation, Raleigh n'auroit pas vu de ſon vivant ſes biens occupés par le nouveau favori Robert Carr, depuis Comte de Sommerſet, au préjudice de ſa femme & de ſes enfants, & il n'auroit pas été la victime des intrigues d'une infame faction.

Il ſort de priſon.

An. 1616. Notre objet étant uniquement de parler des voyages & des découvertes de Sir Walter Raleigh, nous avons paſſé légerement ſur pluſieurs événements de ſa vie, qui n'ont point de rapport à ce que nous nous ſommes propoſés en entreprenant cet ouvrage. Nous remarquerons ſeulement qu'après avoir été renfermé pendant douze ans & quelques mois, il fut mis en liberté par la médiation de quelques perſonnes de la famille Royale, & de pluſieurs Seigneurs de la Cour, mais particuliérement par

le crédit de Sir George Villiers, dont la faveur commençoit alors, & auquel il avoit promis pour récompense une part considérable dans les profits du premier voyage qu'il entreprendroit.

RALEIGH, Chap. X. An. 1616.

Toutes les vues de Raleigh étoient alors tournées du côté des mines d'or de la Guiane, & aussi-tôt qu'il fut en liberté, il fit des préparatifs pour une expédition dans ce pays. Il forma pour cette entreprise un fonds de dix mille cinq cents livres sterlings, dont il y en eut deux mille cinq cents qui furent le produit de la vente d'une maison & de quelques terres, qui appartenoient à sa femme dans le Comté de Surry. D'abord que son projet fut rendu public, il fut joint par plusieurs personnes très riches, qui firent de grosses avances pour les principales dépenses, sous la condition d'être associés dans cette entreprise, & d'avoir part aux profits, à proportion des sommes que chacun y auroit mises. Le Roi lui accorda une commission spéciale pour ce voyage, le nomma Commandant en chef de toutes les troupes & de tous les vaisseaux qui y furent employés : lui

Il entreprend une nouvelle expédition à la Guiane.

RALEIGH, Chap. X. An. 1616.

donna plein pouvoir de punir les crimes capitaux, avec puissance de vie & de mort sur tous ceux qui le suivroient : enfin son autorité eut toute l'étendue qu'il étoit possible de lui accorder.

Cette commission fut signée le 26 d'Août de l'an 1616, qui étoit la quatorzieme année du regne du Roi Jacques I, & le pouvoir dont Raleigh fut revêtu étoit si ample, que suivant l'opinion du Grand Jurisconsulte François Bacon, il étoit équivalent à tout pardon formel que le Roi auroit pu lui accorder.

Les vaisseaux destinés pour cette expédition furent :

Le Destin, de quatre cents quarante tonneaux, trente-six canons & deux cents hommes, monté par Sir Walter Raleigh avec son fils, aussi nommé Walter Raleigh pour Capitaine.

Le Jason, de Londres, du port de deux cents quarante tonneaux avec vingt-cinq canons, & quatre-vingts hommes d'équipage, monté par le Vice-Amiral J. Pennington.

La Rencontre, de cent tonneaux & de seize canons, aux ordres d'E-

douard Hastings, qui mourut, & eut pour successeur le Capitaine Withney.

RALEIGH, Chap. X.

An. 1616.

Le Tonnère, de cinquante tonneaux, vingt canons, & soixante & dix hommes d'équipage, commandés par le Capitaine Sir Warham-Saint-Léger.

La Volante-Jeanne, de cent vingt tonneaux, quatorze canons, & vingt-cinq hommes, aux ordres du Capitaine Jean Chidley.

Le Southampton, de quatre-vingt tonneaux, soixante canons & vingt-sept hommes, Capitaine Jean Bailey.

La Pinasse Le-Page, de vingt-cinq tonneaux, trois canons de bronze, & huit hommes, commandés par le Capitaine Jean Barker.

La Convertine, commandée par le Capitaine Keymis.

La Confiance, commandée par le Capitaine Woolaston.

Le Cerf-volant chaloupe, commandée par Sir Jean Ferne.

Deux Flibots, commandés par Samuel King & par Robert Smith.

Avec deux ou trois autres bâtiments.

Raleigh espéroit mettre à la voile vers la fin de Mars 1617, mais plu-

Il met à la voile.

An. 1617.

RALEIGH, Chap. X. An. 1616.

ſieurs inconvénients le retinrent juſqu'au commencement de Juillet. Il partit alors du port de Plymouth, & fut obligé à cauſe d'une tempête violente, de relâcher à Cork en Irlande, où les vents contraires le retinrent ſept ſemaines. Il y acheta cinquante bœufs qu'il diſtribua à ſes gens, & le vent étant devenu favorable, il ſe remit en mer le 19 d'Août.

Le 6 de Septembre, il arriva devant l'Iſle de Lancerota, & fit demander au Gouverneur la permiſſion de trafiquer pour des proviſions. Celui-ci conſentit d'abord à une entrevue, mais il la différa de jour à autre, & enfin refuſa ouvertement d'avoir aucun commerce avec lui, diſant que les Inſulaires le craignoient tellement qu'il n'oſoit lui tenir ſa parole. Il le pria en même temps de faire retirer les hommes qui avoient débarqué dans l'Iſle, à quoi Raleigh conſentit; mais malgré ſa complaiſance, les Inſulaires tomberent ſur ſes gens dans leur retraite, & lui tuerent un homme, en criant que jamais il n'auroit rien d'eux, parce qu'ils le ſoupçonnoient lui & ſes gens de faire partie de la flotte Turque, qui peu de temps avant

avoit détruit Puerto-Santo. Raleigh se plaignit de cet outrage au Gouverneur de la Grande Canarie, qui bien loin de lui répondre favorablement, fit une sortie sur les Anglois, descendus pour faire de l'eau dans une partie déserte de l'Isle. Le jeune Raleigh, & quelques autres Officiers le repousserent courageusement, sans quoi ils auroient été taillés tous en piéces: cependant l'Amiral ne voulut pas tirer vengeance de ces hostilités, pour que l'Espagne n'eût pas lieu de se plaindre de sa conduite.

Il est bien reçu du Gouverneur de Goméra.

Il fit ensuite voile à Goméra, où le port est très bon & bien défendu. Les Espagnols formerent une ligne sur le rivage, avançant presqu'entiérement dans l'eau, & lui firent un salut comme à un ennemi, mais ils furent bien-tôt dispersés par le canon de la flotte. Raleigh fit descendre un député pour assurer le Gouverneur qu'il n'avoit aucunes mauvaises intentions, & pour lui dire qu'il avoit besoin de quelques provisions, qu'il vouloit payer le prix convenable, ajoutant que si quelqu'un de ses gens faisoit quelque querelle, ou commettoit quelque fraude, il

RALEIGH, Chap. X.

An. 1617.

promettoit de le faire pendre dans la place du marché. Il tint sa parole si exactement, que quand il quitta cette Isle, le Gouverneur le chargea d'une lettre adressée à Dom Diégo Sarmiento, Ambassadeur à la Cour de Londres, & depuis Comte de Gondemar, par laquelle il reconnoissoit la conduite polie de Raleigh, dont il faisoit les éloges que méritoient sa droiture & sa justice.

Sa bonne conduite envers les Espagnols.

L'Amiral reçut aussi beaucoup de politesses de la femme du Gouverneur, qui étoit de famille Angloise, de la maison de Horne, & parente des Staffords du côté de sa mère. Elle lui envoya des fruits, du gros pain, du sucre, & quelques autres présents très utiles, & Raleigh par reconnoissance lui donna un très beau tableau de Sainte Marie Magdelaine, une fraise d'un travail & d'une finesse admirable, de l'extrait d'ambre & de l'eau rose, dont on faisoit une très grande estime dans cette Isle. Il mit en liberté une barque des Canaries qu'une de ses pinasses avoit prise à la hauteur du Cap-Blanc, & comme les hommes qui la montoient dirent que les Anglois avoient mangé de leur poif-

ſon pour la valeur de ſix ducats, il leur en donna généreuſement huit. RALEIGH, Chap. X.

Après être parti de cette Iſle, Raleigh fut ſouvent expoſé par l'inconſtance de la ſaiſon à des dangers très preſſants. En même temps que de violentes tempêtes endommagerent ſon vaiſſeau, détruiſirent ſes cables & caſſerent ſes ancres, les pluyes continuelles & la chaleur du climat occaſionnerent des maladies à bord, qui lui enleverent un grand nombre d'hommes. Enfin il en fut attaqué lui-même avec tant de violence qu'il ſe paſſa vingt jours avant qu'on eût quelque eſpérance de lui ſauver la vie. Durant tout ce temps, il eut des ſueurs ſi abondantes qu'on fut obligé de le changer de linge au moins trois fois par jour, & il dit ſouvent depuis que ſans les rafraîchiſſements qu'il avoit conſervés ſoigneuſement des préſents de la Gouvernante de Goméra, il croyoit qu'il lui auroit été impoſſible d'échaper de cette maladie. An. 1617. Il tombe malade & ſe rétablit.

Vers le 12 d'Octobre, pendant que les Anglois continuoient leur cours vers la Guiane, ils furent ſurpris du plus grand calme, quoiqu'il

RALEIGH, Chap. X.

An. 1617.

parût dans toutes les parties de l'horison des présages d'un temps orageux. Enfin l'air devint si épais & si sombre qu'on fut obligé de se servir de chandelles à midi dans la chambre de poupe; autrement il auroit été impossible de commander la manœuvre. Ils virent aussi des arc-en-ciels de couleur désagréable, qui sembloient les environner continuellement, & Raleigh en observa souvent de semblables dans les mers d'Amérique. Il en compta un jour jusqu'à quinze, dont un formoit presque un cercle entier, & il remarqua qu'ils étoient toujours les avant-coureurs du fort temps.

Vers la fin d'Octobre, les Anglois se trouverent réduits à une si petite quantité d'eau, qu'on fut obligé de retrancher la moitié de la portion à chaque homme d'équipage, mais ils furent soulagés par une pluye abondante, dont ils remplirent plusieurs tonneaux, & quoique cette eau fût très amère, elle servit beaucoup à les rafraîchir.

An. 1617.

CHAPITRE XI.

Raleigh arrive à Caliana, & envoye en Angleterre un récit de l'état fâcheux où ses gens étoient réduits par les maladies : Ses vaisseaux sont en danger de périr : Il fait une excursion infructueuse pour trouver une mine d'or : Le jeune Raleigh est tué : Le pere est forcé de revenir en Angleterre, où il trouve que sa conduite avoit été peinte avec des couleurs odieuses : Il est trahi par Sir Louis Stuckeley : On rappelle sa première sentence, & il est décapité.

Raleigh arrive à la Guiane.

LE 11 de Novembre, les Anglois arriverent dans un état très fâcheux au Cap Wiapoco, où Raleigh espéroit tirer du secours de son ancien domestique Léonard, un Indien qui avoit vécu avec lui trois ou quatre ans en Angleterre. Cette ressource lui ayant manqué, il fit voile à Caliana sur la côte de la Guiane, à cinq dégrés de latitude, où il descendit à terre, & fit élever une tente;

RALEIGH, Chap. XI. An. 1617.

mais ce ne fut qu'après avoir reconnu le pays pendant un jour ou deux. Il y trouva des Armadilla, des porcs, & plusieurs autres espèces d'animaux. Accompagné de son valet Indien Harry, il fut visité par quelques Caciques, qui lui apporterent du pain de Cassave, du plantain, des pistaches, du poisson rôti, des pommes de pin & plusieurs autres denrées. Il fit débarquer tous ses malades qui furent bien-tôt rétablis par le bon air & par les rafraîchissements : il en mourut cependant quelques-uns, entr'autres le Capitaine Hastings, frère du Lord Huntington.

Il donne de ses nouvelles en Europe.

Raleigh écrivit de cet endroit une longue lettre à sa femme, & la lui envoya par le Capitaine Pierre Alley, qui se trouva tellement incommodé de vertiges, que l'Amiral lui permit de revenir en Europe par un vaisseau Hollandois qu'il rencontra. Il marquoit dans cette lettre que les maladies lui avoient enlevé quarante-deux hommes, mais que l'air de la Guiane fortifioit de jour en jour ceux qui lui étoient restés, au nombre de deux cents, tous très braves, & qu'il étoit extrêmement satisfait de l'hu-

manité des Indiens, qui faisoient paroître la plus grande ardeur à lui rendre service. La bonne conduite qu'il avoit tenue précédemment avec eux, avoit fait une si forte impression sur leurs esprits, qu'ils le solliciterent vivement de demeurer dans leur pays, & s'il avoit voulu s'y prêter, il auroit régné sur ces peuples comme leur Prince souverain.

An. 1617.

Après avoir bien nettoyé ses vaisseaux, préparé ses barges & ses chaloupes, fait rafraichir ses gens autant qu'il lui fut possible, & s'être pourvu d'une quantité suffisante d'eau & de bois, il quitta cet endroit le 4 de Décembre. Le lendemain, ils furent tous bien près de périr, ayant touché sur des bas-fonds près des Isles nommées le Triangle, d'où ils ne purent se retirer qu'après un travail de vingt-quatre heures.

Il envoye son fils & le Capitaine Keymis à la recherche de la mine.

Sir Walter Raleigh continuoit à être malade, & il devint si foible qu'on étoit obligé de le porter sur une chaise. Jugeant donc qu'il ne lui étoit pas possible d'entreprendre aucune expédition laborieuse, il résolut de demeurer avec cinq de ses plus grands vaisseaux à Punta de

RALEIGH, Chap. XI. An. 1617.

Gallo dans l'Isle de la Trinité, pendant que les autres bâtiments commandés par le Capitaine Keymis, par le fils de Raleigh, & par quelques autres Gentilshommes, avec cinq ou six compagnies d'infanterie, munis de provisions pour un mois, feroient voile vers la rivière Orenoque pour chercher la mine, qui étoit l'objet de leur voyage. Il ordonna que ceux qui partoient pour cette expédition, camperoient entre les vaisseaux & cette mine, jusqu'à ce qu'on en eût bien reconnu la largeur & la profondeur: qu'ils feroient leur descente avec les plus grandes précautions, crainte d'être repoussés par les Espagnols s'ils étoient en force, ne voulant pas contribuer à causer ce déshonneur à la nation Angloise. Enfin il conclut ses instructions en disant que si l'on ne trouvoit pas la mine assés considérable pour être exploitée, on se contentât d'en tirer une petite quantité de matière brute, uniquement pour convaincre le Roi que le projet n'étoit pas chimérique.

Ils brûlent une ville Espagnole.

Lorsqu'il eut fait toutes ces dispositions, Keymis & le jeune Raleigh partirent le 10 de Décembre pour

la mine, mais ils trouverent une ville Espagnole composée de cent quarante maisons, nouvellement bâties sur le principal canal de l'Orenoque. Les Anglois dresserent leurs tentes entre cette ville & l'endroit où ils pensoient qu'étoit la mine, de façon que leurs vaisseaux n'étoient point exposés aux entreprises des ennemis. Les Espagnols surprirent leur camp pendant la nuit, & les attaquerent avec tant de fureur que tous les Anglois auroient été taillés en pièces si le jeune Raleigh & quelques autres Capitaines ne les eussent ralliés, lorsqu'ils étoient prêts à prendre la fuite. Ils les ramenerent au combat avec tant de succès qu'ils repousserent les Espagnols jusqu'aux portes de leur ville, où il fut renouvellé avec vigueur par le Gouverneur Dom Diégo Palemeca, & par quelques autres chefs de cette nation. Le jeune Raleigh tua un de ces chefs : tomba sur un autre avec plus de valeur que de prudence : s'emporta trop loin devant ses gens : fut blessé d'un premier coup de mousquet, & en reçut bien-tôt un second, qui le renversa mort sur la place. Il fut aussi-tôt

RALEIGH, Chap. XI. An. 1617.

vengé par le Sergent Plessington ; lequel passa sa hallebarde au travers du corps de l'Espagnol, qui avoit tué Raleigh : la bataille devint encore plus sanglante à l'entrée de la ville : enfin le Gouverneur tomba accablé de blessures, & mourut foulé aux pieds. Alors ses troupes se disperserent, mais il y en eut encore qui tinrent ferme dans la place du marché, & les Anglois voyant qu'il étoit très difficile de les y forcer, mirent le feu à la ville, ce qui obligea les Espagnols de prendre la fuite dans les montagnes.

Keymis s'empara de quelques papiers, d'une petite quantité d'argent, & de quelques curiosités qui avoient appartenu au Gouverneur, après quoi il résolut de marcher à la mine. Les passages étoient trop bien défendus pour qu'il pût y réussir, & il tomba dans une embuscade, où il eut deux hommes de tués & six de blessés. Du nombre des derniers fut le Capitaine Thornhurst, qui languit trois mois dans de grandes douleurs.

Le Capitaine Keymis se tue. An. 1618.

Cette surprise, jointe à plusieurs autres accidents, découragea tellement Keymis, que malgré les offres

RALEIGH, Chap. XI.

An. 1618.

qui lui furent faites de le conduire à d'autres mines d'or, il préféra de retourner aux vaiſſeaux, à quoi il fut en quelque ſorte forcé par les murmures du plus grand nombre de ſes gens. Cette conduite déplut beaucoup à Raleigh, qui lui en fit une ſévère réprimande, & Keymis ſe retira auſſi-tôt très mécontent dans ſa chambre. Quelques moments après, on entendit un coup de piſtolet, & Raleigh ayant envoyé pour en ſavoir la raiſon, Keymis répondit que ce n'étoit rien, & qu'il avoit ſeulement tiré ce coup, parce que le piſtolet étoit chargé depuis long-temps. Environ une demi-heure après, ſon valet le trouva mort, baigné dans ſon ſang, avec le piſtolet & un grand couteau près de lui. Sur l'examen qu'on fit de ſon corps, on jugea qu'il avoit voulu d'abord ſe tuer avec le piſtolet, mais que la balle étant fort petite lui avoit ſeulement rompu une côte, & que pour y réuſſir plus ſurement, il s'étoit frappé du couteau dans la mammelle gauche. Cet accident arriva vers la fin de Février 1618.

Raleigh revient à Terre-neuve.

Les affaires prenant une tournure

RALEIGH, Chap. XI. An. 1618.

très peu favorable, Raleigh tint avec ſes officiers un conſeil, dont le réſultat fut qu'on devoit ſe retirer à Terre-neuve pour ſe rafraîchir, & pour radouber les vaiſſeaux. Pluſieurs de ſes gens ſe mutinerent en route, & il fut obligé de les renvoyer en Angleterre de l'Iſle de Saint-Kitt, ſous les ordres de ſon couſin Herbert.

Quand Raleigh fut arrivé à Terre-neuve, il s'éleva de grands troubles à bord de ſon propre vaiſſeau, & ne lui étant pas poſſible de les appaiſer totalement, il réſolut au moins de les diminuer, en ſe joignant au plus fort parti, qui ſe déclara pour retourner en Angleterre contre l'inclination de l'Amiral, qui fut même bien près de perdre la vie en cette occaſion.

Proclamation publiée contre lui en Angleterre.

Vers la fin de Juillet il arriva à Plimouth, où il trouva que le Roi avoit fait publier une proclamation pour lui ordonner de comparoître lui & ſes gens devant le Conſeil-privé, afin de répondre ſur les accuſations portées contre lui » pour » avoir brûlé la ville de S. Thomas, » & commis pluſieurs hoſtilités con» tre les loix des nations, ſur les

» territoires du Roi d'Eſpagne, actions déteſtables aux yeux du Roi, » qui déclaroit être très éloigné de » vouloir les ſoutenir. »

Il eſt arrêté à ſon retour.

Cette proclamation, & pluſieurs autres circonſtances lui firent juger que ſa conduite avoit été préſentée ſous un jour très peu favorable, & peinte avec des couleurs auſſi noires que les imputations étoient fauſſes. Il réſolut de ſe ſoumettre à ſon ſort, & après être reſté fort peu de temps à Plimouth, il en partit pour ſe rendre à Londres : mais il n'avoit pas fait plus de vingt milles quand il rencontra Sir Louis Stuckeley, Vice-Amiral de Dévon, qui avoit ordre de l'arrêter. Ils retournerent enſemble à Plimouth, & Raleigh y demeura juſqu'à ce qu'il vînt un nouvel ordre de l'amener priſonnier à Londres. Il avoit chargé le Capitaine King de retenir une barque pour ſe pouvoir ſauver hors du royaume, mais il eut l'entêtement de ne pas ſuivre ce projet, quoiqu'il lui fût très facile de s'échaper, & qu'il fût évident que le Miniſtre Eſpagnol & ſa faction avoient conçu une ſi grande inimitié contre lui, que ſa perte

RALEIGH, Chap. XI.

étoit inévitable, par le grand crédit qu'ils avoient à la cour.

An. 1618.

Il fait de vains efforts pour se sauver.

Quand Raleigh fut arrivé à Londres, on le constitua prisonnier dans sa propre maison, où comptant sur l'amitié apparente de Stuckeley, auquel il avoit fait des présents considérables de rubis & de diamants, il sollicita secrettement la recommandation de l'Ambassadeur de France à la cour de son maître, ayant dessein de s'y retirer à la premiere occasion favorable. Il avoit un vaisseau prêt, pour s'embarquer à Gravesend, & il partit pour s'y rendre dans la nuit, mais il reconnut trop tard qu'il étoit trahi. Près de Gréenwich, il vit que le passage étoit occupé par quelques barges du Roi : il descendit à terre, & fut suivi par les gens de ces barges, qui débarquerent après lui. Il fut livré entre leurs mains par Stuckeley, qui l'arrêta au nom du Roi, quand il les vit s'approcher, lui faisant entendre que c'étoit pour sa propre sureté. » En m'assurant de » vous » lui dit ce traître » ou au moins » en feignant de le faire, présente- » ment que nous sommes découverts, » vous pourrez demeurer toujours

» ſous ma garde, & nous trouverons » une autre occaſion pour vous ſauver. Raleigh connoiſſant alors toute ſa fauſſeté & tout ſon artifice, lui dit : » Sir Louis, cette affaire ne vous fera » pas perdre votre crédit. » Sa prédiction ne fut que trop confirmée par l'événement. Stuckeley s'étoit ligué ſecrettement avec les ennemis de Raleigh, & d'accord avec eux s'étoit inſinué dans ſon amitié, ce qui lui procura de grandes richeſſes par les préſents que lui fit cet infortuné Gentilhomme. Il gagna en même temps la faveur du miniſtere, en portant Raleigh à agir de façon qu'il ne pouvoit manquer de ſe rendre coupable & ſujet à la rigueur des loix. Cette conduite de Stuckeley le fit généralement mépriſer de toutes les perſonnes d'honneur, & de tous ceux qui eſtimoient la vertu, & qui chériſſoient la gloire de l'Angleterre. Il fut la victime de ſa perfidie, & peu de temps après la mort de Raleigh, on le condamna à être pendu, pour avoir altéré tout l'or qui avoit été la récompenſe de ſa trahiſon. Cependant il acheta ſon pardon de quelques-uns des favoris

RALEIGH, Chap. XI.

An. 1618.

de Jacques, en leur donnant toutes les richesses qu'il avoit amassées. Il se retira dans l'Isle de Lundi, où son esprit s'aliéna, & il y mourut dans une extrême pauvreté.

Il est décapité.

Le 28 d'Octobre 1618, Sir Walter Raleigh fut conduit de la Tour à la cour du banc du Roi, en vertu de *l'Habeas Corpus*, & sa première sentence ayant été examinée de nouveau, on le renvoya à Gate-house pour être exécuté le lendemain. En conséquence, il eut la tête tranchée le matin du jour suivant dans la place du vieux palais, vis-à-vis la chambre du Parlement. Il étoit âgé de soixante & six ans, & quoiqu'il eût eu une longue maladie, il prononça avant de mourir une harangue très forte pour se justifier des reproches qu'on lui pouvoit faire. Il marqua le plus grand courage en montant sur l'échaffaud : toucha la hache de l'exécuteur, & dit, que cette médécine étoit bien aigue, mais qu'elle le guériroit surement de tous ses ennemis. Son corps fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marguerite près de l'autel, mais sa veuve garda plusieurs années sa tête dans une cassette, qui passa ensuite à son fils, qu'on prétend

qui la fit enterrer à West-Horseley dans le Comté de Surry. RALEIGH, Chap. XI.

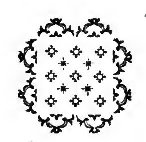
Rien ne prouve plus clairement qu'il fut la victime de la haine des Espagnols, qu'une lettre écrite de la propre main du Roi Jacques I. à son Ministre à Madrid peu de temps après l'exécution. Le Monarque y dit, que les Espagnols n'ont plus de raison de se conduire avec dissimulation, puisqu'il leur a sacrifié Sir Walter Raleigh, un des hommes les plus habiles qui fût à son service. Il alla même encore plus loin, & ajouta que s'il l'avoit conservé, il auroit donné une grande satisfaction à toute l'Angleterre, en gardant un sujet aussi capable de commander que tout autre Général qui fût en Europe. (*d*) An. 1618.

(*d*) M. Smollett, dans son Histoire d'Angleterre généralement estimée pour son exactitude & pour la justesse de ses portraits, nous présente Raleigh sous un point de vue un peu différent. Je crois qu'on verra avec plaisir la peinture qu'il fait de cet homme illustre, Tome XII. de la Traduction Françoise, pag. 112. » Raleigh étoit certaine» ment un homme rempli des plus grands » talents, mais turbulent, téméraire & pré» somptueux.... Il avoit causé de grands

RALEIGH, Chap. XI.

An. 1618.

» maux aux Espagnols sous le régne d'Elisabeth, & depuis son emprisonnement, » il avoit composé différents mémoires pour » détourner Jacques de faire aucune alliance » ce avec cette nation. Il n'est donc pas » étonnant que Gondemar ait employé tout » son crédit pour perdre un ennemi aussi » déclaré des Espagnols. Mais d'un autre » côté il paroît certain que Raleigh avoit » entrepris son dernier voyage dans la vue » d'exercer la pyraterie, & l'on voit combien » il étoit capable d'imposture par son » Traité, intitulé : Découverte du Grand, » riche & magnifique Empire de la Guyane, » qui n'a jamais existé que dans son imagination » & dans la description qu'il en a faite. »



DÉCOUV.

DÉCOUVERTES

FAITES par plusieurs Européens qui ont entrepris des voyages autour du monde à la fin du seizieme siecle, & au commencement du dix-septieme.

CHAPITRE PREMIER.

Premier voyage de Cavendish : Il fait un armement de trois vaisseaux : Il met à la voile de Plymouth : Il entre dans le détroit de Magellan : Il entre dans la mer de Sud : Ses gens sont attaqués par les Espagnols : Il s'empare de deux vaisseaux : Ses gens combattent les Espagnols : Il prend un vaisseau de la même nation, & en brûle plusieurs autres.

Premier voyage de Cavendish. An. 1585.

LA Reine Elisabeth pendant tout le cours de son régne, s'attacha à enflammer de plus en plus l'ardeur pour

le bien public, dont quelques particuliers parurent animés : elle ne négligea aucune occasion d'honorer ceux qui rendirent quelque service à leur patrie, ce qui excita plusieurs personnes de fortune & de rang au-dessus du commun, à s'engager avec une noble activité dans des entreprises très utiles. Un de ceux qui se distinguerent le plus, fut Thomas Cavendish, Ecuyer né à Trimley, dans le Comté de Suffolk. Ses biens étoient situés près d'Ipwich, qui étoit alors une place de grand commerce, ce qui lui donna dès son enfance, une inclination déterminée pour les voyages de mer, & aussitôt qu'il fut en âge de se livrer à son penchant, il vendit une partie de ses terres, & en employa le prix à équiper un fort vaisseau, qu'il nomma le Tigre, du port de cent vingt tonneaux. Il s'en servit pour accompagner Sir Richard Greenville à la Virginie en 1585, éprouva de grandes difficultés dans ce voyage, & n'en retira aucun profit. De retour à Falmouth le 6 d'Octobre de la même année, il se détermina à une seconde entreprise, animé par l'espérance d'une meilleure fortune.

Cavendish, Chap. I. An. 1586.

Il fait un armement de trois vaisseaux.

Dans son premier voyage il avoit vu une partie des Indes Occidentales Espagnoles, & avoit eu plusieurs entretiens avec quelques-uns de ceux qui avoient accompagné François Drake. Les lumieres qu'il y acquit lui firent former le projet d'entreprendre un semblable voyage, tant pour se dédommager des pertes qu'il avoit souffertes, que pour imiter les actions glorieuses de ce brave Officier. Il vendit la plus grande partie de ses biens pour se procurer l'argent nécessaire, & fit ses préparatifs avec tant d'activité, qu'en moins de huit mois sa petite Escadre fut en état de mettre en mer. Son plus fort vaisseau nommé le Désiré étoit de cent quarante tonneaux, & le plus petit qu'il appella le Content, en portoit environ soixante. Il y ajouta une barque de quarante tonneaux, qu'il nomma le Haut-Gallant. Il se munit de provisions pour deux ans, & engagea cent vingt-six hommes de mer, en y comprenant les Officiers. Les uns avoient déja servi sous François Drake, & les autres étoient des hommes également remplis de courage & d'expérience.

Cavendish, Chap. I.

An. 1586.

Après avoir obtenu une Commiſſion de la Reine, Cavendish ſortit de Londres le 10 de Juillet 1586, s'embarqua à Harwich à bord du Déſiré ; arriva à Plymouth le 18 du même mois : y demeura juſqu'au 21, & mit ce jour à la voile pour ſon grand voyage.

Il met à la voile de Plymouth.

Le 5 d'Août il mouilla à l'iſle de Forteventura, d'où il paſſa au Cap-Blanc, & ſe rendit enſuite à la côte de Guinée. Le 23 il jetta l'ancre à Sierra Leona, où il pilla une ville de Négres, qui avoient tué un de ſes hommes avec leurs fléches empoiſonnées. Le 3 de Septembre, la barque entra dans un port de quatre milles de profondeur, où les Anglois pêcherent beaucoup de poiſſon, deſcendirent à terre, & en rapporterent quelques limons.

Le 6 ils quitterent ce port, s'arrêterent à l'une des iſles du Cap-Verd, ſituée à dix lieues de la pointe de Sierra Leona, & jetterent l'ancre environ à deux milles du rivage. La partie Méridionale de cette iſle n'avoit point d'eau fraîche, mais ils en trouverent abondamment en trois ou quatre endroits de la partie

Septentrionale. Ils en partirent le 10 d'Octobre, dirigerent leur cours pour le Brésil; & le premier de Novembre ils jetterent l'ancre entre l'isle de Saint Sebastien & la Terre-ferme. Ils s'y arrêterent pour réparer leurs manœuvres, & construire une Pinasse; remirent ensuite à la voile, & le 27 ils aborderent à un port, que l'Amiral nomma port Désiré. Pendant qu'ils y demeurerent, les Sauvages blesserent deux de ses gens avec des fléches de roseaux, garnies de pierres à feu pour leur servir de pointe. Cavendish donna à ce pays le nom de Terre des Patagons, à cause de la taille gigantesque des habitants.

Cavendish, Chap. I.

An. 1586.

Ils partirent du port Désiré le 28 de Décembre, faisant route Sud-Sud-Ouest, & le 2 de Janvier 1587 ils doublerent un gros Cap-blanc à 52 dégrés de latitude Méridionale, où ils trouverent sept brasses d'eau à une lieue du rivage. Le 3 ils découvrirent un autre grand Cap, sous lequel ils jetterent l'ancre à 52 dégrés 45 minutes de latitude. Ils y essuyerent une furieuse tempête, qui dura trois jours, & furent chassés en mer, après

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

avoir perdu une de leurs ancres. Depuis ce Cap, ils ne virent qu'un rivage découvert jusqu'à l'embouchure des détroits de Magellan.

Il entre dans le détroit de Magellan.

Le 6 de Janvier ils entrerent dans ces fameux détroits, qui ont en quelques endroits cinq ou six lieues de largeur, sont très resserrés en d'autres. Dans la partie la plus étroite, ils prirent à bord vingt-quatre Espagnols, reste de quatre cents hommes qui y étoient demeurés depuis trois ans. La distance de l'embouchure à l'endroit le plus resserré, est de quatorze lieues, & dans la direction de l'Ouest-quart au Nord: de cet endroit jusqu'à l'isle des Penguins, il y a environ dix lieues dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest.

Le 8 ils jetterent l'ancre près de cette isle, & tuerent un grand nombre des oiseaux qui lui ont donné le nom. Le 9 ils passerent devant la ville du Roi Philippe, bâtie par les Espagnols: elle étoit composée de quatre forts, dont chacun n'avoit qu'une piece de canon. La ville étoit assés belle, ainsi que les Eglises, & très bien située, dans l'endroit de tous les détroits le plus convena-

ble pour la commodité du bois & de l'eau, à 52 dégrés de latitude Méridionale : l'Amiral donna le nom de Port famine à l'endroit où il jetta l'ancre.

Ils remirent à la voile le 14, & firent cinq lieues Sud-Ouest jusqu'au Cap-froward : cinq lieues plus loin à l'Ouest ils trouverent une baye nommée Mussel Cove, à cause de la grande quantité des poissons nommés Mussels que les mariniers y pêcherent. Le 21 ils firent voile en suivant leur cours au Nord-Ouest, & rencontrerent à dix lieues une autre baye, que l'Amiral nomma Elisabeth. Deux lieues plus loin, ils trouverent une grande riviere ; & le 22 Cavendish y fit remonter la barque environ trois miles. Les bords en étoient unis & agréables de part & d'autre, au contraire des autres parties des détroits qui sont raboteux, pleins de montagnes, & habités par des Sauvages, très forts & très brutes. Après avoir passé cette riviere, ils gagnerent le canal de Saint Jacques, qui en est à deux lieues, & trouverent ensuite un Cap quatre lieues plus loin, du côté du

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

Nord. Depuis ce Cap jusqu'à l'embouchure Occidentale des détroits, il y a trente-quatre lieues de distance, en faisant cours à peu près au Nord-Ouest, ensorte que toute la longueur des détroits, est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Il entre dans la Mer du Sud.

Le 26 de Février, ils entrerent dans la mer du Sud, & le premier de Mars ils essuyerent une tempête, qui sépara le Haut-galant de l'Escadre à 49 dégrés de latitude Méridionale, & à quarante-cinq lieues de terre. Cette tempête dura trois jours, & il se fit une ouverture au bâtiment: mais après une peine excessive il eut le bonheur de gagner le canal, entre l'isle Sainte Marie & la Terre-ferme, le matin du 15 où il joignit l'Amiral & le Content. Cette isle est située à 37 dégrés 30 minutes de latitude Méridionale: ils y firent provision d'orge & de froment, aussi bon qu'on en puisse trouver en Angleterre, & s'y munirent aussi de cochons, de volaille ordinaire, de pommes de terre, de chien de mer desseché, & de maïs.

Etant partis le 18 au matin de l'isle Sainte Marie, ils firent cours

Nord-Nord-Est, environ dix lieues, & jetterent l'ancre sous l'isle du Crucifiment. Le 30 ils arriverent à la baye de Quintero, située à 33 dégrés 50 minutes de latitude Méridionale, & le lendemain soixante hommes bien armés avancerent sept ou huit miles dans le pays. Dans cette course ils rencontrerent de grands troupeaux de bestiaux sauvages, des chevaux, des chiens, des liévres, des lapins, des perdrix, & d'autres oiseaux de diverses especes.

Cavendish, Chap. I.

An. 1587.

Le 5 d'Avril, quelques Anglois étant descendus à terre, avec leurs barriques pour les remplir d'eau, furent attaqués par deux cents Cavaliers Espagnols, qui tomberent sur eux des hauteurs, en tuerent quelques-uns, & en firent d'autres prisonniers : mais un renfort de quinze Anglois, étant accouru au secours de leurs compagnons, ils tuerent vingt-quatre Espagnols sur la place, & repousserent les autres dans les montagnes. Après cette rencontre, ils demeurerent dans la rade, & firent de l'eau sans aucun trouble.

Ses gens sont attaqués par les Espagnols.

Ils partirent le 9 de cet endroit, gagnerent une petite isle, où ils vi-

Cavendish, Chap. I.

An. 1587.

rent une grande quantité de Penguins, environ à une lieue de distance, & le 15 ils arriverent à Moro Morino, situé à 20 dégrés 30 minutes de latitude. L'Amiral descendit à terre avec trente de ses gens, & ils y trouverent des Indiens, qui portoient de l'eau fraîche & du bois sur leur dos. Les naturels de cet endroit sont très simples, & vivent en sauvages, dans une crainte continuelle des Espagnols.

Il s'empare de deux vaisseaux.

Le 3 de Mai, ils jetterent l'ancre dans une baye, où il y a trois petites villes nommées Parracca, Chincha & Pisca, dont la derniere est à 13 dégrés 20 minutes de latitude Méridionale. Ils y descendirent, & après avoir pris un peu de vin, des figues, du pain, & quelques volailles dans les maisons, ils retournerent à bord. Peu de temps après ils se rendirent maîtres de deux vaisseaux richement chargés, en enleverent tout ce qui put leur convenir, & brûlerent le reste, ainsi que les vaisseaux dont ils mirent les hommes à terre.

Ses gens ont quelques combats avec les Espagnols.

Le 26 ils arriverent à la rade de Paita, qui est situé à 5 dégrés 4 mi-

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

nutes de latitude Méridionale. La ville eſt proprement bâtie, & contient à peu près deux cents maiſons. L'Amiral à la tête d'environ ſoixante de ſes gens, eut une eſcarmouche avec les habitants, qu'il chaſſa de leur ville, & qu'il força de ſe refugier dans les montagnes. Les Anglois y trouverent beaucoup de meubles, & environ cinquante marcs d'argent en pieces de huit. Quand ils eurent emporté à bord les effets les plus précieux, ils mirent le feu à la ville, qui fut réduite en cendres avec ce qu'elle contenoit, eſtimé ſix mille livres ſterling, & un vaiſſeau qui étoit en rade. Après cet exploit, ils dirigerent leur cours à Puna, ſitué à un dégré de latitude Méridionale: ils trouverent dans le port un vaiſſeau de cent cinquante tonneaux, qu'ils coulerent à fonds, & ils débarquerent enſuite. Le Seigneur de cette iſle étoit Indien de naiſſance, mais ayant épouſé une femme Eſpagnole, il embraſſa ſa Religion, & obligea tous ſes Sujets de ſuivre ſon exemple. L'iſle de Puna eſt à peu près de la grandeur de l'iſle de Wight, & eſt bien partagée de tous les préſents

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

de la Nature, mais il n'y a point de mines d'or ni d'argent. Les pâturages y sont excellents, & l'on y trouve en quantité des animaux d'un grand usage, tels que des chevaux, des bœufs, des moutons & des chevres, qui donnent du lait en abondance. On y voit aussi des oiseaux très bons, entre autres des dindons, des canards & des pigeons, tous de la plus grosse espece. Les vergers sont bien fournis d'arbres fruitiers, très utiles, & de plusieurs plantes odoriférantes. Un de ces enclos étoit entouré de l'espece d'arbre qui porte le coton dont on fait le bazin: les cosses qui le contiennent sont au sommet de l'arbre, & dans chacune on trouve sept ou huit graines: mais si on ne recueille pas le coton quand il est mur, ces graines en tombant prennent racine, & produisent du nouveau plan. L'Amiral ayant appris que le Seigneur de cette isle, qu'on appelloit le Cacique de Puna, avoit transporté ses effets les plus précieux dans une autre petite isle contigue; il s'y rendit aussi-tôt, découvrit le trésor, en prit ce qui lui convint, mit le feu à l'Eglise, & emporta cinq cloches.

qu'il trouva dans la tour. Le 2 de Juin les Anglois furent attaqués par un corps de cent Eſpagnols, qui tuerent ou firent priſonniers douze des gens de Cavendish, & perdirent quarante-ſix hommes. Le même jour ſoixante & dix des gens de l'Eſcadre, rencontrerent un autre parti de cent Eſpagnols, armés de mouſquets, & de deux cents Indiens armés d'arcs & de fléches. Les Anglois les attaquerent ſi vivement, qu'ils furent bien-tôt mis en déroute, & obligés de chercher leur ſalut dans la fuite. Les vainqueurs ravagerent enſuite les champs & les vergers, brûlerent quatre vaiſſeaux ſur le chantier, & mirent auſſi le feu à la ville, compoſée de trois cents maiſons, ainſi qu'à deux autres villes du voiſinage. Ces actes de cruauté ſans aucun ſujet, nuiſirent beaucoup aux expéditions qu'on fit par la ſuite dans la mer du Sud.

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

Le 5 de Juin ils quitterent Puna, & firent voile à Rio Dolce, où ils s'arrêterent pour prendre de l'eau; le 12 ils paſſerent la ligne Equinoxiale, & continuerent leur cours au Nord le reſte du mois. Le premier

Il prend un vaiſſeau de la même nation, & en brûle pluſieurs autres.

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

de Juillet ils virent la nouvelle Efpagne; & le 9 ils prirent un vaiffeau de cent vingt tonneaux, dans lequel ils trouverent un nommé Michel Sancius, natif de Marfeilles, homme très habile dans la connoiffance des côtes de la mer du Sud. L'Amiral le retint pour fon Pilote, & il lui donna avis d'un gros vaiffeau nommé Anna-Maria, qui venoit des isles Philippines, & que Cavendish prit quelque temps après. Le 10 ils s'emparerent d'une barque envoyée pour informer de leur arrivée les différentes parties de la côte. Le 26 ils jetterent l'ancre dans la riviere Copalita, la même nuit trente hommes fe rendirent dans la Pinaffe à Agatulco, qu'ils brûlerent, ainfi que la maifon de la Douane, où ils trouverent fix cents facs d'indigo pour les teintures, & quatre cents de cacao; chaque fac des premiers fut eftimé quarante écus, & chacun des derniers fut prifé à dix écus. Le cacao reffemble à l'amande, mais le goût n'en eft pas auffi agréable: on en tire de la boiffon & de la nourriture, & il paffe dans le commerce pour argent comptant, cent cinquan-

te cacaos étant estimés pour une réale de la Plata. Le lendemain l'Amiral descendit à terre avec trente hommes, s'avança dans les bois, prit un métif qui appartenoit à la Douane de cette ville, & emmena l'homme avec sa charge aux vaisseaux. Le 24 d'Août l'Amiral, avec trente hommes marcha à la Nativité, située à 19 dégrés de latitude Septentrionale. Il prit un mulâtre, envoyé pour donner l'allarme à toute la côte de la nouvelle Galice, & brûla la ville avec deux vaisseaux, chacun de deux cents tonneaux, qui étoient sur le chantier. Le 26 ils firent voile dans la baye de Saint Jago, où ils prirent de l'eau fraîche, une grande quantité de poissons, & quelques perles. Ils y demeurerent jusqu'au 2 de Septembre, qu'ils vinrent dans la baye de Malacca, à une lieue Ouest de la Nativité.

An. 1587.

CHAPITRE II.

Cavendish se rend maître du navire la Sainte Anne : Il perd un de ses vaisseaux : Il arrive aux isles Philippines : Il passe à celle de Java : Il arrive à Sainte Hélene : Son retour en Angleterre.

Cavendish se rend maître du navire la Sainte-Anne.

LE 9 au matin, l'Amiral envoya quarante hommes avec Sancius pour guide ; ils marcherent deux lieues au travers des bois, & trouverent trois familles composées d'Espagnols, d'Indiens & d'un Portugais, qu'ils emmenerent tous aux vaisseaux. On renvoya les femmes chercher des oranges, des limons, des pommes de terre, & d'autres fruits, & quand elles furent de retour, on mit tous les prisonniers en liberté, à l'exception d'un Espagnol & d'un Portugais. Après être sortis de cette baye, ils arriverent le 12 à l'isle de Saint André, & le 24 ils aborderent à Massatlan, sous le tropique du Cancer. Le 27 ils mouillerent à une isle qui

en étoit éloignée environ d'une lieue, ils y mirent leurs vaisseaux à la bande, & rétablirent leur Pinasse. Par le Conseil d'un Espagnol prisonnier, ils y trouverent abondamment de l'eau fraîche, en creusant à trois pieds de profondeur dans le sable. Ils y demeurerent jusqu'au 9 d'Octobre, & firent voile alors pour le port Saint Luc, situé sur la côte de la Californie, où ils arriverent le 14. Ils y resterent jusqu'au 4 de Novembre à attendre le vaisseau d'Acapulco, & le même jour le Désiré & le Content gagnerent la pointe de la Californie, située à 23 dégrés 24 minutes de latitude. Un des hommes étant monté au grand mât, découvrit un vaisseau en mer, & en donna avis à l'Amiral, qui se prépara aussi-tôt au combat. Quand toutes choses furent en état il se mit en chasse, & vers le soir atteignit ce navire, qu'il salua d'une bordée & d'une décharge de mousquetterie. Ce bâtiment se nommoit la Sainte Anne, du port de sept cents tonneaux, appartenoit au Roi d'Espagne, & étoit commandé par l'Amiral de la mer du Sud. Cavendish essaya d'a-

Cavendish, Chap. II.

An. 1587.

bord de venir à l'abordage : mais les Anglois répouſſés par le nombre, furent obligés de ſe retirer, ayant eu deux hommes tués, & cinq ou ſix bleſſés. L'Amiral revint à la charge avec ſa grande & ſa petite artillerie, qui faiſoit un feu continuel, & qui tua un grand nombre d'hommes. Après avoir reçu une nouvelle bordée, les Eſpagnols arborerent un drapeau de tréve, & demanderent que l'Amiral leur donnât la vie, en lui abandonnant leur vaiſſeau avec toute ſa charge. Cavendish y conſentit, à condition qu'ils baiſſeroient à l'inſtant leurs voiles, mettroient leur chaloupe en mer, & viendroient à bord de ſon vaiſſeau, ce que firent auſſi-tôt le Capitaine, le Pilote, & l'un des principaux Marchands. Ce navire avoit à bord cent vingt-deux mille pezos d'or, une grande quantité de ſoie, de ſatins, de damas, du muſc, & de toutes ſortes de proviſions preſque auſſi précieuſes pour les Anglois, que les richeſſes qu'ils y trouverent. Le 6 de Novembre, ils entrerent dans le port nommé Puerto-Seguro avec leur priſe, & tous les Eſpagnols, hommes & fem-

Cavendish, Chap. II.

An. 1587.

mes, au nombre de cent cinquante, furent mis à terre. Cavendish choisit ce terrein fertile pour les y débarquer: il leur laissa du vin & des provisions, avec les voiles de leur vaisseau, & quelques planches pour élever des cabanes, & se procurer les autres commodités nécessaires dans ce climat.

Après avoir ainsi disposé de ses prisonniers, le premier soin de l'Amiral fut de partager le butin: mais la distribution occasionna une mutinerie dans l'équipage, chaque homme pensant qu'on ne lui donnoit pas tout ce qui devoit lui appartenir. La générosité de l'Amiral termina bientôt ces mouvements dangereux, & ils firent une grande fête, le 17 de Novembre, jour du couronnement de la Reine. Des prisonniers Espagnols, Cavendish garda deux Mousses japonois, trois Naturels de l'isle Manille, un Portugais qui avoit été à la Chine, & un Pilote Espagnol qui connoissoit très bien la mer entre Acapulco, & les isles des Larrons.

Il perd un de ses vaisseaux.

Le 19 de Novembre, après que l'Amiral eut renvoyé le Capitaine de

Cavendish, Chap. II.

la prise, il mit le feu au vaisseau, quoiqu'il eût à bord six cents tonneaux de riches marchandises, & il dirigea sa route vers les isles des Larrons. Dans la traversée le Content fut séparé de l'Amiral, & on n'en eut depuis aucunes nouvelles.

An. 1588.

Le 3 de Janvier 1588, ils aborderent à l'une des isles des Larrons, nommée Guam, à 13 dégrés 40 minutes de latitude Septentrionale. Ils y virent soixante ou soixante & dix canots remplis de Sauvages, qui apporterent des cocos, des pommes de terre, des plantains, & du poisson frais pour échanger contre des morceaux de vieux fers. Après ce trafic ils vinrent si près des vaisseaux, que deux de leurs canots furent brisés en pieces, sans qu'ils en souffrissent aucun mal, parce que l'eau semble leur être aussi familiere qu'aux poissons. Ces Sauvages sont très gros, & d'une couleur tannée : leurs canots sont faits avec beaucoup d'art, quoiqu'ils n'aient point d'instruments de fer. Ils ont vingt-quatre pieds de long, & un pied & demi de largeur : ils mettent au stribord des especes de radeaux de canes & de

roſeaux pour empêcher qu'ils ne renverſent : ils ſe ſervent de voiles de jonc, quarrées ou triangulaires, & ils voguent auſſi-bien au plus près du vent, que lorſqu'ils l'ont arriére. Cavendish, Chap. II. An. 1588.

Le 9 de Janvier, ils arriverent à l'une des pointes des iſles Philippines, nommée Caba del Spirito Santo, à trente dégrés de latitude Septentrionale, à cent dix lieues de Guam, & à ſoixante de Manille, la principale des Philippines, habitée par les Eſpagnols, au nombre de ſix ou ſept cents. Cependant la ville n'eſt pas forte, quoique très riche : puiſque c'eſt de cette iſle qu'on envoye tous les ans un gros vaiſſeau à Acapulco, outre le commerce très étendu & très lucratif qu'elle fait avec la Chine.

Le 14 ils entrerent dans les détroits entre les iſles nommées Lucan & Cambaye : le 15 ils trouverent l'iſle Capul, & jetterent l'ancre dans un port excellent. Peu de temps après leur arrivée, il vint à eux un canot, avec un des ſept principaux Caciques de l'iſle. On lui donna environ une demi-aune de toile de lin pour quatre cocos, & à peu près autant Il arrive aux Iſles Philippines.

pour la valeur d'une quarte de pommes de terre, qui sont une nourriture excellente. Ce Cacique avoit la peau peinte d'une maniere fort singuliére, il marqua quelque desir de demeurer à bord, & l'Amiral le pria d'envoyer son canot chercher les six autres Caciques, qui vinrent aussi au vaisseau sans aucune difficulté. Ils amenerent avec eux une suite nombreuse, avec une grande quantité de cochons & de poules, & assés de cocos & de pommes de terre pour en garnir un marché, ce qu'ils vendirent à un prix médiocre. Pendant que les Anglois séjournerent en cet endroit, le Pilote qu'ils avoient pris dans la Sainte Anne, fut pendu pour avoir projetté de les livrer aux Espagnols. Les habitants de cette isle sont Payens, & vont presque entierement nuds, les hommes ne portant qu'une piece de toille quarrée, faite de feuilles de plantain, qu'ils attachent à leur ceinture, avec une autre par derriére qui leur tombe jusqu'aux jambes. La circoncision est en usage dans ce pays, & les hommes y souffrent une opération encore plus douloureuse, qui ne se fait dans aucun

autre, excepté à Pegu. On leur fait un trou vers l'endroit de la circoncision pour y paſſer un fil d'étaim, que l'on rive, & qu'on peut ôter ou remettre. On prétend que ce furent les femmes qui imaginerent anciennement ce moyen d'empêcher les crimes abominables, auxquels les hommes de ces iſles étoient ſujets.

Le 23 l'Amiral aſſembla tous les Caciques qui lui avoient payé tribut, leur dit que lui & ſes gens étoient Anglois, les plus grands ennemis qu'euſſent les Eſpagnols, & enſuite il leur rendit en argent la valeur de tout le tribut qu'ils lui avoient payé en proviſions. Surpris de ſa généroſité, ils lui promirent de le ſoutenir de toutes leurs forces, s'il vouloit faire la guerre aux Eſpagnols dans ce pays. Enſuite ils firent pluſieurs fois le tour du vaiſſeau dans leurs canots, & prirent congé de l'Amiral, qui fit tirer un coup de canon à leur départ.

Le 24 les Anglois partirent de Capul, & firent voile au Nord-Oueſt, en cotoyant Manille, où ils virent que les Eſpagnols étoient ſur leurs gardes, parce

Cavendish, Chap. II. An. 1588.

qu'ils avoient donné l'allarme à tout le pays. L'isle de Panama est presque toute un pays uni, où l'on trouve de grands arbres très droits, propres à faire des mats, outre plusieurs mines d'or, qui sont entre les mains des Indiens. Au Sud on trouve l'isle des Négres, presque aussi grande que l'Angleterre, à 9 dégrés de latitude Septentrionale. Il paroît que le terrein en général en est bas, mais fertile, & les habitants se gouvernent eux-mêmes. Le 29 de Juin les Anglois passerent le détroit entre Panama & la terre des Négres, & après y avoir parcouru environ seize lieues, faisant cours au Sud-Ouest ils parvinrent à l'embouchure.

Il arrive à Java.

Le premier de Mars ils jetterent l'ancre au Sud-Ouest de la grande Java, où ils virent un grand nombre de barques de pêcheurs: l'Amiral leur envoya un Négre, qui parloit la langue Morisque, dont on se sert beaucoup à Java, mais ils gagnerent aussi-tôt le rivage, & se cacherent dans les bois. Cependant quand ils entendirent la voix du Négre qui les appelloit, un d'eux revint au bord de

de la mer, les conduisit à un endroit où il y avoit de l'eau fraîche, & se chargea d'un message de l'Amiral à leur Roi, pour assurer ce Prince que les Anglois n'étoient venus que pour trafiquer des vivres, ou des denrées que l'isle pouvoit produire. Le 12 de Mars il vint des canots du Roi, chargés de toutes sortes de provisions, des bœufs, des cochons, des poules, des oyes, du sucre, du coco, du plantain, des oranges, des limons, du vin & de l'eau de vie. Deux Portugais vinrent aussi à bord demander des nouvelles de leur Roi Dom Antonio, qui étoit alors en Angleterre, & ils instruisirent les Anglois des mœurs & des coutumes de ces peuples. Le Roi de sa partie de l'isle où ils se trouvoient, avoit un pouvoir si absolu sur ses Sujets, que si quelqu'un d'eux osoit faire un marché sans sa permission, il étoit puni de mort. Ce Prince avoit cent femmes, & son fils cinquante. Si elles étoient heureuses pendant qu'il vivoit, leur félicité finissoit avec sa vie: aussi-tôt qu'il étoit mort, qu'on avoit brûlé son corps, & que ses cendres étoient déposées dans une urne, el-

Cavendish, Chap. II.

An. 1588.

les se rendoient toutes à un endroit destiné pour leur sacrifice: la favorite jettoit une balle, l'endroit où elle s'arrêtoit marquoit le lieu de sa mort; les autres l'environnoient, & le visage tourné vers l'Orient, elles se frappoient elles-mêmes de leurs poignards dans le cœur. Les Reines de Java sont obligées par la Coutume du pays, à faire ce barbare sacrifice aux manes de leurs maris. Les hommes sont très bons soldats, & exécutent aussi-tôt tout ce que leur Roi leur commande, comme de s'enfoncer une épée dans le corps, de se jetter dans un précipice, & d'autres actions pareilles, parce que la colere du Prince est toujours suivie d'une mort immédiate. Ils ont la couleur tannée, comme tous les autres Indiens, & vont nuds: mais les femmes sont de couleur plus agréable, & ont plus de modestie. Après avoir payé aux Javans les provisions qu'on en avoit reçues, l'Amiral prit congé d'eux, & leur fit présent en partant de trois pieces de canon. Le 16 de mars les Anglois firent voile pour le Cap de Bonne-espérance, & employerent le reste de ce mois, ainsi

que celui d'Avril à traverser l'Océan entre Java & la côte d'Afrique. Cavendish, Chap. II.

Le 11 de Mai, un des hommes vit la terre du côté du Nord. Vers Midi ils en apperçurent une à l'Ouest, environ à cinquante lieues de distance, & jugerent que c'étoit le Cap de Bonne-espérance, mais comme ils n'avoient que très peu de vent, ils tinrent la haute mer jusqu'à minuit: le 12 & le 13 ils eurent un grand calme, & le temps fut très chargé: le 14 il s'éclaircit, & ils reconnurent la terre, qui étoit le Cap Falso, à cinquante lieues du Cap de Bonne-espérance. On reconnoît aisément ce Cap à trois hautes montagnes, dont la plus élevée est celle du milieu, mais le terrein est bas vers le rivage. Le 16 de Mai ils découvrirent le Cap de Bonne-espérance, qui est à peu près à l'Ouest du Cap Falso: mais ils regagnerent la haute mer, & le 18 de Juin ils se trouverent à sept lieues de l'isle Sainte Hélene. Le lendemain ils jetterent l'ancre à douze brasses d'eau dans une baye, à la partie de l'isle qui est au Nord-Ouest. Sainte Hélene est située dans l'Océan Méridional, entre les côtes An. 1588.

Cavendish, Chap. II.

An. 1588.

d'Afrique, le Brésil & la Guinée, à 15 dégrés, 48 minutes de latitude Méridionale. On connoît trop bien à présent cette isle, pour qu'il soit nécessaire d'en donner la description.

Il arrive à Sainte Hélène. Son retour en Angleterre.

Lorsque les Anglois se furent munis à Sainte Hélene de tout ce qui leur étoit nécessaire, ils firent voile pour l'Angleterre le 20 de Juin, en dirigeant leur cours vers le Nord-Ouest, parce que le vent porte presque toujours à la terre à Sainte Hélene. Le Vendredi 23 Août ils gagnerent la partie la plus Septentrionale des Açores: le 29 ils virent les isles Flores & Corvo, à 39 dégrés, 30 minutes de latitude Septentrionale. Continuant leur cours par le Nord-Est, ils rencontrerent le 3 de Septembre un vaisseau Flamand qui venoit de Lisbone. Le 9 ils essuyerent une violente tempête qui emporta plusieurs de leurs voiles, & ils arriverent ensuite sans autre accident dans le port de Plymouth.

De tous les voyages d'aussi long cours, il n'y en a eu aucun qui ait été achevé avec un succès aussi constant, & en aussi peu de temps, puisque Magellan employa trois années

dans le sien ; que Drake fut deux ans & près de onze mois, au lieu que Cavendish arriva en Angleterre après avoir été en mer seulement vingt-six mois.

CHAPITRE III.

Van-Noort est chargé d'une expédition contre les Espagnols : Ses gens sont attaqués dans une Isle par les Portugais : Difficultés qu'il trouve à embouquer les détroits : le Vice-Amiral est abandonné sur la côte : Mœurs des habitants de la Mocha.

Van-Noort, Chap. III.

An. 1558.

Van-Noort est chargé d'une expédition contre les Espagnols.

QUELQUES riches marchands des pays-bas, animés par les succès de François Drake, de Cavendish, & de quelques autres hardis Commandants, formerent le projet d'envoyer quelques vaisseaux de guerre dans la mer du Sud par les détroits de Magellan, pour croiser contre les Espagnols. Le succès de cette expédition importante dépendoit particuliérement de la capacité du Général, nom que les Hollandois, ainsi que

Van Noort, Chap. III. An. 1598.

plusieurs autres nations donnoient alors à celui qui commandoit en chef, soit sur mer, soit sur terre. Ils résolurent de charger de cette entreprise un Officier bien connu par sa capacité & par son courage. Leur choix tomba sur Olivier Van-Noort, natif d'Utrecht, qui étoit dans la fleur de l'âge, & dont la gloire étoit la passion dominante. Il accepta cette commission avec joye, & quand les conditions en eurent été réglées, on équipa deux gros vaisseaux, l'un nommé le Maurice, & l'autre le Henri-Frédéric. On y joignit deux Yachts, nommés la Concorde & l'Espérance, & l'on mit sur cette escadre deux cents quarante-huit hommes de tout rang. Olivier Van-Noort, en qualité d'Amiral monta le Maurice: Jacques Claasz de Ulpenda fut nommé Capitaine du Henri-Frédéric, avec le titre de Vice-Amiral: Pierre Van-Lint eut le commandement de la Concorde, & l'Espérance fut confié aux soins de Jean Huidecoope, tous hommes expérimentés & intéressés dans le voyage.

Lorsque tout fut ainsi disposé, les Armateurs présenterent une requête

à la cour de l'Amirauté à Rotterdam, & toutes les parties intéressées eurent ordre de s'y présenter. Le 28 de Juin 1598, les réglements dressés pour la conduite qu'on devoit tenir dans cette expédition furent approuvés par le Stadthouder, qui étoit alors le Prince Maurice; on en fit publiquement la lecture, & tous firent serment de s'y conformer. Le 13 de Septembre, le Maurice & la Concorde firent voile du port de Gorée, le Henri-Frédéric & l'Espérance les joignirent d'Amsterdam, & ils se rendirent à Plymouth, où M. Mellish, leur pilote Anglois, qui avoit été compagnon de fortune de Sir Thomas Cavendish, prit tout ce qui lui étoit nécessaire. Le 21, ils partirent de Plymouth avec le vent Nord-est, & il s'éleva bien-tôt quelques jalousies au sujet de la conduite & de la capacité du Vice-Amiral. Quelques jours après il perdit une chaloupe avec un homme, ce qui fut attribué à sa négligence; les murmures se répandirent dans tout l'équipage, & ils augmenterent encore par la conduite hautaine de cet Officier, qui méprisoit tous les avis, quoiqu'il fût un de

Van-Noort, Chap. III.

An. 1598.

Ses gens sont attaqués dans une Isle par les Portugais.

ceux qui en avoient le plus de besoin.
Le 10 de Décembre, ils virent les Isles du Prince, qui sont à un dégré de latitude septentrionale, ils envoyerent devant eux une chaloupe avec le pavillon de treve, & elle rencontra un Négre qui portoit le même signe de paix. Ils ne demanderent autre chose que quelques provisions, ce qui leur fut accordé avec des marques d'amitié; mais pendant qu'on étoit occupé à les transporter, un parti de Portugais qui s'étoit mis en embuscade, surprit les Hollandois, en tua plusieurs, du nombre desquels fut le brave pilote Anglois Mellish: poursuivit les autres à leurs chaloupes que les Portugais attaquerent vivement: tuerent le frère de l'Amiral, & furent prêts de prendre tous les autres prisonniers. Pour tirer vengeance de cet outrage, Van-Noort brûla toutes les sucreries, & après s'être pourvu d'eau fraîche, il mit à la voile le 17. Le 25, il arriva au Cap Gonsalvo, où il rencontra deux vaisseaux Hollandois, par lesquels il fut informé que le Capitaine Sleerhagen avec une partie de ses gens avoient péri près de cette Isle, & que

Pierre Verhagen, qui y avoit enterré trente-huit de ses hommes, étoit allé à Annobon. Le premier de Janvier 1599, Van-Noort gagna la même Isle d'Annobon, située à deux dégrés de latitude méridionale. Le 28 du même mois, les Hollandois eurent le soleil au zenith : le 5 de Février, ils arriverent au Cap-Saint-Thomas sur la côte du Brézil, à 22 dégrés de latitude méridionale : le 6, ils gagnerent le beau Cap, le soir ils passerent le Cap-frio, & le 9 ils arriverent à Rio de Janeiro. Après avoir perdu quelque temps par la trahison des Portugais, ils mouillerent à Saint Sebastien, où ils eurent la satisfaction de trouver un bon port, de l'eau fraîche & du bois, mais il n'y avoit aucuns fruits dans cette saison. Le 14 de Mars, ils essuyerent une horrible tempête, dans laquelle le Vice-Amiral & l'Espérance furent séparés de la flotte : mais ils eurent le bonheur de rejoindre les autres bâtiments le 17. Le scorbut faisoit de grands progrès dans l'équipage à mesure que l'hiver approchoit, ce qui les détermina à relâcher à Sainte Helène. Ils manquerent cette Isle, & résolurent

Van-Noort, Chap. III. An. 1599.

de gagner celle de l'Afcenfion, où ils efpéroient trouver du fecours, mais ils eurent le malheur de tomber dans une Ifle ftérile à 20 dégrés 30 minutes de latitude méridionale, où ils ne trouverent qu'un petit oifeau nommé Malle-Mewen qu'ils tuerent avec des bâtons. Le premier de Juin, lorfqu'ils croyoient toucher à l'Ifle de l'Afcenfion, ils fe trouverent fur la côte du Bréfil, mais les Portugais ne voulurent pas leur permettre de defcendre, & ils firent voile à l'Ifle de Sainte-Claire fituée à 21 dégrés 15 minutes de latitude. Ils n'y trouverent que quelques herbes, mais ils furent dédommagés du côté de la fanté de ce qui leur manquoit pour la nourriture, & ils cueillirent une efpèce de prune aigre qui guérit tous leurs malades. Le 16 de Juin, ils firent voile pour le port Défiré, où ils arriverent le 20 de Septembre, & ils firent provifion de poiffon & de penguins dans une Ifle qui eft à trois milles au Sud de ce port. Le 5 d'Octobre, ils gagnerent la rivière, defcendirent à terre, virent des bêtes femblables à des cerfs, & un grand nombre d'autruches, dont ils trouverent

quelques nids, où ils prirent dix-neuf œufs. Le 20, l'Amiral descendit lui-même pour reconnoître le pays, & fit défense qu'aucun de ceux qui gardoient les chaloupes ne mît pied à terre : mais excités par la curiosité, ils parcoururent le rivage, & tomberent entre les Sauvages, qui en tuerent trois, & en blesserent un quatriéme. Ces Sauvages étoient grands, le corps peint, & armés d'arcs & de fléches garnies de pierre à feu.

Van-Noort, Chap. III.

An. 1599.

Les Hollandois quitterent cet endroit le 29 du même mois, & le 24 de Novembre, ils arriverent au Cap Virgin où le terrein est bas, uni, & présente un aspect assés semblable à celui de l'Angleterre. Ils ne purent entrer dans les détroits, parce qu'ils furent repoussés par les tempêtes, & perdirent leurs ancres & leurs cables, ce qui leur causa un tel retard qu'il y avoit près de quinze mois qu'ils étoient en route quand ils parvinrent à les embouquer. Le 25 de Novembre, ils virent quelques hommes sur deux Isles près le Cap-Nassau, & les poursuivirent jusques dans une caverne, où ces Sauvages se défen-

Difficultés qu'il trouve à embouquer les détroits.

Van-Noort, Chap. III.

An. 1599.

dirent avec tant d'opiniâtreté qu'ils furent tous tués sur la place. En entrant dans cette demeure souteraine, les Hollandois trouverent les femmes & les enfants, qui n'attendant que la mort, couvroient de leurs corps ceux de leurs peres ou de leurs maris : mais les Hollandois ne prirent que quatre garçons & deux filles, qu'ils emmenerent à leurs vaisseaux. L'un des garçons, quand il fut instruit dans sa langue Hollandoise, leur dit que la plus grande des deux Isles se nommoit Castemine, & les habitants Enoo : qu'on appelloit la plus petite Talike : qu'il y avoit beaucoup de Penguins dans les deux : que la chair de ces animaux servoit de nourriture aux habitants, & qu'ils en prenoient la peau pour se faire des habits : que les Indiens étoient partagés en tribus, dont chacune avoit son nom, & le lieu particulier de sa résidence. Les hommes & les femmes étoient couverts de peaux de penguins, pour ce qui doit être caché : les hommes avoient le corps peint & les cheveux longs, mais les femmes étoient rasées.

Le 28 les Hollandois passerent au

continent, & trouverent une riviere très agréable, dont les bords étoient garnis de beaux arbres, chargés d'un grand nombre de perroquets. Ils donnerent le nom de Baye d'Eté à cet endroit délicieux. Le 29, ils arriverent au Port-famine, mais ils ne trouverent aucuns restes de la ville de Philippes, excepté un amas de pierres. Le 2 de Décembre, ils doublerent le Cap Froward avec quelque danger, & jetterent l'ancre dans une grande baye.

Van-Noort, Chap. III.

An. 1599.

Le 2 de Janvier 1600, ils leverent l'ancre & dirigerent leur cours à la baye de Maurice, où ils trouverent une grande quantité de glaces qui paroissoient ne pas fondre de l'année, puisqu'elles étoient épaisses de plus de dix brasses, quoiqu'on fût au commencement de l'Eté dans ce pays méridional. Ils y furent très fatigués par la faim & par les pluyes, dans une crainte continuelle d'être détruits par les Sauvages, qui tuerent les Hollandois, pendant qu'ils étoient occupés à plumer des Mussels, qui étoient leur principale subsistance. Après avoir essuyé plusieurs tempêtes dans la baye de Meniste, ils mirent à la voile le

Le Vice-Amiral est abandonné sur la côte.

An. 1600.

Van-Noort, Chap. III.

An. 1600.

17, & furent pouffés dans la baye des Penguins, où le Vice-Amiral par jugement du confeil de guerre, fut condamné pour divers crimes à être mis à terre, & abandonné aux bêtes farouches & aux Sauvages, ce qui fut exécuté.

Mœurs des habitants de la Mocha.

Le premier de Février, ils arriverent dans une autre baye, qu'ils nommerent la Baye du Pape, & le 27, ils virent à quelque éloignement une énorme montagne de glace, mais le dernier jour du mois, ils pafferent le Cap-Défiré, & entrerent dans la mer du Sud. Ils étoient alors réduits à cent quarante-fept hommes, & peu de temps après, le vaiffeau Vice-Amiral fut féparé des autres. Le 12 de Mars dans l'attente qu'il les rejoindroit, ils relâcherent à l'Ifle de la Mocha, fituée à 38 degrés de latitude. Au centre de cette Ifle eft une haute montagne fendue depuis le fommet jufqu'au pied, pour donner paffage à un torrent qui tombe dans la vallée au-deffous. Ils y échangerent des couteaux & des fourchettes pour des brebis, des poules, du maïz, & pour diverfes efpeces de fruits. Pendant le féjour qu'ils y firent, ils vifi-

terent la ville Indienne, composée d'environ cinquante maisons construites en chaume, & on les regala d'une boisson aigre nommée Cici, faite de maïz infusé dans l'eau. La polygamie est en grand usage dans ce pays, & les hommes y prennent autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir. Ils n'ont point de loix ni de magistrats qui leur fassent observer aucune forme de justice. Leurs habillements sont faits de la laine d'une espèce de brebis qui est très grosse, & qui sert à porter des fardeaux. L'Isle de Sainte Marie est à six lieues de la Mocha & à 37 dégrés 15 minutes de latitude méridionale. Ils y prirent un vaisseau Espagnol, chargé de lard & de farine pour Araneo & pour la Conception. Le pilote leur dit qu'il leur seroit impossible de revenir à Sainte Marie, à cause des vents du Sud, & que deux vaisseaux de guerre les attendoient à Arica. Sur cette nouvelle, ils firent voile à Valparaiso, ce qui les mit dans l'impossibilité de se rejoindre au vaisseau Vice-Amiral. Val-paraiso est à 33 dégrés de latitude méridionale, & plus avant dans le pays, environ à

Van-Noort, Chap. IV.

An. 1600.

dix-huit milles de distance est la ville de Saint-Jago, où l'on trouve beaucoup de vins rouges, & un si grand nombre de troupeaux qu'on en tue une quantité étonnante uniquement pour leurs peaux & leur suif, dont on charge plusieurs vaisseaux.

CHAPITRE IV.

Cruautés des Indiens révoltés contre les Espagnols au Chili : Les Hollandois sont privés d'un trésor considérable : ils arrivent aux Isles des Larons, & ensuite à celle de Borneo: Leur retour en Europe.

Cruautés des Indiens révoltés contre les Espagnols au Chili.

A Saint-Jago les Hollandois intercepterent quelques lettres par lesquelles ils apprirent que les Indiens & les Espagnols étoient en guerre au Chili, où les premiers avoient passé un grand nombre d'Européens au fil de l'épée, avoient brûlé les Eglises, & abbattu les têtes des figures dont elles étoient ornées. Quelques-uns avoient versé de l'or fondu dans la bouche de leurs ennemis en leur disant de se rassasier de ce métal qui

leur avoit fait commettre tant d'inhumanités dans le pays. Ils avoient aussi pillé la ville de Baldivia, & affamé la garnison Espagnole dans la Capitale. Les Indiens qui avoient entrepris cette expédition étoient au nombre d'environ cinq mille hommes, dont il y en avoit trois mille de cavalerie. Ils portoient une haine implacable aux Espagnols; ouvroient le corps de ceux qu'ils tuoient; leur déchiroient le cœur avec les dents, & trouvoient un goût plus délicieux aux liqueurs qu'ils buvoient quand le crâne d'un Espagnol leur servoit de coupe. Ces soldats intrépides étoient soumis à un Général auquel ils obeissoient sans réserve, & leur choix tomboit sur celui qui faisoit paroître le plus de force de corps, en portant une pièce de bois fort pesante à un plus grand éloignement sans marquer de lassitude. Le Chili, depuis Saint-Jago jusqu'à Baldivia est le païs le plus fertile & le plus agréable qui soit au monde : on y trouve des bestiaux & des fruits de toute espèce, avec des mines d'or en abondance, & l'air y est si doux & si salutaire que les habitants n'ont besoin d'aucun secours de la médecine.

Van-Noort, Chap. IV.

An. 1600.

Les Hollandois sont privés d'un trésor considérable.

Le premier d'Avril, les Hollandois entrerent dans la baye de Guasco, d'où ils leverent l'ancre le 7. L'air y étoit obscurci par un nuage de poussière si épais qu'on ne pouvoit distinguer un homme à la distance d'un jet de pierre. Ce phénomene si frappant pour un Européen est très commun dans ce pays. Le 25 ils virent la fameuse ville de Lima, & furent alors informés de la valeur du trésor qu'ils avoient perdu par l'artifice des Espagnols, & qu'ils auroient dû trouver dans les vaisseaux qu'ils avoient pris à Saint-Jago. Le Capitaine de la prise qui se nommoit Nicolas Peterson, dit à l'Amiral qu'il avoit su par un Négre qu'il y avoit environ trois tonneaux d'or à bord, & que ce Négre lui-même avoit aidé à en embarquer une grande partie. Sur cet avis, l'Amiral commença à interroger le pilote Espagnol, qui voulut d'abord paroître ignorant de ce qu'on lui demandoit, mais un autre Négre ayant confirmé le rapport du premier, en y ajoûtant quelques nouvelles circonstances, le pilote avoua qu'il y avoit à bord cinquante-deux caisses, dont chacune contenoit quatre Arobes

d'or, outre cinq cents lingots du même métal pesant chacun de seize à vingt-quatre marcs. Il ajouta que par ordre du Capitaine, toutes ces richesses avec quelques autres effets particuliers avoient été jettés dans la mer, la nuit qui précéda celle où on leur donna la chasse, le tout montant à vingt mille quatre cents marcs d'or, dont la finesse en faisoit estimer la valeur environ deux millions de pièces de huit. L'Amiral donna aussi-tôt ses ordres pour faire des recherches dans le vaisseau, mais elles furent inutiles, & on ne trouva qu'environ deux marcs de poudre d'or cachée dans les culottes du pilote Espagnol. Les prisonniers dirent qu'on avoit emporté une quantité d'or immense de l'Isle Sainte-Marie, où l'on avoit découvert des mines trois ans auparavant, & qu'il n'y avoit que trois ou quatre Espagnols avec environ deux cents Indiens armés d'arcs & de fléches dans toute l'Isle.

Van-Noort, Chap. IV.

An. 1600.

Le 5 de Septembre, ils arriverent à l'Isle de Guam, qui est une de celles des Larons; elle a vingt milles d'étendue, & produit des cocos, des

Ils arrivent aux Isles des Larons, & ensuite à celle de Borneo.

Van-Noort, Chap. IV.

An. 1600.

ananas & des cannes de sucre. Les Indiens apporterent de ces denrées aux vaisseaux dans deux cents canots, montés chacun de quatre ou cinq hommes, qui venoient en criant : Hiero, Hiero, qui veut dire, fer, fer. Ce peuple est d'une adresse étonnante : ils échangoient des corbeilles pleines d'écailles de cocos avec un peu de ris au-dessus pour des corbeilles de ris, & sautoient dans la mer après avoir fini leur marché. Les femmes avoient autant de subtilité dans le même commerce, voloient avec la même hardiesse, & pour cacher leur butin, se plongeoient dans la mer aussi-bien que leurs maris. Le 17, les Hollandois firent voile pour les Isles Philippines, & le 16 d'Octobre, ils arriverent à la baye de Bayla, où ils se firent passer pour Espagnols, & s'y munirent d'une grande quantité de provisions ; mais ils furent reconnus, & mirent à la voile pour le détroit de Manille. Un coup de vent de Sud-est cassa leurs mats en cet endroit, & quelques-uns des gens d'équipage étant descendus à terre le 23, furent saisis d'un flux de sang après avoir mangé

des fruits de palmier, & bu de l'eau en trop grande quantité. Le 24 ils entrerent dans le détroit; le 7 de Novembre ils prirent une Junque Chinoise, dont le maître leur dit qu'il y avoit à Manille deux gros vaisseaux de la nouvelle Espagne, avec un autre bâtiment Hollandois qu'ils avoient acheté à Malaca : que la ville avoit des murs & deux forts : qu'on y faisoit un très grand commerce avec la Chine : qu'il y venoit tous les ans environ quatre cents bâtiments de Chincheo chargés de soie & d'autres effets de prix : enfin il ajouta qu'on attendoit dans peu deux autres vaisseaux du Japon avec des métaux & des provisions. Le 15, les Hollandois prirent deux barques chargées de cochons & de poules, & le 14 de Décembre, ils prirent aussi un des vaisseaux du Japon à 15 dégrés de latitude septentrionale. Il étoit du port de cinquante tonneaux, & avoit employé vingt-cinq jours dans le passage. La forme en étoit singuliere, l'Avant ressembloit a une cheminée, les voiles étoient faites de joncs, les ancres de bois, & les cables de paille. Le 9, ils s'emparerent de deux bar-

Van Noort, Chap. IV. An. 1600.

ques, l'une chargée de vin de coco, & d'eau-de-vie, & l'autre de poules & de ris. Le 14, ils rencontrerent les vaisseaux Espagnols qui revenoient de Manille, & aussi-tôt ils engagerent un combat très vif. Les ennemis très supérieurs en nombre aborderent l'Amiral, mais les Hollandois animés par la crainte, l'espérance & le désespoir, dégagerent leur bâtiment, aborderent eux-mêmes l'Amiral Espagnol, & réussirent à le couler à fonds. Dans cette action, il y eut cinq hommes de tués, & vingt-six blessés à mort, ce qui réduisit leur nombre à trente-cinq. Ils firent ensuite voile pour Borneo, où ils arriverent le 26, & jetterent l'ancre dans une baye qui a trois milles de tour. L'Amiral envoya une députation au Roi pour demander la permission de trafiquer, ce qui lui fut accordé avec assés de peine, & l'on ouvrit un grand commerce de poivre avec les Patanèses, qui tire son origine des Indes. Borneo est la plus grande Isle des Indes orientales, & la principale ville contient trois mille maisons, mais elle est située dans un marais, & les habitants sont

obligés de se servir de barques nommées Praws, pour passer d'une maison à l'autre. Ils sont toujours armés, depuis les gens les plus distingués jusqu'aux pêcheurs; les femmes même y sont très braves, & si on leur fait quelque insulte, elles se vengent aussitôt avec l'épée ou le javelot. Un Hollandois fut bien près d'en être la victime; ayant voulu pousser trop loin le badinage avec une de ces Amazones, elle tomba à l'instant sur lui avec une javeline, & l'auroit certainement tué si on ne l'en avoit arraché par force. Ils sont tous Mahométans, perdroient plutôt la vie que de manger du pourceau, & même ne souffrent chez eux aucun de ces animaux. Les gens distingués portent une pièce de toile qui leur tombe de la ceinture, & un turban de coton; mais ceux du commun sont entiérement nuds. On mâche du Bétel & de l'Aracca dans cette Isle, ce qui est très en usage dans tout l'Orient.

Le 4 de Janvier, quelques Indiens de Borneo vinrent au vaisseau dans l'intention de couper les cables pour qu'il fût jetté sur la côte, mais ils furent découverts, & on tira quel-

Van-Noort, Chap. IV. An. 1601.

ques coups sur eux, ce qui les força d'abandonner leur projet. Ils laisserent leur Praw, que les Hollandois prirent à la place de la chaloupe qu'ils avoient perdue à Manille. Après être partis de Borneo, ils passerent la ligne pour la troisieme fois, mais ce ne fut pas sans danger, parce qu'ils manquoient d'un bon Pilote. Le 16, ils prirent une Junque de Jor, montée par un habile Pilote, qui probablement les empêcha de faire naufrage, puisqu'ils n'avoient plus qu'une ancre, dont le cable étoit même en très mauvais état, & qu'ils se trouvoient entre tant d'Isles & de bas fonds, qu'il est presque impossible à un étranger d'y naviguer surement. Le 28, ils mouillerent à Jortan dans l'Isle de Java : cette ville est composée de mille maisons bâties de bois. Le Roi commandoit dans une grande partie de l'Isle, & en avoit soumis depuis peu une petite nommée Balambuan, au Sud-est de celle de Jortan. La Religion dominante est le Mahometisme; mais comme il y a beaucoup de Pagodes, il paroît que la superstition Indienne y est jointe, ou au moins tolérée.

Ils

Van Noort, Chap. IV. An. 1614.

Ils passerent les détroits de Balamboa le 5 de Février, le 11 ils se trouverent à 13 dégrés de latitude méridionale, & dirigerent leur cours pour le Cap de Bonne-Espérance. Le 24 d'Avril ayant été long-temps retardés par les vents contraires & par les calmes, ce qui obligea de les réduire à une très petite portion, ils virent pendant la nuit une lumière éclatante semblable à un feu, environ à quatre milles au Nord-ouest. Le 27 étant à 34 dégrés 40 minutes de latitude, ils virent encore une espèce de feu, & peu de temps après ils apperçurent la terre au Nord-est. Le 2 de Mai, ils observerent environ à six milles d'éloignement une terre qui paroissoit être l'extrêmité d'une Isle, jugerent que c'étoit le Cap de Bonne-Espérance, & dirigerent leur cours pour Sainte-Héléne, où ils arriverent le 26. Ils quitterent cette Isle le 30, & le 14 de Juin, ils passerent la ligne pour la quatriéme fois. Le 18 de Juillet, après avoir beaucoup souffert, ils rencontrerent trois vaisseaux d'Embden, avec lesquels ils échangerent du ris & du poivre pour du pain & du poisson:

Leur retour en Europe.

Van-Noort, Chap. IV. An. 1614.

enfin le 26 d'Août, ils arriverent à Rotterdam, où ils furent reçus avec grande joie.

CHAPITRE V.

Spilbergen entreprend un voyage autour du monde : Il entre dans le détroit de Magellan : Il est attaqué par une flote Espagnole, & remporte la victoire : Il trouve des oiseaux d'une grandeur extraordinaire : Il arrive à Manille ; les Hollandois s'emparent d'une partie des Moluques : Spilbergen se rend à Batavia : Son retour en Europe.

Spilbergen entreprend un voyage autour du monde.

LA Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, qui désiroit ardemment qu'on pût faire un voyage heureux par les détroits de Magellan aux Indes, donna une Commission à George Spilbergen, homme très expérimenté dans la marine pour éxécuter ce projet. On arma pour ce service six vaisseaux, nommés le Grand Soleil, la Pleine Lune, le Piqueur, la Mouette, l'Eole &

l'Etoile du matin ; le 8 d'Août 1614 cette Escadre mit à la voile du Texel, & continua son cours sans aucun incident remarquable, jusqu'au 20 de Décembre qu'ils jetterent l'ancre dans la rade de Ilas Grandes au Brésil. Le 28 le Capitaine du Piqueur eut ordre de garder les chaloupes, qu'on envoya pour faire de l'eau en remontant dans une riviere, éloignée de deux lieues, & on lui recommanda expressément de se tenir le plus près du rivage qu'il lui seroit possible, mais il jetta l'ancre à plus d'une portée de canon de distance. Le 29 la chaloupe de l'Amiral, & un canot furent envoyés à l'eau, on débarqua un détachement de gens d'équipage pour couper du bois, & ils en apporterent autant que leurs petits bâtiments en pouvoient contenir. On les renvoya trois heures après pour continuer d'en amener : mais ils furent obligés de demeurer toute la nuit sous une hutte, élevée pour les malades qu'on avoit transportés à terre. Quand ils revinrent à bord le matin, ils dirent que durant la nuit ils avoient entendu un grand nombre de voix, & un grand bruit, com-

Spilbergen, Chap. V.

An. 1614.

Spilbergen, Chap. V.

An. 1614.

me de gens qui marchoient dans le bois. Le 30 trois autres chaloupes avec le Piqueur, furent envoyées à l'endroit où l'on faisoit de l'eau : mais peu de temps après qu'ils eurent été séparés de l'Escadre, on entendit plusieurs coups de canon du vaisseau. L'Amiral envoya aussi-tôt trois chaloupes bien armées pour en savoir la raison, & on lui rapporta que les Portugais & les Métifs avoient attaqués les trois premieres; qu'ils en avoient tué tous les hommes, & qu'il y avoit deux fortes frégates, qui venoient de jetter l'ancre en cet endroit, où les Portugais s'étoient retirés, ce qui empêchoit d'avoir vengeance de la cruauté qu'ils venoient d'exercer contre les Hollandois.

Il entre dans le détroit de Magellan.

An. 1615.

Le premier de Janvier 1615 on exécuta deux hommes, pour avoir eu part à une mutinerie, dans laquelle on avoit formé une conspiration pour quitter l'Escadre avec un vaisseau, dont les révoltés se seroient rendus maîtres. Il fut résolu, peu de temps après dans le Conseil, que si quelque Capitaine étoit séparé de l'Escadre, il éleveroit un signal

dans le port de Cordes, où il demeureroit quelque temps, & feroit ensuite voile pour la Mocha. Le 7 de Mars ils essuyerent une violente tempête, qui dura plusieurs jours, & qui sépara toute l'Escadre. Le 28 ils espéroient entrer dans les détroits, mais ils furent répoussés en arriere. Ils les embouquerent le 2 d'Avril, mais ils ne purent jetter l'ancre à cause des bas-fonds, & en jettant la sonde pendant un quart de lieue, ils ne trouverent que trois brasses d'eau. Pendant qu'ils examinoient les détroits, ils apperçurent sur le rivage méridional, nommé Terre de feu, un homme de taille gigantesque, qui grimpoit sur la montagne pour mieux voir les vaisseaux. Le 16, ils descendirent à terre, & entrerent en commerce avec les Sauvages, auxquels ils donnerent du vin & des couteaux pour des perles.

Spilbergen, Chap. V.

An. 1615.

Le 6 de Mai, ils entrerent dans la mer du Sud, & furent reçus dans l'Ocean nommé Pacifique, par un terrible ouragan. Le 21, ils virent le Chili & la Mocha : le 26, ils y envoyerent des barques pour trafiquer, & le Gouverneur & son fils

Il est attaqué par une flotte Espagnole. Il remporte une victoire.

Ibe en, Chap. V. An 1615.

dînerent avec l'Amiral. Ils y échangerent des haches pour des brebis, & du corail pour des poules & pour d'autres volailles. Le 29, ils jetterent l'ancre dans le port de Sainte Marie, & le lendemain ils descendirent à terre avec trois drapeaux : mais aussitôt que les Espagnols les apperçurent, ils mirent le feu à leur Eglise, & prirent la fuite. Ils y trouverent une grande quantité de poules, & prirent six cents brebis, mais ils furent informés en même temps qu'on avoit armé trois vaisseaux, montés de mille Espagnols pour les enlever. Le 13 de Juin à midi, ils se trouverent à 32 dégrés 15 minutes de latitude méridionale, & vers le soir, ils arriverent dans le port de Quintero qui est très sur. Ils y pêcherent une grande quantité de poisson, & trouverent que l'endroit étoit très commode pour faire du bois & de l'eau. Le 2 de Juillet, ils arriverent à Arica, & le 16 ils prirent un vaisseau où ils trouverent quelques petites parties d'un trésor dont les gens d'équipage s'emparerent. Peu de temps après, ils virent huit voiles, & le maître Espagnol de ce vaisseau les assura

que c'étoit la flotte royale envoyée du Pérou pour les attaquer sous les ordres de l'Amiral Dom Rodérigo de Mendoza, parent du Viceroi. Le 17 de Juillet, les deux escadres furent à la vue l'une de l'autre, & elles se livrerent une sanglante bataille, où la plus grande partie de la flotte Espagnole fut coulée à fond. Dans cette action, les Hollandois perdirent quarante hommes, & en eurent cinquante-huit de blessés. Le lendemain, ils firent voile pour Calao de Lima, mais voyant qu'on avoit fait de grands préparatifs pour les recevoir, ils furent obligés de se retirer hors de la portée du canon.

Spilbergen, Chap. V. An. 1615.

Le 3 d'Août, ils passerent entre l'Isle Loubes & le Continent, & mirent à terre quelques-uns de leurs prisonniers Espagnols. Dans cette Isle, ils prirent deux oiseaux d'une grosseur excessive, dont les aîles, les becs & les talons ressembloient à ceux d'un aigle, le col presque comme celui d'une brebis, avec des crêtes sur la tête comme les Coqs. Ils avoient environ sept pieds de hauteur, & quand leurs aîles étoient étendues, il y avoit près de dix pieds

Il trouve des oiseaux d'une grandeur extraordinaire.

Spilbergen, Chap. V. An. 1615.

de distance d'une extrêmité à l'autre. Le 8, les Hollandois jetterent l'ancre près de Payta, & après avoir battu la ville, ils firent débarquer un détachement le 10, mais ils trouverent la place abandonnée, & que les habitants s'étoient retirés avec leurs effets. Le 21, ils se remirent en mer, & ils souffrirent excessivement de la famine & des maladies jusqu'au 11 d'Octobre, qu'ils entrerent dans le port d'Acapulco, où ils arborerent un pavillon de trève; deux Espagnols vinrent à bord, & ils convinrent d'échanger des prisonniers pour des brebis, des fruits & d'autres provisions. Le 18, ils remirent à la voile, & ils jetterent l'ancre le premier de Septembre devant le port Selagues, où ils trouverent tout ce qui leur étoit nécessaire après avoir eu un combat assés vif avec les Espagnols. Le 11, ils aborderent au port de la Trinité d'où ils partirent le 20. Le 3 de Décembre, ils virent une nouvelle Isle, avec cinq hauteurs qui paroissoient de loin former autant d'Isles différentes, & le lendemain ils remarquerent un grand rocher à 19 dégrés de latitude septentrionale & à cinquante lieues du Continent.

Spilberger, Chap. V. An. 1616.

Le 4 de Janvier 1616, ils mirent pied à terre dans une des Isles des Larons, & ils arriverent aux Manilles le 9 de Février. Le 11, ils jetterent l'ancre à Capul, dont les habitants trafiquerent avec eux des cochons gras & des poules pour des bagatelles. Le 19, ils aborderent à l'Isle de Luconia, où est la ville de Manille. Ils y virent une espèce de bâtiment élevé sur des arbres, qui de loin paroissoit comme un palais, mais ils ne purent découvrir qui en étoient les habitants.

Il arrive à Manille.

Le 5 de Mars, ils furent informés d'une flotte composée de douze vaisseaux & de quatre galères chargées de deux mille Espagnols, outre les Indiens, les Chinois & les Japonois. L'objet de ce puissant armement étoit de chasser les Hollandois des Isles Molucques. Le 29, ils mouillerent à l'Isle de Ternate, où les Etats Généraux possédoient une ville nommée Macia : ils y furent très bien reçus par les habitants.

Il ne leur arriva rien d'important jusqu'au 12 de Mai, mais ils furent alors informés par M. Castleton, qui commandoit quatre vaisseaux Anglois,

Les Hollandois s'emparent d'une partie des Molucques.

Spilbergen, Chap. V.

An. 1616.

que le Général Hollandois Jean Dirkſon Lam, qui avoit mis à la voile au printemps de Banda, avec douze vaiſſeaux de guerre, & un corps de troupes, étoit débarqué le 10 d'Avril à Pulo-Wai la plus riche de toutes les Iſles de ce pays, & qu'il en avoit fait aiſément la conquête. Après cette importante acquiſition, il avoit ſommé les habitants des Iſles adjacentes, qui s'étoient auſſi-tôt ſoumis, & avoient fait avec lui un traité fort avantageux à la Compagnie, puiſqu'il lui aſſuroit le commerce excluſif des meilleures noix-muſcades de toutes les Indes. Le 16, l'Amiral Hollandois retira ſept matelots de ſa nation des priſons & des galères des Eſpagnols, où ils étoient depuis quatre années. Peu de jours après, ils furent joints par un autre Hollandois, nommé Pierre de Vivere : il avoit été priſonnier entre les Eſpagnols pendant pluſieurs années, & ils l'avoient d'abord mis aux galères : mais comme il étoit très bon Orphévre, & qu'il épouſa une femme Eſpagnole, il obtint la permiſſion de travailler de ſon métier, ce qu'il fit avec ſuccès, juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion de

s'échaper avec sa famille. Cet homme fut d'un grand service aux Hollandois, étant très intelligent & bien instruit de la valeur & de la nature de toutes les denrées des Indes : il donna aux Gouverneurs des instructions qu'il leur auroit été presque impossible d'avoir par d'autres voyes.

Spilbergen se rend à Batavia.

Le 30 de Mai, ils se mirent en croisière, mais ils furent bien-tôt rappellés, & à leur retour ils trouverent douze gros vaisseaux Hollandois d'Amboine dans la rade de Malaga. On agita si l'on attaqueroit Tidore, ou quelqu'autre établissement des ennemis, mais on ne mit aucun projet à exécution. Le 19 de Juin, le conseil procéda à l'élection d'un Gouverneur avec la qualité de Général pour les Indes, & le lendemain Laurence de Réal fut installé dans cette place. Peu de temps après, Spilbergen reçut ordre de faire voile avec deux vaisseaux à Bantam, dans l'Isle de Java, & d'y établir un commerce suivant les instructions qui lui furent données. Le 27 de Juin, il partit pour Batavia, où il arriva le 7, & y radouba ses vaisseaux. Pendant que les Hollandois faisoient tous ces mou-

Spilbergen, Chap. V.

An. 1616.

vements, ils eurent la satisfaction de voir augmenter considérablement leur commerce; il y arriva quatre vaisseaux des Molucques chargés des épiceries les plus précieuses, quatre de Hollande avec plusieurs centaines de soldats pour renforcer les garnisons, & un autre richement chargé du Japon, avec une grande quantité de réales, des pièces non frappées, & d'autres effets de grande valeur.

Son retour en Europe.

Le 14 de Décembre, l'Amiral mit à la voile de Bantam pour la Hollande, avec l'Amsterdam de quatorze cents tonneaux, & la Zelande de douze cents. Le premier de Janvier 1617, l'Amsterdam perdit son consors de vue: le 30, ils arriverent à Sainte Hélène, après avoir été en route deux ans onze mois: ils y retrouverent le navire la Zelande qui y étoit arrivé quelques jours avant, & la Compagnie Hollandoise des Indes orientales peut en quelque sorte dater de ce temps le commencement de sa réputation & de sa puissance: le voyage de Spilbergen autour du globe fut le fondement de la première, & il contribua à la seconde en assistant à la conquête des Molucques, dont il fut le premier qui apporta la nouvelle en Europe.

CHAPITRE VI.

Schouten & Lemaire entreprennent de trouver un nouveau passage : Ils arrivent à Sierra-Leona : Un de leurs vaisseaux est brûlé : Ils embouquent un nouveau détroit, auquel on donne le nom de Lemaire : Ils découvrent le Cap Horn : Ils sont abordés par des Indiens de l'Isle Sans-terre : Ils sont excessivement incommodés par les mouches.

Schouten & Lemaire entreprennent de trouver un nouveau passage.

PLUSIEURS riches marchands Hollandois, mécontents de la chartre exclusive accordée par les Etats Généraux à la Compagnie des Indes Orientales par laquelle il étoit défendu à tous autres de commercer au-delà du Cap de Bonne-espérance du côté de l'Orient, & par les détroits de Magellan du côté de l'Occident, résolurent au printems de l'année 1615 d'équiper deux vaisseaux, pour faire de nouvelles découvertes. Guillaume Cornelison-Schouten fut choisi pour commander le plus gros, & on lui-

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1615.

donna Jacques-le-Maire pour premier supercargo. Ce bâtiment se nommoit l'Unité, il étoit du port de trois cents soixante tonneaux, avec dix-neuf pieces de canon & dix swivels. On le munit aussi de toutes les provisions nécessaires pour un long voyage. L'autre vaisseau fut nommé le Horn, de cent dix tonneaux, huit canons & quatre swivels, avec Jean Cornelison pour Capitaine, & Aris-Clawson pour supercargo. Toutes choses étant disposées, ils mirent à la voile du Texel le 4 de Juin, & le 17, ils jetterent l'ancre aux Dunes, dans le dessein de louer un Canonier Anglois à Douvres. Le 27, ils gagnerent Plymouth & y engagerent un charpentier : le 28 ils remirent à la voile, & le 13 de Juillet ils passerent entre l'isle de Ténèriffe & la grande Canarie : le 15 ils atteignirent le tropique du Cancer, & le 20 ils gagnerent la partie Septentrionale du Cap-verd, où ils passerent la nuit à l'ancre. Le 25 l'Alcaïde Morisque vint à bord, & ils firent leur accord avec lui pour avoir un secours d'eau fraîche. Le premier d'Août ils partirent du Cap, & le 21 du même mois ils découvrirent

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1615.

la haute terre de Sierra-Leona. Le 30, ils arriverent dans le village, & jetterent l'ancre sur un fond sabloneux à une petite distance du rivage.

Ils arrivent à Sierra-Leona.

Ce village est composé de huit ou neuf pauvres maisons couvertes de paille. Les Mores qui les habitoient consentirent à venir à bord, pourvu qu'on leur laissât des gages à terre qui pussent répondre de leur retour, parce qu'un vaisseau François avoit enlevé depuis peu deux de leurs compatriotes. Cette demande parut raisonnable, Aris-Clawson le marchand descendit à terre & demeura avec eux à trafiquer des limons & des ananas, qu'ils échangerent contre des grains de verre. Le 4 au matin les Hollandois quitterent cet endroit, & le 5 ils se trouverent à 4 degrés 27 minutes de latitude Méridionale. Le même jour vers midi ils furent très étonnés d'un coup violent porté dans la partie la plus basse d'un des vaisseaux, sans qu'il parut aucun rocher ni aucun ennemi. Pendant qu'ils étoient occupés de ce Phœnomene ils remarquerent que la mer autour d'eux paroissoit teinte d'un rouge de sang: mais ils en ignoroient également la

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI. An. 1615.

cause, jusqu'à leur arrivée au port Désiré, où ils mirent le vaisseau à terre sur le sable pour le nétoyer. Ils y trouverent alors une grosse corne semblable à une dent d'Elephant, qui avoit percé trois planches assez épaisses, & razé une des côtes. Il en étoit entré dans le bois environ six pouces, & l'on en trouva une pareille longueur au-dehors; d'où ils conclurent que quelque monstre marin avoit frappé le vaisseau, & que n'ayant pu retirer sa corne après le choc, elle y avoit été rompue, ce qui avoit occasionné l'effusion de sang dont ils avoient vu la mer teinte.

Un de leurs vaisseaux est brûlé.

Il n'y avoit encore que le Commandant qui sut pour quel endroit ils faisoient leur cours, mais il jugea qu'il devoit alors leur déclarer que le véritable objet de leur voyage étoit de découvrir un nouveau passage pour entrer dans l'Ocean pacifique. Le 20 de Novembre après midi ils virent l'isle de l'Ascension qui est située à 20 degrés de latitude, & le 21 ils se trouverent sous le parallele de 38 degrés 23 minutes. Ils remarquerent que la variation du compas de mer en cet endroit étoit de 17

degrés à l'Eſt. Le 6 de Décembre ils virent la terre, & reconnurent qu'ils étoient au Nord du port Déſiré, où ils entrerent le 7, & dont la ſituation eſt à 47 degrés 4 minutes. Ils trouverent l'eau très profonde à l'embouchure, mais ne voyant pas les Collines décrites par Van-Noort, ils continuerent leur cours au Sud, juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé le vrai canal. Ils entrerent dans une baye courbe où il n'y avoit que quatre braſſes & demi d'eau dans la haute mer, & ſeulement quatorze pieds dans la baſſe, auſſi la poupe de l'Unité toucha le fond, mais comme il ſouffloit un vent frais de terre, il ne reçut que très-peu de dommage. Ils trouverent une grande quantité d'œufs ſur les hauteurs, & pêcherent des éperlans de dix-huit pouces de long: ce qui leur fit nommer cet endroit la baye des éperlans : leur chaloupe alla aux iſles des Penguins d'où elle apporta cent cinquante de ces animaux & deux lions-marins. Le 8, ils ſortirent de la baye des éperlans & jetterent l'ancre devant le port Déſiré, où l'Unité toucha encore la terre, & on regarda ce bâtiment comme

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI. An. 1615.

perdu. Cependant il fut dégagé à la premiere marée & il entra dans la riviere à l'isle du Roi où les gens trouverent une quantité prodigieuse de mouettes, & virent que la terre étoit toute couverte d'œufs. Ils y remarquerent aussi plusieurs Autruches, & une espece d'animal qui ressembloit au Cerf, avec le col très long & extrêmement sauvage. Le 17 on mit l'Unité à la bande sur l'isle du Roi, & le 18 on jetta le Horn au rivage dans le même dessein : mais le lendemain on aluma des roseaux pour donner le suif aux bâtiments : les flammes gagnerent le Horn, & malgré tous les soins des hommes ce vaisseau fut réduit en cendre. Le 20 à la haute mer, on remit l'Unité à l'eau, & on le chargea des canons, des fers, des ancres, & de tout ce qu'on avoit pu sauver du Horn.

Ils embouquent un nouveau détroit, auquel on donne le nom de Lemaire.

An. 1616.

Le 13 de Janvier 1616, les Hollandois mirent à la voile du port Désiré, & le 18, ils virent les isles Sebaldines. Le 24 après midi ils eurent à stribord la vue de la terre avec de hautes montagnes couvertes de glaces, & de l'autre bord ils virent également une terre, à l'Est de la pre-

miere. Ils remarquerent que ces terres étoient environ à huit lieues de distance l'une de l'autre, & jugerent qu'il devoit y avoir un bon passage entre les deux, à cause d'un courant portant au Sud, qui y couloit avec assez de rapidité. A midi ils se trouverent à la latitude de 54 degrés 46 minutes, & virent une multitude prodigieuse de Penguins, & un si grand nombre de Baleines qu'ils furent obligés de prendre beaucoup de précautions en faisant leur cours. Le 25 au matin ils approcherent très-près d'une terre à l'Est, qui s'étendoit Est-Sud-Est autant que la vue pouvoit porter : ils lui donnerent le nom de terre des Etats, & nommerent terre Maurice celle qu'ils avoient à l'Ouest. A midi ils se trouverent à 55 degrés 36 minute de latitude & continuerent leur cours au Sud-Ouest. Le soir ils tournerent au Sud & furent alors pleinement convaincus qu'ils avoient devant eux la grande mer du Sud, où ils étoient entrés par un détroit dont ils avoient les premiers faits la découverte. Les mouettes qu'ils virent en cet endroit étoient plus grosses que des cygnes, venoient sans crainte à

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI. An. 1616.

côté du vaisseau, & se laissoient prendre aisément. Le 26 ils se trouverent à la hauteur de 57 degrés, furent chassés par un ouragan venant de l'Ouest-Sud-Ouest, & reprirent ensuite leur cours au Nord-Ouest. Le 27 ils furent à la latitude de 57 degrés 31 minutes, où ils trouverent l'air très froid avec de la pluye & de la grêle. Le 28 ils eurent le vent à peu-près Ouest, ce qui les porta à la latitude de 56 degrés 40 minutes.

Ils découvrent le Cap Horn.

Le 29 faisant cours Sud-Ouest, ils découvrirent deux isles, qu'ils nommerent les isles de Barnevelt à la latitude de 57 degrés. Ils firent voile au Nord-Ouest, & le soir ils virent encore la terre, qui étoit haute, & pleine de montagnes couvertes de neige : cette terre étoit au Sud des détroits de Magellan & se terminoit par une pointe très avancée en mer, qu'ils nommerent le Cap Horn, à 57 degrés 48 minutes de latitude. Ils virerent à l'Ouest, & trouverent un fort courant qui portoit du même côté, ce qui leur donna la certitude que le passage étoit ouvert dans la mer du Sud. Le 31, continuant leur cours à l'Ouest, quoique le vent fut

Nord, ils se trouverent à la latitude de 58 degrés. Le 12 de Février, ils virent clairement les détroits de Magellan à l'Est; étant convaincus qu'ils avoient fait cette heureuse découverte, ils en marquerent leur joie en général, en prenant chacun un verre de vin, ce qu'ils répéterent par trois fois, & ils donnerent à ce passage le nom de détroit de le Maire. Il est remarquable que pendant tout le temps qu'ils furent dans ce détroit, & qu'ils tournerent vers l'extrémité méridionale du Cap Horn, ils eurent toujours de mauvais temps, l'air épais & chargé de brouillards, avec de forts courants, ce qui leur rendit ce passage assez difficile.

Le 28, ils résolurent de faire voile à l'isle de Juan-Fernandés pour rafraîchir les hommes d'équipage, dont une partie étoient malades, & les autres très fatigués. Ils découvrirent ces Isles le premier de Mars. La rade de la plus grande est du côté de l'Est, & comme ils avoient pris par celui de l'Ouest, ils ne purent en approcher assez pour y jetter l'ancre. Ils envoyerent la chaloupe sonder la profondeur de l'eau, & ils appri-

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1616.

rent au retour qu'il y avoit un bon ancrage devant une vallée très agréable remplie d'arbres & de Halliers, & rafraîchie par des ruiſſeaux qui tomboient des hauteurs. La chaloupe leur apporta beaucoup de poiſſon, particuliérement des Ecreviſſes de mer & des Chevrettes, & les hommes dirent qu'ils avoient vu une grande quantité de veaux marins. Les deux jours ſuivants, on renouvella les efforts pour jetter l'ancre près de terre, mais ils furent toujours infructueux. Cependant les hommes continuerent à pêcher avec tant de ſuccès qu'ils remplirent près de deux tonneaux de poiſſon quoiqu'ils ne ſe ſerviſſent que de ſimples hameçons, pendant que d'autres cherchoient à faire de l'eau. Enfin voyant l'impoſſibilité de deſcendre dans cette Iſle, ils réſolurent de pourſuivre leur voyage.

Ils ſont abordés par des Indiens de l'Iſle Sans terre.

Le 14, continuant leur cours à l'Oueſt, ils virent une grande Iſle très baſſe, & vers le coucher du Soleil, lorſqu'ils n'étoient qu'à une lieue, ils remarquerent un canot Indien, qui venoit directement à eux. Les hommes qui étoient nuds portoient de longs cheveux noirs, & leur corps

étoit de couleur tirant fur le rouge. Ils firent figne aux Hollandois de venir à terre, & les appellerent même dans la langue du pays : mais quoiqu'on leur repondit en Hollandois, en Efpagnol, dans la langue des Moluques & dans celle de Java, les Indiens ne purent les entendre. L'eau étoit fi profonde en cet endroit, que lorfqu'on fut près de terre on ne put en trouver le fond. Les Hollandois continuerent leur cours au Sud, & ayant fait dix lieues cette nuit, ils borderent la terre le jour fuivant, où ils virent encore une grande quantité de ces hommes nuds, qui paroiffoient les inviter à defcendre. Quelque temps après, un des canots vint du côté du vaiffeau, & quoique les Indiens ne vouluffent pas en approcher, ils aborderent la chaloupe, où les Hollandois leur donnerent des grains de verre, des couteaux & d'autres bagatelles qui leur furent très agréables. Ils vinrent alors plus près du vaiffeau, fans vouloir y monter, mais ils entrerent dans la chaloupe. Il parut que leur compagnie ne devoit pas être fort recherchée : ils n'avoient aucune notion d'honnêteté & étoient

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1616

si passionnés pour le fer, qu'ils prirent tous les clous qu'ils purent arracher des fenêtres de la cabane. Lorsque les Hollandois leur donnerent du vin, ils le burent & garderent la tasse: on leur jetta une corde pour les améner au vaisseau & ils la garderent aussi sans vouloir s'en servir. Tout ce qui leur tomboit entre les mains, ils le regardoient comme à eux, & il n'y avoit d'autre moyen de le ravoir que celui d'employer la force. Ces gens étoient entierement nuds, à l'exception d'une petite nate attachée à leur ceinture: mais ce qui leur donnoit une figure affreuse c'est qu'ils avoient le corps peint de serpents, de dragons, & d'autres animaux vénimeux.

Les Hollandois voulurent essayer s'ils pouroient se procurer quelque chose de cette Isle, & ils envoyerent la chaloupe avec huit hommes armés de mousquets & quelques autres. Aussitôt qu'ils furent débarqués, trente Indiens sortirent du bois, armés de massues, de bâtons, & de frondes pour s'emparer de la chaloupe, mais quelques coups de fusil les mirent bientôt en fuite. Le Européens donnerent

rent à cette Isle le nom de sans terre, parce qu'il ne fut pas possible d'y jetter l'ancre. Elle n'est pas fort large, mais très longue, & remplie d'arbres qu'ils jugerent être des Cocotiers & des Palmiers. Elle est située à 15 degrés de latitude méridionale, environ à mille lieues de la côte du Pérou.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1616.

Ils continuerent leur cours à l'Ouest, & le 16 ils rencontrerent une autre Isle. Le terrein en étoit très bas avec beaucoup d'arbres, mais on n'y trouva d'autre nourriture que quelques herbes semblables à de la cueillerée avec quelques chevrettes & d'autres coquillages. Les Hollandois s'y fournirent de très bonne eau, qu'ils trouverent dans un fonds près du rivage, & le bouillon qu'ils firent avec les herbes qu'on y cueillit, fut d'un grand soulagement pour tous ceux qui étoient malades de dyssenterie. Ils lui donnerent le nom d'Isle d'eau, parce qu'elle leur en fournit en quantité.

Le 18 ils gagnerent une autre Isle, au Sud-Ouest, environ à vingt lieues de l'Isle d'eau : la chaloupe fut envoyée pour sonder ; & elle trouva un bon fonds vers une pointe de terre, près de laquelle il y avoit un ruis-

Ils sont excessivement incommodés par les mouches.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1616.

ſeau de très bonne eau. On débarqua auſſi-tôt les bariques vuides, mais après que les hommes les eurent miſes à terre avec aſſez de peine, ils furent effrayés à la vue d'un des Indiens, qui fut bien-tôt ſuivi de cinq ou ſix autres qui parurent ſur le rivage : mais quand ils virent que les Européens s'étoient retirés ils rentrerent dans les bois. Quoique les Hollandois fuſſent à couvert des entrepriſes des naturels, ils ne purent éviter les attaques d'autres ennemis très incommodes, qui les joignirent de près, & ſortirent par millions des bois voiſins. C'étoient des eſpéces de mouches noires, qui vinrent en une ſi prodigieuſe quantité que les hommes en furent couverts de la tête aux pieds, & que les chaloupes & les rames en étoient toutes noires. Quand ils furent de retour, la playe des mouches commença à étendre ſes ravages dans le vaiſſeau & chacun étoit occupé du ſoin de défendre ſes yeux & ſon viſage le mieux qu'il lui étoit poſſible. On ne pouvoit preſque ouvrir la bouche pour parler ou pour manger, ſans qu'elle fut auſſi-tôt remplie de ces inſectes incommodes. Cette

cruelle persécution dura deux ou trois jours, pendant lesquels, les hommes s'attacherent à les détruire avec des émouchoirs, qui firent tant d'effet qu'il ne resta plus qu'un très petit nombre de ces mouches pour les tourmenter. Cet événement leur fit donner à ce lieu le nom d'Isle des mouches, & ils furent très contents de s'en éloigner le plus promptement qu'il leur fut possible.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VII.

An. 1616.

CHAPITRE VII.

Les Hollandois prennent & renvoyent une barque : ils découvrent plusieurs Isles : ils arrivent à une Isle, qu'ils nomment des Traîtres : ils passent à l'isle de l'Espérance : ils changent leur cours, pour se rapprocher de l'Europe : les Hollandois sont très bien reçus par un Cacique : il leur fait une visite à bord : ils partent de cette Isle.

LE 9 de Mai, les Hollandois étant à 15 degrés 20 minutes de latitude méridionale, & suivant leur journal à

Les Hollandois prennent & renvoyent une barque.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VII.

An. 1616.

1510 lieues de la côte du Pérou, virent une barque qui faisoit voile vers eux. Lorsqu'ils en furent plus près, ils tirerent un coup de canon ou deux pour qu'elle amenât; mais ceux qui la montoient n'étant pas au fait de ce signal, les Hollandois envoyerent leur chaloupe avec dix hommes armés de mousquets pour la prendre. Ces gens firent leurs efforts pour s'échaper, & la chaloupe les ayant coupés, quelques-uns se jetterent dans la mer avec une partie de leur cargaison. Quand on les eut abordés, ceux qui étoient restés ne firent aucune résistance, & ils se rendirent paisiblement à leurs vainqueurs, qui agirent avec la plus grande humanité, panserent leurs blessures, sauverent la vie à ceux qui s'étoient jettés en mer, & les emmenerent tous au vaisseau. Ils étoient environ trente-trois, entre lesquels il y avoit huit femmes & plusieurs enfants. Ils étoient de couleur assez rouge, & n'avoient d'autre habillement qu'une espéce de ceinture. Les hommes portoient de longs cheveux bouclés, au lieu que les femmes les avoient forts courts, mais ils étoient tous remarquables par un air de propreté. Leur barque é-

toit d'une forme ſinguliere, compoſée ſeulement de deux canots attachés enſemble, avec pluſieurs planches jettées d'un canot à l'autre, qui débordoient des deux côtés, & étoient bien jointes par-deſſus. L'un des canots portoit un mâts, avec une voile faite de nattes. Ils n'avoient ni compas de mer, ni cartes, ni aucun des autres inſtruments de la navigation : on leur trouva des hameçons pour pêcher, dont la partie ſupérieure étoit de pierre, & l'autre d'écaille de tortue, d'os noircis, ou de nacre de perle. Les Hollandois ne les garderent pas long temps à bord; quand ils eurent ſatisfait leur curioſité en examinant une barque ſi ſinguliere, ils les y renvoyerent, & les femmes en marquerent leur joye, en embraſſant leurs maris.

Ile découvrent pluſieurs Iſles.

Le 11, ils virent une Iſle fort élevée, & trouverent une autre barque de la même eſpéce, qui voguoit avec tant de légereté que peu de vaiſſeaux Hollandois auroient pu aller de conſerve avec elle. Cette Iſle, ſituée à 16 degrés 10 minutes n'eſt qu'une montagne aſſez ſemblable aux Moluques. Ils la nommerent l'iſle des Cocos, parce qu'elle leur parut toute

couverte des arbres qui portent ce fruit. Ils en virent une autre peu éloignée, beaucoup plus basse & plus étendue. Pendant qu'ils y furent à l'ancre ils apperçurent trois gros vaisseaux, & neuf ou dix canots, montés chacun de trois ou quatre hommes, dont quelques-uns déployerent des drapeaux blancs, en quoi ils furent imités par les Hollandois. Ces canots étoient plats à l'une des extrémités, & élevés en pointe à l'autre. Ils étoient chacun taillés d'une seule piéce de bois rouge, & remarquables pour la vitesse avec laquelle ils voguoient. Plusieurs des naturels à l'approche du vaisseau Hollandois se jetterent dans la mer, les mains pleines de cocos & de racines appellées ubes, qu'ils échangerent pour des clous & des grains de verre, donnant quatre ou cinq cocos pour un clou, ou pour un petit fil de ces grains. Ce commerce attira une si grande quantité de ces Indiens à bord, que les Hollandois n'avoient presque plus de place pour se remuer, & ils envoyerent la chaloupe à une autre Isle pour chercher un endroit plus commode. A peine fut-elle partie qu'elle fut entourée d'un grand nom-

bre de canots pleins de gens armés de maſſues, qui l'aborderent auſſi-tôt & attaquerent les Hollandois : mais un d'eux ayant été tué d'un coup dans la poitrine ils ſe tinrent plus éloignés. Ces hommes étoient robuſtes & bien proportionnés, excellents nageurs, habiles voleurs, & arrangeoient leurs cheveux d'une maniere des plus bizarres.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII.

An. 1616.

Le jour ſuivant, ils revinrent avec leurs canots chargés de cocos, d'ananas, d'ubes, de cochons & d'eau fraîche : mais ils eurent de vives diſputes pour arriver les premiers au vaiſſeau : ceux qui étoient derriere ſe jetterent dans l'eau avec des paquets de cocos pendus à leur bouche, plongerent par-deſſous les canots, & grimperent au vaiſſeau comme des rats, en ſi grande quantité, qu'on fut forcé de les écarter avec des bâtons. Cependant on échangea avec eux environ douze cents cocos.

Le Roi envoya au Commandant un préſent d'un cochon noir, avec défenſe au député de recevoir rien en échange : peu de temps après, il vint lui-même dans un gros vaiſſeau, accompagné de trente-cinq canots.

Ils arrivent à une Iſle qu'ils nomment des Traîtres.

Lorſqu'il approcha du vaiſſeau Hollandois, il commença à crier fortement, & ſon exemple fut ſuivi de tous ceux de ſa ſuite, parce que c'eſt de cette maniere qu'ils font connoître aux étrangers qu'ils ſont les bienvenus. Les Européens les reçurent avec des tambours & des trompettes, dont le ſon leur plût autant qu'il les étonna, & pour marquer leur reconnoiſſance de l'honneur qu'on leur faiſoit, ils ſe courberent, joignirent les mains & les éleverent au-deſſus de leurs têtes. Le Roi envoya un préſent aux Hollandois qui lui donnerent de leur côté une vieille hache, quelques clous rouillés, des grains de verre, & une piéce de toile, ce que Sa Majeſté reçut avec une profonde inclination, & elle en parut très contente. On ne diſtinguoit le Monarque de ſes ſujets que par le reſpect qu'ils lui portoient, car il étoit auſſi nud que les autres, & n'avoit aucune marque de dignité. On ne put l'engager à monter à bord, quoique ſon fils y fut venu, & y eut été très-bien traité.

Le 13 à midi, le vaiſſeau Hollandois fut environné par une flotte de

vingt-trois vaisseaux, & de quarante-cinq canots, où il n'y avoit pas moins de sept ou huit cents hommes. Le Roi commandoit la flotte en personne. Ils feignirent de venir uniquement dans le dessein de commercer, & s'efforcerent par leurs signes de persuader aux Européens de faire voile vers une autre Isle, où ils trouveroient des denrées qui pourroient mieux leur convenir; mais les Hollandois soupçonnerent quelque supercherie, & se tinrent toujours sur leurs gardes. Cette précaution ne fut pas inutile : les Indiens entourerent le vaisseau de toutes parts, & en jettant un grand cri, ils commençerent à les attaquer. Le vaisseau du Roi fut le premier à commençer l'action, & il fut poussé avec tant de forçe contre le bâtiment Hollandois, que l'avant de deux canots qui se trouvoient sur son passage fut brisé en piéces, par la violence du coup, pendant que les autres firent tout ce qui fut en leur pouvoir, en lançant une grêle de pierres. Les Hollandois firent une décharge de leurs mousquets sur les canots, & tirerent aussi trois piéces de canon, chargées

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII. An. 1616.

de balles de mousquets & de clous. Tous ceux qui étoient à la portée du feu se trouverent très heureux de pouvoir s'échaper en plongeant dans l'eau, & les autres se retirerent avec la plus grande précipitation. Cette trahison des Indiens fit donner à leur pays, le nom de l'isle des Traîtres.

Ils passent à l'Isle de l'Espérance.

Le lendemain les Hollandois mirent à la voile, continuerent leur cours à l'Ouest, & le 14, arriverent à une autre Isle, distante de trente lieues de la premiere. Ils la nommerent l'isle de l'Espérance, parce qu'ils comptoient y trouver quelques rafraîchissements. Cette Isle étoit pleine de rochers noirs, dont le sommet étoit couvert de végétaux, & d'une grande quantité de cocotiers. Il y avoit plusieurs maisons sur le rivage, & un gros village sur le bord de la mer; mais ne trouvant aucun endroit propre à jetter l'ancre, M. Schouten ne s'y arrêta pas & il fit voile au Sud-Ouest.

Ils changent leur cours pour se raprocher de l'Europe.

Il fit alors observer aux Officiers qu'ils étoient au moins à seize cents lieues à l'Ouest de la côte du Pérou, & que ne trouvant aucune partie

de la terre méridionale, dont ils avoient espéré faire la découverte, il n'étoit pas vraisemblable qu'ils en rencontrassent à l'avenir: qu'ils avoient vogué beaucoup plus loin à l'Ouest, qu'ils n'en avoient d'abord formé le projet; que s'ils continuoient le même cours, ils tomberoient surement au Sud de la nouvelle Guinée, où ils seroient immanquablement perdus s'ils ne trouvoient pas de passage, parce qu'il leur seroit impossible de revenir à l'Est, à cause des vents qui soufflent réguliérement de ce côté dans ces mers. En conséquence, il leur proposa de tourner au Nord, pour gagner la côte Septentrionale de la nouvelle Guinée. Ils consentirent volontiers à sa proposition, & ils commencerent aussi-tôt à diriger leur cours Nord-nord-ouest.

Le 19 ils virent deux isles environ à huit lieues de distance, qui paroissoient n'être éloignées l'une de l'autre que d'une portée de canon. Le 21 étant à une lieue de terre, ils furent visités par deux canots, & quoiqu'on ne fit rien qui pût les irriter, quelques-uns de ceux qui les mon-

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII. An. 1616.

toient, insulterent les Hollandois par de grands cris, & menacerent de lancer contr'eux leurs javelots de bois: mais on tira du vaisseau un coup de canon, qui tua deux Indiens, & les autres prirent la fuite avec la plus grande précipitation.

Le 22 plusieurs Indiens vinrent au vaisseau, & se conduisirent amicalement & paisiblement: Ils y échangerent des cocos, des racines & des cochons rôtis pour des couteaux, des grains de verre & des clous. Ces peuples étoient aussi habiles à nager & à plonger, que les habitants de l'isle des Traitres; ils avoient autant d'adresse à vôler, & ils en faisoient usage toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occasion. Leurs maisons, situées sur le bord de la mer, étoient couvertes de feuilles, & avoient une espèce d'auvent de même nature pour rejetter l'eau. Ces édifices, qui avoient dix ou douze pieds de hauteur, & vingt-cinq de tour, n'étoient garnis d'autres meubles que d'un lit d'herbes séches, d'un filet ou deux pour la pêche, & d'une grosse massue: le Palais même du Roi ne contenoit aucun autre ammeublement.

Le 24 M. Schouten envoya trois de ses principaux Officiers pour établir l'amitié avec les Indiens : & pour demeurer sur le rivage, afin de servir d'ôtages à la place de six Indiens de distinction qui vinrent à bord, & y furent très bien reçus. Ceux des Hollandois qui étoient à terre, furent aussi traités avec la plus grande distinction par le Roi du Pays. Il leur fit présent de quatre cochons, & si quelqu'un de ses gens s'approchoit trop de la barque des Hollandois, ou les troubloit pendant qu'ils étoient occupés à faire de l'eau, il avoit soin de les chasser lui-même, ou de les faire chasser par quelques-uns de ses Officiers. Ses sujets avoient le plus grand respect pour sa Personne, & quand ils avoient commis quelques crimes, ils craignoient excessivement qu'il n'en eût connoissance, parce qu'il les faisoit punir sévérement. Le bruit des canons leur causoit une telle épouvante, qu'ils prenoient la fuite précipitamment toutes les fois qu'on en tiroit quelqu'un. Cependant le Roi souhaita d'en entendre tirer un des plus gros, & pendant qu'on se pré-

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII.

An. 1616.

Les Hollandois sont très bien reçus par un Cacique.

paroit à lui donner cette satisfaction; il s'assit sous un dais avec ses favoris autour de lui, rangés en bel ordre; mais aussi-tôt que le coup partit, il fit un saut hors de son Siége, & s'enfuit dans les bois avec ses courtisans, malgré tous les signes d'amitié que lui firent les Hollandois.

Le 25 & le 26 ils descendirent encore à terre, pour avoir quelques cochons par échange, mais ils ne purent en obtenir, parce qu'il n'en restoit que très peu aux Indiens. Cependant le Roi continua à traiter les Hollandois avec la même amitié, & avec les mêmes égards qu'auparavant: lui & le premier de ceux qui l'accompagnoient, ôterent leurs chapeaux de plumes, & les mirent sur la tête de deux des Européens. Ces chapeaux ou bonnets sont de plumes blanches, rouges & vertes que leur fournissent les perroquets & les pigeons, dont les derniers sont blancs sur le dos, & même par tout le reste du corps, à l'exception de l'estomach. Chacun des membres du Conseil du Roi a un de ces pigeons auprès de soi, sur un bâton.

Le 28 quand on eut cessé de faire de l'eau, M. Schouten & quelques-uns des Officiers descendirent à terre avec les trompettes, dont la musique fit un grand plaisir au Roi. Quelques égards que ce Prince leur marquât, il paroissoit craindre qu'ils ne voulussent former un établissement dans son pays, & il leur dit que s'ils vouloient partir deux jours après, il leur donneroit dix cochons, & une grande quantité de cocos: mais malgré ces soupçons il leur fit une visite à bord. Ses gens marquoient la plus profonde soumission aux Hollandois, & entre autres témoignages de crainte & de respect, ils leur baisoient souvent les pieds, & les mettoient sur leurs cols.

Il leur fait une visite à bord.

Le 30 le Roi fut visité par le Souverain d'une autre isle, qui vint avec une suite de trois cents Indiens nuds, à l'exception d'une ceinture d'herbes vertes qu'ils portoient: ils conduisoient devant eux seize cochons, pour s'assurer d'être bien reçus. Lorsque ces deux Princes furent à la vue l'un de l'autre, ils commencerent à s'incliner, en prononçant quelques mots qu'on ne pouvoit entendre. Ils

se prosternerent l'un devant l'autre, le visage contre terre, firent différents gestes des plus bizarres, marcherent ensemble vers les siéges qu'on leur avoit préparés, recommencerent leur espèce de murmure, s'inclinerent de nouveau, & s'assirent sous un dais. Le Prince de l'isle, pour régaler l'étranger, envoya un messager prier les Hollandois de faire jouer leur musique, & ils descendirent aussi-tôt avec leurs tambours & leurs trompettes, ce qui causa un plaisir extrême aux deux Princes. On fit ensuite les préparatifs d'un répas, un nombre d'hommes vinrent avec une assés grande quantité de cana, qui est une herbe d'où ils tirent leur boisson : chacun en prit une bouchée qu'il macha pendant quelque temps : tous la cracherent dans une auge de bois, jetterent de l'eau dessus, remuerent & presserent bien le tout, après quoi ils présenterent cette sale liqueur à leurs Monarques dans des coupes, & en offrirent très poliment aux Hollandois, qui s'excuserent de recevoir cet honneur. Le reste du repas consistoit en racines grillées, & en cochons apprêtés d'une façon

aſſés ſinguliére. Après en avoir ouvert le ventre & ôté les inteſtins, ils en avoient rempli la cavité de pierres brûlantes, & flambé la peau, préparatifs qui en faiſoient un mets digne de la table du Roi. On préſenta auſſi deux de ces cochons aux Hollandois, avec tout le cérémonial qu'on obſervoit pour les Princes; ceux qui les apportoient les mirent ſur leurs têtes, fléchirent les génoux avec la plus grande humilité, & les laiſſerent aux pieds des Européens. Ils leur donnerent auſſi onze de ces animaux vivants, pour leſquels ils reçurent des couteaux, de vieux clous, & des grains de verre.

La couleur de ces peuples eſt d'un jaune obſcur; ils ſont forts, bien proportionnés, & de ſi haute taille que le plus grand des Hollandois n'égaloit pas le plus petit d'entr'eux. Quelques-uns portoient les cheveux bouclés, d'autres les avoient attachés par nœuds, & d'autres les portoient épais & hériſſés. Le Roi & quelques-uns de ſes courtiſans les avoient très longs & pendants juſqu'à la ceinture, mais les femmes les portoient très courts. La figure de ces femmes

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII.

An. 1616.

étoit des plus désagréables, petites, mal faites, avec de longues mamelles pendantes, & les deux sexes étoient nuds jusqu'à la ceinture. Ils vivoient de ce que la terre produit naturellement, sans se donner aucuns soins pour la cultiver, & sans apporter aucune attention à élever des troupeaux. Les Hollandois nommerent cet endroit l'isle de Horn, & appellerent Baye de l'Unité le port où ils jetterent l'ancre.

Ils partent de cette Isle.

Le premier de Juin, ils remirent à la voile: mais ils ne trouverent aucune terre jusqu'au 21, qu'ils arriverent dans une isle très basse, à 48 dégrés 47 minutes de latitude. Il y avoit aux environs plusieurs bancs de sable, & trois ou quatre Isles plus petites, couvertes d'arbres. Ils y furent visités par un canot, dont les hommes étoient plus noirs qu'aucun de ceux qu'ils eussent encore vu. Ce furent aussi les premiers que les Hollandois trouverent armés d'arcs & de fléches dans la mer du Sud. Ils leur firent entendre par signes qu'il y avoit des terres plus étendues, & plus de productions propres aux vaisseaux du côté de

l'Oueſt, où demeuroit leur Souverain. Les Hollandois y dirigerent leur cours, & le lendemain ils virent douze ou treize Iſles très proches les unes des autres. Le 24, ils en trouverent trois très baſſes du côté du Sud-Oueſt, dont l'une étoit fort petite, & dont les autres avoient ſeulement deux milles de longueur chacune. Ils les nommerent les Iſles vertes. Elles étoient entourées de rochers ſans aucune rade convenable où les vaiſſeaux puſſent être en ſureté.



SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VIII.

An. 1616.

CHAPITRE VIII.

Les Hollandois sont attaqués par les Indiens : ils en trouvent d'autres plus humains : ils arrivent à l'isle des Volcans : ils arrivent à la nouvelle Guinée : ils sentent un tremblement de terre : ils arrivent à Soppy : ils abordent à la côte de Gilolo : on saisit leur vaisseau & leurs effets : Jacques Le Maire meurt de chagrin.

Les Hollandois sont attaqués par des Indiens.

LE lendemain les Hollandois découvrirent une autre Isle, qu'ils nommerent l'isle de Saint-Jean, parce que ce jour en étoit la fête. Ils remarquerent une terre fort élevée au Sud-Ouest, & penserent que c'étoit la pointe de la nouvelle Guinée; ils y arriverent à midi, & envoyerent la chaloupe pour sonder, mais on ne trouva point de fonds. Deux ou trois canots pleins d'hommes d'une figure barbare attaquerent la chaloupe à coups de frondes, mais les Hollandois tirerent sur eux; ils en parurent excessivement effrayés, & furent aussi-

tôt dispersés. Ils étoient très noirs, entiérement nuds, & parloient un langage absolument différent des autres. Ils tinrent des feux allumés pendant toute la nuit sur la côte : quelques-uns vinrent dans des canots pour examiner le vaisseau. Quand les Hollandois les découvrirent ils firent leurs efforts pour se faire entendre, mais ils ne comprirent aucun des signes que leur firent les Européens pour leur marquer qu'ils avoient besoin de provisions, & ils ne repondirent que par des cris & des hurlements affreux.

Le soir, les Hollandois jetterent l'ancre dans une baye entourée d'une grande étendue de terrein verd, qui présentoit un aspect des plus agréables. Ils jugerent que cette baye pouvoit être à dix-huit cent quarante lieues de distance du Pérou.

Le matin du 26, ils furent visités par trois canots remplis de Sauvages, armés de massues, de sabres de bois & de frondes. Les Hollandois leur firent d'abord des signes d'amitié, mais ils virent bien-tôt qu'il falloit employer le canon pour les réduire. Ces Sauvages attaquerent les vaisseaux avec toutes leurs forces, & continuerent

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII An. 1616.

le combat jusqu'à ce qu'ils eussent eu dix ou douze des leurs écrasés par le canon; alors ils sauterent dans l'eau & se mirent à la nage pour sauver leurs vies. Les Hollandois les poursuivirent dans la chaloupe, en frapperent quelques-uns sur la tête, firent trois prisonniers, & prirent les quatre canots, qui leur servirent ensuite de bois de chaufage. Ce traitement severe convainquit les Sauvages de leur erreur, & ils apporterent volontairement des cochons & des ananas pour la rançon des prisonniers.

Ils en trouvent d'autres plus humains.

Le 28 au soir, les Hollandois remirent à la voile, & le lendemain ils virent trois Isles fort hautes du côté du Nord. Le 30 au matin plusieurs canots remplis d'Indiens très basannés vinrent au vaisseau. On leur permit de monter à bord, & ils rompirent des bâtons au-dessus de la tête des Hollandois en signe de paix. Leurs canots étoient plus propres que ceux des autres, & ces Indiens parurent plus civils & plus modestes, étant couverts d'une ceinture que les premiers n'avoient point. Ils frottoient leur peau noire avec de la

craye, ce qui les faisoit paroître poudrés. Ils se présenterent comme des gens très pauvres, qui demandent la charité, cependant il croît une grande quantité de cocotiers dans leur Isle.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII. An. 1616.

Le premier de Juillet au matin, l'Unité jetta l'ancre entre une Isle & la terre ferme de la nouvelle Guinée, & le bâtiment fut bien-tôt entouré de vingt-cinq canots pleins d'hommes armés. Deux de ces canots attacherent des ceintures autour des ancres, & firent tous leurs efforts pour les améner à terre, pendant que les autres attaquerent le vaisseau avec leurs frondes & leurs autres armes. Les Hollandois tirerent sur eux quelques volées de canon, qui les forçerent de se retirer, après avoir eu douze ou treize hommes tués, & un grand nombre de blessés.

Ils arrivent à l'Isle des Volcans.

Les Hollandois voyant qu'il n'y avoit aucune espérance de se procurer des rafraîchissements chez une race de mortels aussi brutes, remirent à la voile, & le 4 passerent à la vue de vingt-trois autres Isles, dont quelques-unes étoient à une lieue de distance & les autres seulement à la

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII.

An. 1616.

portée du canon les unes des autres. Le 6, ils remarquerent une montagne fort haute au Sud-Oueſt, & penſerent que ce pouvoit être le Geemenaſſi dans le pays de Banda: mais quand ils furent plus près ils en découvrirent trois autres du côté du Nord, à ſix ou ſept lieues de diſtance. Le lendemain ils virent que quelques-unes de ces montagnes jettoient du feu, & ils donnerent à cet endroit le nom d'iſle des Volcans. Il étoit très peuplé, & rempli de cocotiers, mais ils ne trouverent point d'endroit convenable pour jetter l'ancre. Les habitants étoient nuds, & marquoient la plus grande crainte des Hollandois: leur langage étoit ſi différent de celui des Iſles voiſines, qu'aucun des Indiens que les Européens avoient à bord ne put les entendre. On vit encore un grand nombre d'Iſles au Nord & au Nord-Oueſt: mais les Hollandois firent voile vers une très baſſe, qui étoit à l'Oueſt, & ils y arriverent le ſoir.

Le 8 de Juillet, il jetterent l'ancre devant une Iſle ſituée à 3 degrés 40 minutes de latitude Méridionale; mais elle leur parut très pauvre, & ne

ne produiſant rien de quelque valeur, excepté un peu de Gingembre. Elle étoit habitée par les Papous, nation dont l'ajuſtement ridicule ajoute à leur difformité naturelle, & les fait paroître comme de petits monſtres. La plus grande partie d'entr'eux ont quelque choſe de hideux & d'extraordinaire ſoit dans la groſſeur de leurs membres ſoit dans leur diſpoſition : ils ſe parent de dents de cochon dont ils ſe font des colliers, & d'anneaux qu'ils portent aux narines, ce qui joint à des cheveux crêpés & à des viſages affreux les rend d'une laideur qu'on a peine à s'imaginer. Leurs maiſons n'ont aucun ornement, & ſont conſtruites ſur des poteaux élevés de ſept à huit pieds au-deſſus de terre.

Ils arrivent à la nouvelle Guinée.

Quoique les Hollandois euſſent ſuivi une très grande étendue de terre, ils ne purent déterminer ſi c'étoit la nouvelle Guinée ou non, parcé que leurs cartes n'étoient point d'accord entr'elles, & ne reſſemboient nullement au pays qu'ils voyoient. Le 13 & le 14, ils ſuivirent la côte, & le 15, en continuant le même cours ils trouverent deux Iſles peu

An. 1616.

élevées, environ à une demi-lieue de la terre ferme, & à 2 degrés 54 minutes de latitude Méridionale. Voyant que le pays étoit rempli de cocotiers ils envoyerent la barque & la chaloupe bien munie pour une attaque, avec ordre de descendre & d'en apporter au vaisseau. Les Indiens, qui avoient observé leurs mouvements se préparerent à empêcher la descente, & les reçurent avec leurs arcs & leurs frondes plus vivement qu'aucuns de ceux qu'ils eussent encore trouvés: quoique les Européens fussent armés de mousquets, les Indiens les forçerent de se retirer, après en avoir blessé au moins seize. Cependant ils jetterent l'ancre le lendemain matin entre deux Isles, descendirent dans la plus petite, brûlerent quelques maisons d'Indiens, & emporterent assez de cocos pour que chaque homme en eut trois: alors les naturels, voyant qu'ils ne pouvoient resister à ces étrangers, leur apporterent des cocos, des bananes & du gingembre: ils vinrent à bord du vaisseau: la paix fut bien-tôt conclue, & les Indiens parurent très

contents du présent qu'on leur fit de grains de verre & de quelques clous. Le lendemain on continua à trafiquer pour des cocos, des Bananes, de la cassave & de la papade. On en rassembla une si grande quantité que chaque homme eut pour sa part cinquante noix de coco, & deux paquets de bananes.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII. An. 1616.

Les habitants de cette Isle la nommoient Mosa, celle qui en étoit voisine s'appelloit Jusan, & une autre très élevée, environ à cinq ou six lieues de la nouvelle Guinée avoit le nom d'Arimea. Il est probable que ces insulaires avoient déja reçu la visite de quelques Européens, puisqu'on trouva chez eux des jarres & des pots de fabrique Espagnole. Ils ne parurent pas surpris comme les autres du bruit du canon, & n'eurent pas autant de curiosité à examiner le vaisseau, qu'ils auroient dû naturellement en avoir si c'eût été le premier qu'ils eussent vu.

Le 21, les Hollandois suivirent la côte de la terre ferme au Nord-Ouest, & jetterent l'ancre au milieu d'un amas d'Isles d'où ils partirent le matin du 23. Peu de temps après ils

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII.

An. 1616.

furent joints par six grands canots chargés de poisson sec, de cocos, de bananes, d'un petit fruit qui ressembloit assez à des prunes, & de tabac. D'une autre Isle, les Indiens apporterent aussi quelques provisions & des vases de porcelaines. Ces peuples, de même que tous les autres Sauvages étoient passionnés pour les grains de verre, & pour le fer: mais ils étoient différents de ceux des dernieres Isles par la grosseur de leur taille, & en ce que leur couleur approchoit plus de celle des oranges. Ils avoient pour armes des arcs & des fleches, & pour ornement des pendants d'oreille de verre de diverses couleurs, ce qui fit juger aux Hollandois que d'autres Européens avoient été avant eux dans ce pays.

Ils sentent un tremblement de terre.

Le 24, ils cotoyerent une Isle fort agréable qu'ils nommerent l'isle de Schouten, quoiqu'elle soit marquée dans les cartes par le nom d'isle de Horn; & ils en appellerent la pointe la plus Occidentale, Cap de Bonne-Espérance. Le 26 ils virent trois autres Isles, & le 29 pendant la nuit ils sentirent une secousse de

tremblement de terre si violente, que les hommes sortirent de la cabane remplis d'éffroi pensant que le vaisseau avoit touché la terre, ou donné contre un rocher : mais en jettant la sonde, on ne trouva point de fonds, & par conséquent il n'y avoit aucun danger ni de rocs, ni de bas fonds.

Le 31 au soir, ils repasserent l'Equateur, & les trois jours suivants ils virent différentes Isles : ils jugerent alors qu'ils avoient atteint l'extrémité du continent de la nouvelle Guinée, ayant suivi la côte l'espace de deux cents quatre-vingt lieues.

Le 5 d'Août au matin, plusieurs canots joignirent le vaisseau, & y apporterent des féves des Indes, du riz, du tabac & deux oiseaux de Paradis. Les Hollandois acheterent un de ces oiseaux, qui sont d'une grande beauté, & dont le plumage est blanc & jaune. Ces Indiens parloient la langue de Ternate, & quelques-uns se servirent même de celle des Malayens & de l'Espagnol. Ils étoient très bien vêtus autour de la ceinture, les uns avec une piéce d'étoffe de soye, &

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII.

An. 1616.

les autres avec des culottes. Plusieurs étoient Mahometans, & portoient des turbans de soye. Ils avoient tous les cheveux noirs, & différents anneaux d'or & d'argent à leurs doigts. Ils commerçoient bien avec les Hollandois pour des grains de verre & pour d'autres bagatelles, mais ce qu'ils recherchoient avec le plus d'ardeur étoit particuliérement les piéces de toille. Ces peuples étoient si soupçonneux & si craintifs, qu'ils ne voulurent pas dire aux Hollandois le nom de leur pays, mais ils penserent que c'étoit une des trois pointes Orientales de Gilolo, & que ces hommes étoient natifs de Tydore, ce qui se trouva d'accord avec la vérité.

Ils arrivent à Soppy.

Le matin du 6, ils leverent l'ancre & firent voile au Nord : le 18 ils furent salués par deux canots de Ternate, qui marquerent leurs dispositions pacifiques en arborant un drapeau blanc. Ils dirent aux Hollandois qu'ils venoient du village de Soppy, où ils avoient vu depuis peu un vaisseau Anglois, & une pinasse d'Amsterdam, qui y étoit demeurée trois mois pour charger du riz, &

ils offrirent de conduire Schouten le lendemain dans la rade de Soppy, où ils entrerent le 19, & y trafiquerent pour de la volaille, des fruits, du riz, & des tourterelles. Plusieurs naturels vinrent à bord & leur dirent qu'un vaisseau Anglois & un Hollandois avoient été depuis peu dans leur pays, & qu'ils y avoient rassemblé assez de provisions pour retourner en Europe. Ces nouvelles furent très agréables aux Hollandois, qui n'avoient presque plus de munitions, & il se fit une espéce de réjouissance publique dans l'équipage, composé de vingt-cinq hommes, tous en bonne santé & vigoureux.

Ils abordent à la côte de Gilolo.

Le 5, ils jetterent l'ancre sur la côte de Gilolo, & quelques hommes descendirent à terre sans armes pour pêcher; mais quatre soldats de Ternate sortirent tout-à-coup hors des bois, l'épée à la main, dans l'intention de les tuer pendant qu'ils tiroient leurs filets. Le Chirurgien cria Oran Hollanda, les Indiens s'arrêterent, jetterent de l'eau pardessus leur tête, ce qui est un signe de paix en ce pays, s'approcherent fort civilement, & les assurerent que

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII.

An. 1616.

la raiſon qu'ils avoient eûe pour les vouloir attaquer étoit qu'ils les croyoient Eſpagnols. Sur l'invitation des gens de Schouten, ils ſe rendirent à bord : on leur donna des grains de verre, avec d'autres bagatelles; ils promirent d'apporter des proviſions, & des rafraîchiſſements, & ils tinrent exactement leur parole.

Le 17, ils jetterent l'ancre devant Malayla dans le Ternate : le Capitaine Schouten & Jacques le Maire deſcendirent à terre, où ils furent bien reçus par le Général, par le Gouverneur d'Amboine, par l'Amiral Verhayen, & par tout le Conſeil des Indes. Le lendemain ils vendirent deux de leurs chaloupes, avec la plus grande partie de ce qu'ils avoient ſauvé du Horn, quand il avoit été brûlé à l'iſle du Roi. Ils reçurent de cette vente treize cents cinquante réales dont ils employeune partie à acheter deux laſt de riz, une tonne de vinaigre, autant de vin d'Eſpagne, & environ trois tonneaux de biſcuit.

On ſaiſit leur vaiſſeau & leurs effets.

Le 27; ils mirent à la voile pour Bantam, & le 28 ils jetterent l'an cre à Jacatra, où ils trouverent dan la rade trois vaiſſeaux Hollandois

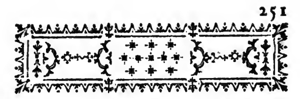
& autant d'Anglois. Le dernier jour d'Octobre, Jean Peterson-Koen, Président de la Compagnie des Indes Orientales à Bantam, arriva en cette Ville : le lendemain, il fit venir le Capitaine & les deux Supercargos devant le Conseil des Indes, & après quelques discours il leur ordonna, en vertu de sa commission de la Compagnie, de lui faire remettre immédiatement leur vaisseau & sa cargaison. Le Capitaine & les Supercargos soutinrent que la saisie étoit illégale, puisqu'ils n'étoient point entrés dans les Indes par aucun des passages prohibés; c'est-à-dire ni par le Cap de Bone-Espérance, ni par le détroit de Magellan : mais par un passage qu'ils avoient eux-mêmes découvert, & qui seroit très avantageux pour le commerce de leurs compatriotes, & pour tous les Négociants en général. Leurs raisons furent sans effet, & le Président leur répondit qu'ils verroient à se faire rendre justice en Hollande. Cette saisie fut faite le premier de Novembre suivant le journal de ceux qui avoient fait leur cours dans le navire l'Unité, & le 2 suivant celui

SCHOUTEN & J. LEMAIRE, Chap. VIII. An. 1616.

de leurs compatriotes, qui étoient venus directement de Hollande. Cette différence vint de ce que l'Unité avoit fait cours à l'Ouest, dans la même direction que le Soleil parcourt le Globe, ce qui lui avoit donné une nuit de moins qu'à ceux qui avoient fait voile à l'Est.

Mort de Lemaire.

Lorsqu'on les eut ainsi dépouillés de leur vaisseau, quelques-uns des hommes entrerent au service de la Compagnie des Indes Orientales, & les autres furent mis dans deux bâtiments qui retournoient en Hollande M. Jacques le Maire prit un tel chagrin de la conclusion fâcheuse d'un voyage qui jusqu'alors avoit été si heureux, qu'il mourut environ quinze jours après la perte du vaisseau. Le reste de l'équipage fit un voyage sans accident jusqu'en Hollande, & arriva à Amsterdam le premier de Juillet. Ce voyage autour du monde fut terminé en deux ans & dix-huit jours, ce qui est très étonnant, en considerant le grand nombre de difficultés qu'ils y éprouverent : mais ce qui est encore plus surprenant, ils ne perdirent que quatre hommes dans le cours d'une expédition si longue & si dangereuse.



HISTOIRE

DE L'AMBASSADE

DE SIR THOMAS ROWE,

Envoyé auprès du Grand Mogol par le Roi Jacques premier. *

CHAPITRE PREMIER.

Naissance & commencement de Rowe : Il est nommé Ambassadeur pour les Indes : Son départ d'Europe : Description des Isles de Comorra : Despotisme des Sultans : Usage du Betel & de l'Areca : Maniere de vivre des Insulaires : Leurs coutumes & productions du pays : Socotora, terrein mediocre : Usage du caffé observé pour la premiere fois : Superstition de ces peuples.

(*c*) Les François écrivent *Rhoe*, mais nous avons cru devoir conserver le nom tel que les Anglois l'écrivent, puisqu'il s'agit d'un de leurs Compatriotes.

Rowe, Chap. I.

Commencements de Rowe.

Sir Thomas Rowe nacquit à Wandstead, au Comté d'Essex, en l'année 1568 : son Pere qui étoit Chevalier, & qui occupa la place de Lord Maire de Londres l'envoya à Oxford, où il fit ses études au Collège de la Magdelaine, ainsi que nous l'apprend Wood dans son *Athenæ Oxonienses*. En 1604 le Roi Jacques lui donna la dignité de Chevalier à Greenwich, & le Prince Henri qui connoissoit son habileté, l'employa en plusieurs découvertes aux Indes Occidentales. Il s'y acquit tant de réputation que le Roi le choisit pour son Ambassadeur auprès du Grand Mogol.

Il s'embarque pour les Indes.

An. 1615.

Il s'embarqua au commencement de Mars 1615 & le 5 de Juin il jetta l'ancre dans la baye de Saldanha où le terroir est très-fertile, quoiqu'elle soit entourée d'une chaine de montagnes de roches toujours couvertes de neige. Les habitants ne se font aucune peine de manger les viandes les plus infectes, portent des boyaux au tour du col pour ornement : leurs cheveux sont crépus comme ceux des Negres, & ils se frottent la tête de graisse & de poussière qui leur tiennent lieu de poudre

& de pomade. Ils se couvrent de peaux de bêtes, dont ils portent le poil en-dedans pendant l'hiver & en-dehors durant l'été : ils sont entiérement brutes, sans aucune notion de la Divinité & sans aucune forme de religion. L'air du pays est très-sain & l'eau excellente : on y trouve des vaches, des gazelles, des singes, des phaisans, des perdrix, des alouëtes, des canards, & des oyes sauvages : on pêche quelquefois des veaux marins dans la baye, où il vient même quelques baleines. La montagne du Cap nommée la Table, qui est très connue a 1975 toises de hauteur à la latitude de 34 degrès & quelques minutes.

Le 22 de Juillet Rowe arriva aux isles de Commorra, qui sont au nombre de cinq, situées entre le dixième & quatorzième degré de latitude méridionale : celle de Joanna, qui est la principale a environ trente mille de long & quinze de large, & une vieille femme qui étoit Sultane de toutes ces Isles, y faisoit sa résidence. Rowe envoya quatre barques à l'isle de Molalis pour demander la permission de commercer au Gouverneur, qui étoit

Il arrive aux Isles de Comorra.

ROWE, Chap. I. An. 1615.

Fils & premier Ministre de la Sultane ; avec une Puissance si absolue que les habitants n'auroient osé trafiquer un seul Coco sans sa permission.

Le Capitaine Newport accompagné de quarante hommes, fut chargé de cette députation. Il trouva le Gouverneur assis sur une natte, dans une Junke où il faisoit sa demeure ; il portoit un chapeau de pièces de rapport, avec un manteau de toile de coton rouge & bleu qui lui tomboit des épaules jusqu'aux génoux : mais il avoit les jambes & les pieds nuds. Les Européens lui présenterent un mousquet & une épée : il leur donna quatre vaches, & leur accorda la permission de trafiquer. Il leur fit servir du Coco, tandis qu'il mâchoit du Betel adouci avec de la poudre d'écailles d'huîtres calcinées ; il mâchoit aussi de l'Aréca, espèce de noix d'un goût amer, qui excite à cracher, rafraîchit la tête, affermit les dents ; elles deviennent rouges ainsi que la salive par l'usage de ce fruit, ce que ces peuples regardent comme une grande beauté : cependant il cause des vertiges à ceux qui n'y sont pas habitués.

De la Junke du Gouverneur, les

Anglois furent conduits à la maiſon d'un Charpentier, qui avoit une grandeautorité dans la Ville. Elle étoit bâtie de pierres liées avec un ciment d'une eſpèce de chaux blanche : le dehors étoit entouré de roſeaux, avec un toît de charpente couvert de feuilles de Cocotier. Au dîné on commença par préſenter à chacun de l'eau dans un coco, & on la verſa dans des plats de bois pour ſe laver les mains, qui furent eſſuyées avec des ſerviettes d'écorces du même arbre. On leur ſervit enſuite du plantain grillé, du riz, du chevreau rôti, & des quartiers de poule : le pain étoit de moëlle de coco cuite avec du miel, & la boiſſon du lait de coco & du vin de palmier.

Deſcription des habitants.

Les maiſons des habitants ſont très própres : mais ſimplement meublées: ils ſont fort curieux de leurs jardins, qui pour la plus grande partie, ne ſont ornés que de tabac & de plantains avec des clotures de roſeaux. Le plus grand nombre parle & écrit dans la langue Arabe, & le Portugais leur eſt aſſez familier; ils ſont zelés Mahometans, & ſi jaloux qu'ils renferment toutes les femmes quand il leur arrive des Etrangers. Les Anglois leur don-

ROWE, Chap. I.

An. 1615.

nerent des toiles de toutes sortes, des lames d'épées; des miroirs & des couteaux : & ils reçurent en échange des vaches très-grasses, des bœufs, des poules, du coco, des moutons d'Arabie, & différentes gommes. Les habitants avoient de très-grandes Junkes construites de bois de cocotier, & dont les cordages & la matiere qui servoit de gaudron venoient du même arbre.

Il arrive dans l'isle de Socotora.

Le 26 d'Avril les Anglois leverent l'ancre & firent voile pour la baye de Delicia, dans l'isle de Socotora vers l'embouchure de la mer rouge, où ils arriverent le 24. Cette Isle est située sous le quatorzième degré de latitude septentrionale : elle étoit alors gouvernée par Amar-Ben-Seid, fils du Roi de Fortaque dans l'Arabie heureuse. Ce Prince étoit très-absolu & l'on ne pouvoit faire aucun trafic sans sa permission. Pour recevoir l'Ambassadeur, il se rendit à cheval sur le rivage, habillé à la maniere des Arabes, les pieds-nuds & la tête couverte d'un très-beau turban. Il étoit accompagné de trois de ses principaux Officiers, montés l'un sur un chameau & es deux autres à cheval, avec une

forte garde de ſoldats, tous armés d'épées; mais quelques-uns avoient auſſi des piſtolets, d'autres des mouſquets, & d'autres des arcs ſemblables à ceux des Turcs. La muſique militaire étoit compoſée d'une trompette & de deux tambours : le Prince paroiſſoit être très-aimé du peuple qui l'environnoit en faiſant des acclamations, & lui donnant des bénédictions pendant toute ſa route.

ROWE, Chap. I. An. 1615.

Premier uſage connu du caffé.

Rowe remarqua que dans cette Iſle on faiſoit uſage d'une liqueur fort noire, qu'on buvoit très-chaude; & il eſt vraiſemblable qu'il veut parler du caffé, alors inconnu en Europe. La Ville que le Roi habitoit étoit conſtruite de pierre & de mortier, avec les toîts en terraſſes & le bas de la maiſon où il faiſoit ſa demeure étoit partagé en magaſins, & en garderobes où l'on conſervoit différentes ſortes d'habillements avec environ vingt-cinq volumes de livres de loix, d'hiſtoire, & de vie de leurs Saints. Ses trois femmes demeuroient dans le haut de la maiſon : mais il n'étoit permis à perſonne de les voir : celles du plus bas rang paroiſſoient ſouvent en public avec des anneaux d'argent aux oreilles.

Le terroir de Socotora eſt montagneux & ſtérile : il ne produit preſque autre choſe que des dattes, du riz & des oranges. Il y a des chévres, des brebis & des bœufs, & l'on y trouve quelques belles topazes : mais ſa principale production eſt l'alloès, plante farineuſe dont on fait bouillir le jus juſquà ce qu'il ait aſſez de conſiſtance pour le faire ſecher auſſitôt. On en fait un médicament bien connu dans la Pharmacie, & qui eſt ſi amer qu'on le nomme *fel naturæ*, ou fiel de la nature. Il y a auſſi du ſang de dragon, de l'indigo & de la civette : mais en petite quantité & le Roi en eſt le ſeul propriétaire. Les habitants profeſſent la religion de Mahomet, & ſe mettent à genoux tous les ſoirs du côté du Soleil couchant pendant que leurs Prêtres jettent de l'eau ſur leurs fronts. Ils ont une grande vénération pour leurs Saints, dont le plus illuſtre eſt enterré dans leur Ville Capitale : ils diſent qu'il paroît ſouvent pour les avertir des dangers qui les ménacent; & quand il ſouffle des vents furieux, ils en attribuent la cauſe à ſon abſence. Il y a des habitants de quatre ſortes : les premiers & vraiſemblable-

ment les plus anciens, ſont d'un caractère très-ſauvage, ne vivent que de racines : prennent des bœufs pour leur monture : évitent toute converſation avec les autres claſſes : portent de longs cheveux, ſont très-maigres, & n'ont ni habits pour ſe couvrir, ni maiſons pour ſe retirer : enfin leur intelligence ne paroît que très-peu ſupérieure à celle des brutes. La ſeconde claſſe eſt celle des chrétiens Jacobites qui vivent dans les montagnes, où ils ont été chaſſés par les Arabes ; ceux-ci forment la troiſième claſſe, & ſe ſont rendus maîtres du pays par droit de conquête : mais ils portent un ſi grand reſpect à leur Roi, qu'ils n'oſeroient pas même parler en ſa préſence ſans en avoir la permiſſion. La quatrième claſſe eſt celle d'une eſpèce d'eſclaves qui ſont occupés à faire l'aloès & à tous les ouvrages les plus vils de cette Iſle.



CHAPITRE II.

Thomas Rowe arrive à Suratte : le Gouverneur se conduit mal avec lui : il se met en route pour gagner par terre la Cour du Mogol : il est en danger par la rencontre des voleurs : mauvaises maisons de Brampour : le Roi lui donne audience & s'enyvre : Rowe arrive à Cytor, où il voit de superbes Ruines : il est reçu très-gracieusement du Grand Mogol : usages de cette Cour ; description du Nouroux.

Rovve arrive à Suratte.

LE 31 d'Août, les Anglois leverent l'Ancre de la baye de Délicia, & ils arriverent à Suratte le 26 du mois suivant. L'Ambassadeur y débarqua & demeura à terre pour se rafraîchir jusqu'au 30 d'Octobre. Le Gouverneur marqua beaucoup de dureté dans la recherche qu'il fit parmi les domestiques & le bagage, & il leur déroba même plusieurs effets. Le 1 de Novembre Rowe continua sa route par terre, pour se rendre à la Cour du Grand Mogol, & il arriva le 6 à la ville de

An. 1515.

Nunderpar, dans le Royaume de Brampour, qui est soumis à ce Monarque. Il y mangea de très-bon pain, & ce fut le premier endroit où il en trouva après avoir quitté Suratte. Il y vit aussi de grands troupeaux, de jeunes bœufs, qui sont très-communs dans ce pays, où les Bramines ne permettent pas de les tuer.

Il arrive à Brampour.

Le 10 il campa près des murs de la ville de Chapre, où il fut gardé par un parti de Soldats du Roi de Brampour, afin de le garantir des voleurs qui descendent des montagnes. Le 14 il arriva à Brathapore, village qui n'est qu'à deux milles de Brampour, & il y fut reçu par un Officier de la maison du Roi, qui le conduisit au sérail destiné pour le recevoir dans la Capitale. Ces quartiers qui étoient très mauvais, contenoient seulement quatre pièces fort petites, dont la forme ressembloit assez à celle d'un four, bâti de briques. L'Ambassadeur préféra de demeurer dans sa tente, quoique la maison qu'on lui avoit préparée fût une des plus belles de la Ville; toutes les autres, excepté celles de quelques Seigneurs n'étant construites que de terre.

Le lendemain il eut une audience

ROWE, Chap. II.

An. 1615.

Il arrive à Ardſmère & eſt admis à l'audience du Grand Mogol.

du Roi, qui étoit aſſis ſur une eſtrade avec un très beau tapis ſous ſes pieds, & un riche dais au-deſſus de ſa tê e. La nobleſſe étoit debout formant un cercle, où chacun étoit placé ſelon ſon rang, & tous avoient les ma n; devant les yeux. Rowe ne put obtenir la permiſſion de s'aſſeoir en ſa préſence : mais on lui dit de paſſer dans une chambre voiſine, où le Roi lui en accorderoit la liberté, & s'entretiendroit avec lui. Sa Majeſté oublia bientôt cette promeſſe, parce qu'elle s'enyvra de quelques liqueurs que l'Ambaſſadeur avoit jointes à d'autres préſents. Rowe tomba malade à Brampour; cependant il en ſortit le 27 de Novembre, & arriva le 18 de Décembre dans une ancienne ville ruinée, qu'on nommoit Cythor. Elle étoit totalement inhabitée : mais par la magnificence de ſes reſtes, on voyoit qu'elle avoit été autrefois dans une grande ſplendeur. Le 23 de Décembre, il arriva à Ardſmère, réſidence du Grand Mogol, & fut admis à l'audience de ce

An. 1616.

Monarque le 10 de Janvier 1616 dans l'endroit qu'on appelle le Durbal. On le conduiſit j'uſqu'à une barriere, où il fit une profonde révérence, avant

de la paſſer : la même cérémonie fut répetée à une ſeconde barriere, après laquelle il ſe trouva au-deſſous du Grand Mogol, qui étoit aſſis dans une eſpece de petite gallerie ſous un riche dais, & magnifiquement habillé de velours & de ſoye. Immédiatement au-deſſous du balcon dans l'intérieur de la ſeconde barriere, étoient les Ambaſſadeurs & la principale nobleſſe : les nobles d'un rang inférieur ſe tenoient entre les deux barrieres, & toute la foule du peuple étoit confondue hors de la premiere.

Le Monarque reçut l'Ambaſſadeur très gracieuſement ; le diſpenſa de tout le cérémonial de la Cour par égards pour ſon caractere, & conſentit à recevoir ſon ſalut à la maniere des Anglois. Le Grand Mogol ſe rend une fois par jour régulierement dans le Durbal pour y donner ſes ordres, recevoir les requêtes, donner des audiences, & récevoir des préſents. Ses ſujets ſont tellement habitués à cet uſage que s'ils étoient un jour ſans voir leur Prince, & qu'on ne leur dit pas la cauſe de ſon abſence, il ſeroit à craindre qu'il n'arrivât quelque mutinerie. Il ne ſeroit pas poſſible de les

Deſcription de la cour du Mogol.

ROWE, Chap. II. An. 1616.

amuser deux jours par de faux prétextes : car dès le second, le Monarque est obligé de recevoir quatre personnes, comme députés de tous ses peuples pour qu'ils voyent par eux-mêmes les raisons qui l'empêchent de paroître, & qu'ils en puissent rendre compte aux autres sujets. Il se montre ordinairement le matin à une fenêtre, qui a vue sur une grande place d'où tout le monde le peut voir, & il revient à midi pour être présent aux combats des bêtes féroces & aux exercices des Eléphants. Après cet amusement il se retire avec ses femmes qu'on tient exactement renfermées, & il n'y a que les Eunuques chargés de les garder, qui ayent la permission de les voir. Après le souper qu'il fait presque toujours à huit heures du soir, il descend dans une cour spacieuse où il s'entretient librement avec ceux de la noblesse qu'il a nommés pour cette soirée, & aucun autre que ceux qui en ont reçu l'ordre n'auroit la hardiesse de s'y présenter. Aucune affaire publique, de quelle nature qu'elle soit n'est traitée autre part que dans cet endroit & au Durbal, & tout est porté sur un registre que tous les sujets ont le

le droit de compulſer pour deux piéces d'argent qui reviennent à peu-près à quarante-huit ſols de notre monnoye, enſorte que par ce moyen le moindre artiſan peut être auſſi-bien inſtruit que le premier Miniſtre des affaires de ſon ſouverain.

Le 1 de Mars, l'Ambaſſadeur monta à cheval pour aller voir une maiſon de plaiſance du Mogol. Elle eſt ſituée entre deux rochers, qui la garantiſſent entiérement du Soleil, & qui répandent dans tous les environs une obſcurité propre à faire gouter le plaiſir le plus ſenſible aux eſprits mélancoliques. Les rochers ſont remplis de paons ſauvages, de tourterelles, de pluſieurs autres eſpeces d'oiſeaux & de ſinges.

Fête de Norofe ou Nouroux.

Le 11 de Mars, on commença à célebrer une fête qu'on appelle des dix-huit jours, quoiqu'elle ne dure ordinairement que neuf, en l'honneur du nouvel an, parce que ce jour étoit celui de la premiere Lune. On lui donne le nom de Norofe ou Nouroux, & elle eſt toujours accompagnée d'une grande magnificence. Le jour indiqué on éleva dans le Durbal un trône quarré de bois de quatre pieds de hauteur, couvert de nacre, placé ſous un

ROWE, Chap. II. An. 1616.

dais où pendoit un ſuperbe rézeau de perles, avec des ornements de pommes & d'autres fruits en or, & ſoutenus par quatre pilliers de cane couverts de ſemblables richeſſes. Dans l'eſpace deſtiné à recevoir la nobleſſe, on avoit étendu des tapis de Perſe les plus ſuperbes qu'on avoit trouvé à acheter. Vers la droite du trône étoient quelques grands Seigneurs dans l'intérieur d'une baluſtrade, qui environnoit tout le Durbal. Les principaux ſujets des Etats du Grand Mogol avoient dreſſé de petites tentes de velours, de damas, de taffetas, ou d'étoffes d'or, ſous leſquelles étoient des richeſſes immenſes. Le Souverain avoit coutume d'aller d'une tente à l'autre : mais en cette occaſion il demeura ſur le trône, où il y avoit pour ſiége un couſſin couvert de perles & de diamants. Tous y apporterent leurs préſents, qu'ils mirent à ſes pieds, & qui réunis formoient un tréſor d'une valeur preſque incroyable.

Le 12 de Mars, l'Ambaſſadeur eut une ſeconde audience, & fit quelques préſents au Monarque. En même temps le fils de Nama, Prince devenu Tributaire depuis peu, fut intro-

duit en sa présence, & lui marqua ses respects en se prosternant le front contre terre. Le 13 Rowe eut une nouvelle audience pour la ratification de la paix avec l'Angleterre, & pour enregistrer les articles du traité de commerce. Le 15 il assista au divertissement du Nouroux sur l'élévation où étoit le trône & à la droite de l'Empereur; le jeune Prince & le nouveau Tributaire furent placés de l'autre côté, d'où ils virent également tous les plaisirs de la fête.

Le 23 le Mogol fit présent à l'Ambassadeur d'un Esclave, qui étoit un jeune homme très-bien fait accusé de félonie : mais qui n'étoit pas convaincu. Rowe l'accepta & dit qu'il s'en serviroit suivant l'usage des Anglois seulement en qualité de domestique, parce que les loix de son pays ne permettoient pas aux hommes de se tenir l'un & l'autre dans l'esclavage.

Traité de commerce entre le Monarque & les Anglois.

Le 26 de Mars, Asaph-Chan, favori du Roi & premier Ministre, eut ordre d'examiner les articles du traité de commerce, que Rowe avoit présentés de la part des Anglois. Les principaux portoient: que les sujets d'Angleterre auroient le commerce libre dans tous les ports du Mogol, tant

ROWE, Chap. II.

An. 1616

pour l'importation que pour l'exportation ; & que si quelques Anglois mouroient dans les Indes, ses biens ne seroient pas sujets à confiscation ; il y avoit plusieurs autres articles qui servoient à éclaircir & à étendre ces deux premiers. Le même jour, l'Ambassadeur, qui étoit allé à Guzalcan fut averti de la part d'Asaph-Chan de prendre place avec la noblesse à l'avenir, & de ne plus se mettre à la droite du trône, où il se faisoit d'autant plus remarquer qu'il y étoit seul. Il se soumit après quelque dispute, & à la premiere audience il se mit du même côté que le Prince, qui par le conseil d'Asaph-Chan s'en plaignit au Grand Mogol : mais le Monarque après avoir examiné les raisons de l'Ambassadeur approuva sa conduite, & lui dit de garder cette place, comme étant convenable à son rang & à sa qualité.

Le 31 de Mars, Asaph-Chan donna à l'Empereur une fête qui lui coûta plus de quinze cent mille livres ; tout le chemin par lequel il passa fut couvert de riches tapis, cousus ensemble l'espace de plus d'un mille anglois. Le 18 de Juillet un des neveux du Monarque

fut envoyé en prison, pour avoir refusé de flatter un lion de la main, ce qu'un de ses fils fit aussi-tôt. On se servit de ce prétexte pour arrêter ce jeune Prince : mais beaucoup de personnes penserent que le véritable sujet de sa prison fut d'avoir professé le Christianisme, à quoi il fut engagé par quelques gens qui avoient leurs raisons pour l'éloigner de la présence de l'Empereur. Le 25 de Juin, Moereb-Chan homme très puissant & chef de la faction opposée à Asaph-Chan sollicita l'amitié de l'Ambassadeur. Rowe répondit en politique à ses avances : mais il évita tout ce qui pouvoit marquer une liaison particuliere. Moereb-Chan avoit beaucoup de jugement & entendoit très bien la partie du commerce : il conseilla aux Anglois d'apporter dans le Mogol de petites curiosités de la Chine & du Japon, ainsi que des draps & des tapisseries tissues d'or, plutôt que des étoffes & des épées ordinaires, qui étoient des marchandises communes. L'Ambassadeur se lia ensuite avec Abdalla-Hassan, Trésorier de l'armée & Commandant en chef des gardes de l'Empereur. Cet Officier quoi-

ROWE, Chap. III.

An. 1616.

que très poli faisoit peu de complimens : il parloit avec beaucoup de justesse sur tout ce qui concernoit la guerre, & dans une visite que lui fit Rowe, il lui donna le spectacle de l'exercice de l'arc & du mousquet qu'il fit faire aux Gardes, qui étoient tous gens distingués.

CHAPITRE III.

Habileté des peintres Mogols : Amour de l'Empereur pour le vin, & coutume singuliere de cette Cour : Châtiment d'un Eunuque & d'une Dame surprise dans une intrigue amoureuse : On promet aux Anglois un établissement dans le royaume de Brampour : Caractere de celui qui en fait l'offre : Punition de plusieurs voleurs : Grands revenus du Vice-Roi de Catan : L'Ambassadeur lui fait une visite.

Habileté d'un peintre Mogol.

LA plus grande partie du mois de Juillet fut employée à solliciter le réglement des articles du commerce : le 13, l'Ambassadeur se

rendit auprès du Mogol, qui le reçut avec bonté dans le Durbal : mais étant informé qu'il y avoit un peintre Anglois à la suite de Rowe, il désira de le voir. Il se nommoit M. Hughes, étoit très bon dessinateur, mais avec des talents médiocres pour la peinture. Il se rendit auprès de Sa Majesté, qui l'entretint familiérement un temps assez long. Peu de jours après l'Ambassadeur fit présent à l'Empereur d'une très belle peinture, & il en parut très flatté : elle fut montrée à un des meilleurs peintres du pays, lequel assura qu'il en feroit une copie qu'on ne pourroit distinguer de l'original. Asaph-Chan voulut gager un cheval avec l'Ambassadeur pour soutenir l'habileté du peintre : Rowe accepta le pari : mais le Ministre ne voulut pas le soutenir. Cependant après quelques jours, le Grand Mogol présenta à la lumiere six peintures, dont cinq étoient des copies faites avec tant d'exactitude que l'Ambassadeur eut beaucoup de peine à les distinguer d'avec l'original. L'Empereur parut très content de ce que ses artistes avoient si bien réussi ; & il promit

ROWE, Chap. III.

An. 1616

son portrait à son Excellence. Il buvoit alors du vin d'Alicant, & il fit donner des verres à plusieurs de ses courtisans, en disant qu'il étoit trop bon pour le garder, & qu'il craignoit que ce vin ne s'aigrit si on ne le buvoit promptement. Il continua à boire & à causer jusqu'à ce qu'il tomba dans l'ivresse, & qu'il s'endormit. Alors sans aucun égard pour personne, on éteignit tout-à-coup les lumieres, & l'Ambassadeur fut obligé de chercher son chemin dans l'obscurité.

Punition d'une intrigue amoureuse.

Le même jour on trouva un Eunuque couché avec une des femmes de la sultane favorite, & il fut sur le champ poignardé par un de ses confréres, ce qui rendit cette intrigue publique. Son corps fut jetté aux éléphans, & la Dame fut condamnée à demeurer trois jours & deux nuits enterrée jusqu'aux aisséles, sans aucune nourriture & exposée à toute l'ardeur du Soleil : mais avec la condition que si elle n'en mouroit pas, sa faute seroit pardonnée. L'auteur ne nous dit point quel en fut l'événement, mais il nous apprend qu'elle étoit riche d'un million six cents mille roupies.

Le 22 de Juillet, l'Ambassadeur reçut des lettres de Mahomet-Chan qui commandoit à Brampour, avec la plus grande distinction, par lesquelles il lui marquoit qu'il donneroit aux Anglois un Comptoir à Baroch avec la pleine liberté du commerce, sans qu'ils pussent y être troublés.

ROWE, Chap. II.

An. 1616.

On promet aux Anglois un Comptoir à Baroch.

Mahomet étoit un homme integre, bien au-dessus des petits moyens d'extortion qu'employoient les autres Gouverneurs. Non seulement le Mogol le chérissoit, mais il étoit aussi aimé & réveré de tous ceux qui avoient quelques affaires à traiter avec lui. Rien ne pouvoit être plus avantageux aux Anglois que d'avoir un établissement dans son Gouvernement, ce qui leur assuroit une bonne retraite, s'il arrivoit que par quelque événement ils fussent chassés de Surate.

Le 9 d'Août on amena cent voleurs enchaînés devant le Mogol : il lut leurs accusations; donna ordre de faire déchirer leurs chefs en piéces par les chiens, & de mettre les autres à mort. La Sentence fut aussi-tôt exécutée : on les partagea

Punition de cent voleurs.

ROWE, Chap. III.

An. 1616.

en plusieurs bandes, qu'on distribua en différentes rues de la Ville, & pendant que les chiens déchiroient les chefs, on attacha les autres par les pieds & par les mains. Ensuite on leur coupa la tête, & on laissa leurs corps pour servir d'exemple dans les places publiques où ils demeurerent, spectacle aussi insupportable par l'infection, qu'il étoit horrible à la vue.

Grande fortune d'un Viceroi.

Le 10, le 11, & le 12, l'Ambassadeur fit ses efforts pour exciter la jalousie de l'Empereur contre les Hollandois, qui avoient envoyé un vaisseau dans ces mers. Il étoit à la hauteur de Surate & attendoit une flotte, qui devoit arriver de jour en jour. Le 12 sur l'invitation qui fut faite à Rowe il visita Gemaldin Ussin, Viceroi de Pantan âgé d'environ soixante-dix ans. C'étoit un homme très habile, affable & poli, qui avoit beaucoup de respect pour le divin Législateur des chrétiens, & qui connoissoit parfaitement les intérêts politiques de son Maitre. Il avoit composé une histoire des événements arrivés de son temps, & l'Abassadeur dit qu'il lui en offrit une copie, mais il ne nous apprend pas

s'il l'accepta. Le Grand Mogol lui faisoit une pension de mille roupies par jour, & lui donnoit la paye de cinq mille cavaliers : quoiqu'il n'entretint que quinze cents hommes de pied. Ce revenu étoit très considérable, cependant on trouve dans l'Empire du Mogol des Gouverneurs qui en ont le double, & même plusieurs sont aussi riches que le Monarque.

ROWE, Chap. III.

An. 1616.

Il traite Rowe magnifiquement.

Quelques jours après, ce Seigneur traita l'Ambassadeur à Havar-Gemel, maison de plaisance & jardin qui appartenoit à l'Empereur, & qu'il emprunta en cette occasion. Il reçut Rowe dans une tente, qu'on avoit dressée auprès d'un très bel étang : il étoit accompagné de deux de ses fils, qui étoient au nombre de trente, & suivi de cent domestiques. Il lui fit voir dans les cabinets de l'Empereur, & dans quelques chambres particulieres plusieurs antiques & différentes peintures, qui étoient des présents des Monarques François & des autres Princes de l'Europe.

Gemaldin-Ussin dit qu'il espéroit que Son Excellence recevroit avec

ROWE, Cha. III. An. 1616.

bonté le léger répas qu'un homme pauvre étoit en état de lui donner: qu'il défiroit fon amitié : qu'il l'avoit invité à manger du pain & du fel avec lui pour être le fceau de celle qu'ils contracteroient enfemble ; & qu'il comptoit qu'elle lui feroit agréable. Il confeilla à l'Ambaffadeur de faire apprendre la langue Perfienne à un de fes gens, qui put lui fervir d'interpréte, parce que ceux qui en faifoient leur métier étoient en général des fourbes & des trompeurs, qui faifoient beaucoup de tort à ceux qui les employoient : qu'ils étoient ordinairement aux gages de quelque grand Seigneur de la Cour, & qu'ils expliquoient conformément à fes ordres tout ce qu'on difoit au Prince, ce qui caufoit fouvent des retards très confidérables aux affaires étrangeres. Il l'affura que s'il fuivoit fes confeils il obtiendroit bientôt ce qu'il demandoit du Grand Mogol, qui avoit beaucoup d'amitié pour lui, ce qui ne pouvoit manquer de lui attirer l'eftime de toute la nobleffe : que Sa Majefté le foir précédent avoit choifi entre autres curiofités fon portrait qui étoit très

bien peint, & qu'il l'avoit remis à Asaph-Chan pour qu'il en fit présent de sa part à son Excellence.

Après ce discours, on apporta le dîner, dont on fit deux différents services: on en mit un devant l'Ambassadeur & sa suite, & l'autre devant Gemaldin & ses gens, parce que leur religion ne leur permettoit pas de manger avec des Chrétiens. Cependant Rowe lui ayant rappellé qu'il lui avoit promis de manger du pain & du sel avec lui, il vint s'asseoir à ses côtés, & mangea des raisins, des amendes, des pistaches, & d'autres fruits. Après le dîné, ils jouerent aux échecs; mais lorsque l'Ambassadeur voulut se retirer, il fut prévenu par son hôte, qui lui dit qu'il n'avoit fait qu'une légere collation, & qu'il l'arrêtoit à souper, parce que c'étoit particuliérement pour ce repas qu'il l'avoit invité. En même-temps on introduisit l'Ambassadeur du Roi du Dékan, mais Gemaldin lui marqua pas à beaucoup près autant d'attention.

Peu de temps après on apporta le souper, composé de différentes sortes de mets, bouillis, fricassés, &

ROWE, Chap. III.

An. 1616.

rôtis : de riz préparé de plusieurs façons, & de salades excellentes. Gemaldin soupa de même avec ses autres conviés separément de l'Ambassadeur. Rowe fut très content de ce repas, & quand il partit on lui fit présent de cinq boettes de sucre candi, préparé avec du musc, & d'un pain de sucre, le plus beau, & le plus blanc, pesant cinquante livres. Son Excellence refusa d'abord de l'accepter : mais Gemaldin insista pour qu'il le prit, en lui disant qu'il en avoit cent autres pains à lui donner, & pour qu'il n'en fit pas de difficulté, il l'assura qu'il les recevoit par forme de tribut de son gouvernement, sans que cela lui occasionnât aucune dépense.

L'Empereur donne son portrait à Rowe.

Le 17 Rowe eut une audience de l'Empereur, qui donna ordre à Asaph-Chan de lui remettre son portrait. Quelques courtisans demanderent qu'il en marquât sa reconnoissance suivant leurs usages, ce qu'il refusa absolument de faire. L'Empereur cria qu'il suffisoit qu'il lui fit son remerciment à la maniere des Anglois : alors Rowe mit le portrait à son col, ôta son chapeau, ayant

ça débout devant le trône, fit une profonde révérence, & se retira. Ce portrait étoit attaché à une chaîne d'or très légere, avec une perle de peu de valeur; & quoique le tout ne valut pas trente louis, c'étoit un des plus magnifiques présents que l'Empereur eût faits depuis longtemps. C'est une marque de grande distinction, & personne ne peut porter le portrait du Monarque, que ceux à qui il le donne. Il est rare qu'il soit plus grand qu'une piece de vingt-quatre sols, on n'y met aucun ornement; & ceux qui le reçoivent y peuvent ajouter tous ceux qu'il leur plaît d'y joindre.

Le 19 Gemaldin Uffin ayant été nommé Gouverneur de Syndes, fit une visite à l'Ambassadeur, accompagné de deux de ses fils, & de deux Gentilshommes, avec une suite de cent domestiques. Il y resta à dîner, & mangea de plusieurs mets qu'on lui avoit fait préparer par un cuisinnier du pays: mais il demanda en particulier que son Excellence lui envoyât quatre ou cinq sortes de plats apprêtés à la façon des Chrétiens, & qui avoient attiré son at-

ROWE, Chap. III. An. 1616.

tention. Ils lui furent envoyés, & il les mangea dans sa maison, sans témoins. A son départ il invita Rowe à l'aller voir à Syndes, l'assura qu'il étoit disposé à lui rendre tous les services qui dépendroient de lui, & suivant la coutume il accepta quelques présents de bagatelles.

Temperature fâcheuse de ce climat.

Le 20 comme on étoit dans la saison pluvieuse, nommée l'Eléphant, la pluye tomba en plus grande abondance, qu'on ne l'avoit vue depuis plusieurs années, & l'on craignit que toute la Ville ne fut emportée par les eaux. Les habitants s'enfuirent sur les hauteurs: un étang voisin de la maison de l'Ambassadeur se déborda & rompit ses chaussées, & cette maison, qui n'avoit que des murs de terre, & qui étoit construite dans un fonds, sur un très mauvais terrein, auroit surement été renversée, avec la perte de tous les effets qu'elle contenoit, si l'on n'eût par ordre du Grand Mogol creusé promptement un canal pour faire prendre un autre cours à l'eau. Rowe assure que durant tout le temps qu'il demeura sous ce climat, il vit à peine un beau jour, & qu'il ne s'en

passa presque aucun sans avoir ou du tonnere, ou de la pluye, ou des orages, ou une chaleur, ou un froid excessif, l'air n'y étant jamais tempéré, & chacun de ces méteores étant toujours à l'extrême. Les Hollandois obtinrent alors la permission de commercer à Suratte, mais pour très peu de temps, & avec la condition qu'ils seroient prêts à partir au premier ordre. Le 29 le Mogol fit une chasse au sanglier: il en tua un d'une grosseur extraordinaire de sa propre main, & l'envoya en présent à l'Ambassadeur. Il lui fit dire qu'il le prioit d'en manger, & de lui en renvoyer seulement les défenses, à cause de leur grosseur étonnante. Quelque temps après Rowe apprit que l'Empereur avoit dessein de se rendre à Mandoa, Château voisin de Brampour, afin d'être à portée de soutenir son fils le Sultan Corone, Prince très peu aimé, auquel il avoit donné depuis peu le principal commandement du Dékan, sans le consentement, & contre l'inclination de la plus grande partie de la Noblesse.

CHAPITRE IV.

Grande solemnité pour célébrer la naissance de l'Empereur du Mogol. On pese ce Prince dans des ballances: Eléphants distingués par le rang, & par la qualité: L'Ambassadeur est mandé à la Cour pendant qu'il étoit encore au lit: L'Empereur boit avec lui, & lui fait un riche présent: Bassesse de la Noblesse: Le Gouverneur d'Amadabat se rend à la Cour en habit de Pélerin, & est très bien reçu: Le Prince Corone est nommé Général contre ceux du Dékan, qui envoyent un Ambassadeur pour détourner l'orage.

Fête de la naissance du Mogol.

LE 2 de Septembre, qui étoit le jour de la naissance du Grand Mogol, fut célébré avec grande magnificence. Il est d'usage de le peser le même jour dans des ballances, où l'on met sur l'autre plateau quelques joyaux, de l'or, de l'argent, de riches étoffes, du beurre, du riz, des fruits, & d'autres denrées, qu'on

diſtribue enſuite entre les Prêtres ou Bramines. L'Empereur avoit donné des ordres particuliers pour que l'Ambaſſadeur fut invité à cette cérémonie ; mais par une erreur du meſſager d'Aſaph-Chan il ne s'y rendit que lorſqu'elle fut finie, ce qui fâcha beaucoup Sa Majeſté, & le Miniſtre en reçut une vive réprimande. On y voit une grande quantité d'Eléphants, partagés en différentes claſſes : quelques-uns nommés Seigneurs Eléphants, ſont richement caparaçonnés en or & en argent : mais le principal de tous, qui eſt d'une groſſeur étonnante, porte un plaſtron & une eſpèce de caſque d'or, magnifiquement orné de rubis & d'émeraudes. Chacun de ces Seigneurs a pluſieurs drapeaux avec diverſes banderolles qui voltigent autour de lui, & il eſt accompagné de huit ou dix autres Eléphants, couverts de drap d'or & d'argent. Tous fléchiſſent le genou quand ils paſſent devant le Monarque, & le conducteur de chacun reçoit quelques préſents, ce qui fait la plus grande partie des divertiſſements de ce jour.

ROWE, Chap. IV.

An. 1616.

Vers dix heures du ſoir, l'Ambaſ-

Rovve eſt mandé au palais.

ROWE, Chap. IV. An. 1616.

sadeur étant déja couché, reçut un message de l'Empereur, qui l'invitoit à se rendre auprès de lui, & à lui apporter les plus belles peintures qu'il eût, parce que Sa Majesté avoit intention de les faire copier. L'Ambassadeur se leva & suivit le messager à la Cour, où il trouva le Grand Mogol assis, les jambes croisées sur un Trône, richement garni de toutes sortes de joyaux. Le Monarque étoit magnifiquement habillé, & avoit devant lui une petite table d'or, sur laquelle étoient différentes curiosités de grand prix en or & en argent, ornées des pierreries les plus éclatantes. Il avoit aussi près de lui plusieurs flacons de vin de diverses sortes, & il en donnoit à ses Courtisans, qui étoient superbement vêtus, & buvoient avec la plus grande familiarité.

L'Ambassadeur avoit apporté deux peintures, dont l'une qui représentoit une très belle femme, & qui étoit bien finie, plût beaucoup au Mogol, qui marqua une grande ardeur pour l'avoir. Rowe, qui l'estimoit infiniment à cause de la Dame, dont elle étoit le portrait, avoit beau-

coup de peine à s'en défaire : mais enfin voyant tout le désir que l'Empereur faisoit paroître pour en être possesseur, il consentit à la lui donner. Le Monarque lui en marqua la plus forte reconnoissance, & lui dit qu'il avoit bien de la peine à croire que ce portrait eût été fait sur une personne vivante ; mais qu'il pensoit que c'étoit l'ouvrage de quelque imagination brillante, d'autant qu'il n'avoit jamais vu de femmes qui pût lui être comparée. L'Ambassadeur l'ayant assuré sur son honneur, que c'étoit celui d'une personne de ses amies qu'il estimoit beaucoup, le Monarque répondit qu'il en feroit faire cinq copies, & que si Rowe pouvoit reconnoître l'original, il promettoit de le lui rendre.

Familiarité du Mogol avec Rowe.

Après ce discours l'Empereur dit à Rowe, que ce jour étoit celui de sa naissance, que tous ses amis & ses sujets passoient dans la joye, & il lui demanda s'il vouloit boire avec lui. L'Ambassadeur, qui se prêtoit en toutes choses à ses désirs, y consentit avec reconnoissance, & l'Empereur après avoir bu le premier, lui envoya la coupe qui étoit d'or, du

poids d'environ vingt onces, richement ornée de rubis & de turquoises, avec son couvercle & sa soucoupe, le tout d'un très beau travail. Elle étoit remplie d'un vin extrêmement fort qui monta au nez de son Excellence, & le fit éternuer. Le Mogol ne put s'empêcher d'en rire: mais il dit à Rowe qu'il étoit le maître de n'en boire que la quantité qu'il voudroit. Il lui ordonna de faire porter chez lui la coupe, le couvercle & la soucoupe, comme une marque de son estime. L'Ambassadeur le remercia à la maniere Angloise, & refusa toujours de poser sa tête sur le plancher, quoiqu'Asaph-Chan voulut encore l'y engager. On lui présenta des raisins, des amandes, & des limons coupés par tranches dans un bassin d'or, & l'Empereur lui demanda s'il avoit été content du sanglier, comment il l'avoit fait accommoder, & ce qu'il avoit bu en le mangeant.

Le Monarque fit jetter au peuple une assés grande quantité de roupies neuves, & il jetta aussi autour du trône quelques pieces d'or & d'argent, qui avoient la forme d'amande. Tous les Seigneurs se précipite-

rent dessus pour en ramasser, à l'exception de celui qui avoit été Roi de Candahar, d'Asaph-Chan, du fils de l'Empereur, de deux autres vieux Seigneurs, & de l'Ambassadeur. Après ce divertissement il fit distribuer des ceintures travaillées en or, à ses Secrétaires & à ses Musiciens: & ayant ainsi passé le temps à boire & à s'amuser, il s'endormit d'ivresse: chacun se retira, & la fête fut terminée.

ROWE, Chap. IV.

An. 1616.

Pendant six ou sept mois Rowe fut continuellement occupé à solliciter, pour qu'on donnât la sanction du grand sceau aux Articles qu'il avoit dressés & présentés pour l'établissement du commerce. Voyant que toutes ses peines étoient infructueuses, & qu'Asaph-Chan, sur qui il avoit particuliérement compté, ne pensoit qu'à l'amuser; il s'adressa directement au Prince, dont le Secrétaire reçut un ordre très favorable aux affaires de la Compagnie. Quelques-uns des Articles pouvoient souffrir une interprétation un peu ambigue: mais ils furent expliqués très clairement dans une lettre adressée au Gouverneur de Surate.

Vers le même-temps Abdala-Chan, Arrivée d'un

ROWE, Chap. IV.

An. 1616

Gouverneur en habit de Pélerin.

Gouverneur d'Amadabat vint à la Cour, fur quelques accufations portées contre lui, d'avoir méprifé en plufieurs occafions l'autorité du Roi. Il étoit un des plus grands Seigneurs de toute l'Inde, & l'on croyoit d'abord qu'il négligeroit de répondre : mais le Sultan Corone l'y détermina en lui promettant de le foutenir. Il lui tint fa parole, & fut tres fatisfait d'acquérir l'amitié d'un homme auffi important dans l'Etat. Il avoit fait foixante milles à pied, en habit de Pélerin, pour marquer plus d'humilité : mais il avoit deux mille Cavaliers qui le fuivoient à une journée de diftance.

Le 10 d'Octobre il fut conduit dans les fers au Jarnar, qui eft le lieu où le Grand Mogol écoute les plaintes, & d'où il voit les divertiffements publics. Les yeux d'Abdala étoient couverts de fon turban, pour que l'Empereur fut le premier qu'il pût voir en arrivant à la Cour. Il fit les révérences ordinaires de la maniere la plus foumife, auffi-tôt qu'il parut en préfence de Sa Majefté, & après un léger examen il reçut le pardon du Monarque. Alors on lui ôta fes fers,

fers, & on lui donna une nouvelle veste de drap d'or, avec un turban & une ceinture aussi riche.

An. 1616.

Le Prince Corone est nommé pour commander l'armée.

Le Grand Général Chan-Channa, n'ayant pas réussi dans la guerre du Dékan, le Prince Corone pensa qu'il pourroit lui-même y acquérir beaucoup d'honneur. Il sollicita le commandement, & il lui fut accordé: mais le Général refusa de le lui remettre, ce qui fut très sensible à ce Prince ambitieux. Le Mogol, qui ne vouloit pas mécontenter Chan-Channa, dissimula son refus, le confirma dans le commandement, & déclara à une de ses parentes qui étoit dans le serail, qu'il avoit dessein de lui écrire, & de lui envoyer une veste pour marque de réconciliation. Cette femme lui répondit qu'elle étoit persuadée que le Général ne voudroit recevoir ni la lettre, ni le présent, crainte de quelque trahison, parce qu'il savoit que Sa Majesté avoit voulu deux fois se défaire de lui par le poison. Cette réponse irrita tellement l'Empereur, qu'il changea encore de sentiment, & se détermina à envoyer le Prince Corone pour commander à sa place, & mê-

ROWE, Chap. IV. An. 1616.

me à le soutenir en personne avec une armée.

Cette résolution causa quelque inquiétude à Chan-Channa, qui en fut informé. Pour détourner l'orage, il engagea ceux du Dékan qui avoient pour lui une grande estime, à envoyer des Ambassadeurs à la Cour, afin de demander la paix avant que le Grand Mogol & le Prince se missent en campagne. Ils y arriverent avec quelques beaux chevaux, richement caparaçonnés par forme de présent; mais l'Empereur, qui étoit très irrité, refusa de les entendre, & les renvoya à son fils, auquel il laissa la liberté de faire la paix, ou de continuer la guerre. L'orgueilleux Prince, entêté de son pouvoir, & dont l'ambition avoit passé en proverbe, refusa toutes les conditions, quoiqu'ils en offrissent de très avantageuses, & déclara qu'il ne vouloit traiter qu'en pleine campagne.

Quelque partialité que marquât le Grand Mogol en faveur du Prince Corone, il désigna toujours pour son successeur le Prince Corsorone, son fils aîné, qu'il tenoit cependant en prison par le crédit d'un parti qui

lui étoit opposé. Ce Prince étoit en général très aimé, au lieu que Corone n'avoit que très peu de gens qui lui fussent sincérement attachés.

ROWE, Chap. IV. An. 1616.

CHAPITRE V.

Causes de l'emprisonnement du Sultan Corsorone : Sa vie est en grand danger, mais elle est conservée par la fidélité de son garde, qui est enfin forcé de l'abandonner : Différents attentats contre sa personne : Il est secrettement protégé de son Père : Arrivée de quatre vaisseaux Anglois à Surate. La paix est proposée aux Portugais à Goa : L'Ambassadeur de Perse fait une superbe entrée à Ardsmère.

Divisions entre les fils du Mogol.

IL y a peu d'histoires qui présentent des événements aussi intéressants, que ceux du régne d'Ezbarscha, père du Grand Mogol, qui étoit sur le trône dans le temps de l'Ambassade de Sir Thomas Rowe. Le Lecteur trouveroit aussi dans le régne du fils de quoi piquer sa curiosité : mais le

ROWE, Chap. V. An. 1616.

récit de toutes ces circonstances seroit étranger à notre sujet, & nous nous bornons uniquement à rapporter quelques particularités dignes de remarque, pour faire voir que la trop grande douceur du Souverain encourage toujours les factions, & ne les laisse que trop souvent monter à un dégré d'insolence, qui devient intolérable.

Corsorone s'étoit trouvé engagé malgré lui, dans un soulévement contre la personne de son père, & il étoit toujours très aimé, comme nous venons de le dire, quoiqu'il fût retenu en prison par les intrigues de Corone, de Normahal, d'Asaph-Chan, & d'Etiman Dowlet, père de la favorite. Ils agissoient tous d'accord pour se soutenir mutuellement, & la vie du Prince fut exposée aux plus grands dangers par les artifices de Normahal, qui employa toutes les ruses qui lui étoient familiéres, pour obtenir qu'il fut remis aux soins de son frere Corone. Elle assuroit que lui étant attaché par les liens de la plus étroite amitié, le Sultan auroit les plus grandes attentions pour sa personne: mais

leur dessein réel étoit de le faire périr par le poison. S'ils y avoient réussi, ils se seroient défait d'un ennemi très puissant, dont ils devoient redouter la juste vengeance à l'avenir, & ils auroient ouvert le chemin à Corone pour le faire monter sur le trône des Indes à la mort de son père. Toute la subtilité de leurs raisons fut inutile, & le Mogol y fit très peu d'attention, jusqu'à ce qu'un jour étant presque yvre, & ennuyé de leurs importunités, il leur dit, qu'ils fissent ce qu'ils voudroient de Corsorone, & il s'endormit aussitôt.

On remet l'aîné au pouvoir du r:·'et.

Sur cette permission Asaph-Chan se rendit le même soir avec une garde, à la prison où étoit renfermé le Prince Corsorone, & au nom du Prince Corone il le demanda au Rajah-Rashboot-Annarah, que le Grand Mogol avoit chargé de sa personne. Ce Seigneur plein de probité, répondit qu'il avoit reçu son prisonnier des mains de l'Empereur, & que ce seroit à lui seul qu'il le remettroit; ce qui renversa pour lors entiérement leur projet. Le lendemain le Rajah se rendit auprès de

ROWE, Chap. V.

An. 1616.

son Souverain, qui approuva sa conduite, & lui ordonna d'agir toujours de même, en pareil cas, l'assurant de sa protection. Après cette entreprise infructueuse, le parti de Corone demeura tranquille pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il fût près de partir pour le Dékan, ayant retenu les Ambassadeurs, qu'il avoit dessein de ne renvoyer que lorsqu'il seroit sur les frontiéres, & de leur donner alors une réponse définitive. Il craignit que si son frère demeuroit pendant son absence entre les mains d'Annarah, il ne se réconciliât avec l'Empereur, ce qui auroit détruit tout leur parti, & avant son départ il pressa vivement le Monarque de le remettre à ses soins, sous prétexte que les peuples du Dékan seroient plus fortement intimidés quand ils verroient que le Prince envoyé contr'eux, étoit comblé de tant de faveurs. Enfin ses instances furent si fortes, qu'Annarah fut obligé de remettre Corsorone, & que ce Prince fut livré à Asaph-Chan, qui le reçut avec deux cents Cavaliers du Prince Corone.

Cet événement fit murmurer tout

le public : il n'y eut perſonne qui ne fût indigné de la foibleſſe du Grand Mogol, de l'ambition de Corone, & de l'inſolence de ſes partiſans. Tout le ſerail fut en rumeur, & les Dames refuſerent de recevoir la viſite de Normahal, qu'on avoit envoyée pour les appaiſer. Chacun regardoit Corſorone comme ſacrifié, & ſon malheur étoit le ſujet d'une lamentation univerſelle. Elle fut encore augmentée par le bruit qui ſe répandit que ſix des domeſtiques du Prince Corone avoient voulu entrer de nuit dans la priſon où ſon frère étoit retenu, dans le deſſein de le tuer : mais que le Geolier, qui n'étoit pas dans le ſecret, avoit refuſé de les y recevoir.

Quoique l'Empereur eût ſatisfait l'ambitieux Corone, en remettant ſon frère à ſes ſoins, & à ceux de ſon parti, il avoit toujours les yeux ouverts ſur leur conduite, bien déterminé à ne pas ſouffrir qu'ils commiſſent aucune indignité contre ce Prince. Ayant été informé par ſes eſpions, qu'Aſaph-Chan lui avoit un jour parlé durement ſur ſa priſon, & avoit en quelque ſorte man-

ROWE, Chap. V. An. 1616.

qué au respect qu'il lui devoit, il réprimanda publiquement ce Ministre avec beaucoup de sévérité, & lui dit, » qu'il n'avoit pas confié son fils à » ses soins pour le perdre, & que » s'il avoit eu la complaisance de » permettre que Corone fût le gar- » dien de son frère, il n'en avoit » pas moins de tendresse pour lui. » Il finit sa réprimande en disant » que » s'il entendoit parler d'aucune in- » solence de sa part contre Corso- » rone, il mettroit sa tête sous ses » pieds, & qu'il la fouleroit dans » la poussiére. » On jugea que cette correction présageoit la liberté prochaine du Prince, & en effet elle lui fut rendue peu de temps après.

Arrivée de quatre vaisseaux Anglois à Surate.

Le 13 d'Octobre le Grand Mogol en revenant de la chasse, fit l'honneur à Rowe de lui envoyer un sanglier en présent. Le même soir l'Ambassadeur se rendit auprès de ce Prince, & lui dit, qu'il étoit arrivé quatre vaisseaux Anglois à Surate. L'Empereur lui demanda quels présents ils lui avoient apporté : à quoi il ne put faire de réponse positive. Cependant il obtint un ordre pour que tout ce qui lui étoit destiné, fut trans-

porté dans la ville, sans être sujet à aucuns droits de Douane, ni à aucune visite. Sur la demande qu'on fit à l'Ambassadeur, il promit de faire passer au service de Corone dans la guerre du Dékan, deux Canoniers de la flotte. Elle avoit dans la traversée attaqué & brûlé un vaisseau Portugais: mais l'Ambassadeur fit proposer au Viceroi de Goa des Articles de paix, par l'entremise d'un Jésuite de sa nation.

Le même jour le Prince Corone reçut la visite d'Abdala-Chan, accompagné de vingt Musiciens à cheval, entre lesquels étoient plusieurs tambours, de cinquante Porte-étendards, de quarante personnes qui portoient des boucliers, & qui avoient de superbes livrées, & de deux cents Cavaliers très bien montés, & galamment habillés de velours & d'étoffes magnifiques. Il fit présent au Prince d'un cheval noir Arabe, caparaçonné d'étoffes d'or, ornées de joyaux, & il reçut, suivant l'usage, un turban, une veste, & une ceinture.

Entrée de l'Ambassadeur de Perse.

Mahomet Raze-Beg, nouvel Ambassadeur de Perse, fit son entrée le

ROWE, Chap. V. An. 1616.

19 d'Octobre vers midi, accompagné de cinquante domestiques bien montés, dont les livrées étoient éclatantes d'or avec des arcs, des carquois, & des boucliers richement ornés. Il avoit de plus quarante hommes armés de mousquets, & deux cents Fantassins pour la garde du bagage. Il fut reçu hors de la ville par une espèce d'Huissier, de peu de considération, dont l'office est de recevoir les étrangers, & par cent Eléphants, richement caparaconnés, & accompagnés d'une musique nombreuse. Il fut introduit vers le soir dans le Durbal, & remplit le cérémonial ordinaire, de se prosterner, & de toucher la terre avec son front. Il remit ensuite les lettres de son maître, que le Grand Mogol reçut, en faisant une légere inclination du corps, & il lui demanda comment se portoit son frère, c'est-à-dire, le Roi de Perse, auquel il ne donna aucun autre titre. Après cette cérémonie Raza-Beg eut ordre de se retirer au septieme rang, de ceux qui environnoient le Monarque, ce qui étoit une place peu convenable pour un Ambassadeur. Il avoit fait amener neuf

chevaux chargés, & couverts de tapis somptueux. Lorsqu'il approchoit du Durbal, on lui mit un très beau fil de perles, de rubis, & d'émeraudes autour de son turban, & l'on en mit de semblables autour de trois pipes d'or, au lieu des plumes dont elles sont ordinairement ornées. Ses présents étoient composés de vingt-sept chevaux Perses & Arabes, de neuf gros mulets, parce que ce nombre est en quelque sorte sacré parmi ces peuples: de sept chameaux chargés de velours, d'un riche cabinet, de quarante mousquets, de cinq horloges, de vingt & un mulets, chargés de vin naturel, comme il vient de la vigne, de quatorze chargés de liqueurs distillées, de sept chargés d'eau rose, de sept poignards ornés de joyaux, de cinq épées aussi riches, de sept belles glasses de Venise, d'un chameau chargé de drap d'or de Perse, de huit tapis de soie, de deux caisses pleines de superbes tapisseries de haute-lice, de deux riches habits de velours de Venise, avec des ornements d'or, & de plusieurs autres effets de moindre valeur. Il reçut en échange un turban,

ROWE, Chap. V.

An. 1616.

une veste, & une ceinture. Un Jésuite qui étoit présent à cette audience, de même qu'à celle de l'Ambassadeur d'Angleterre, & qui étoit bien instruit dans la langue du pays, remarqua que le Grand Mogol n'avoit pas marqué autant de cordialité & de politesse avec le Persan, qu'avec Sir Thomas, & que ses expressions, en parlant du Monarque Oriental, n'étoient pas à beaucoup près si obligeantes pour ce Prince, que celles dont il se servoit quand il avoit occasion de parler du Monarque Anglois.

Le 20 d'Octobre Rowe eut un ordre de l'Empereur, pour que tous les présents, & tout ce qui lui appartenoit, fut apporté de Surate sans aucun trouble. Le même jour le Monarque prit goût à une plume que l'Ambassadeur portoit à son chapeau, il la lui demanda, & quoique Rowe lui eût dit qu'elle n'étoit pas digne de lui; il répondit qu'il la vouloit avoir, avec toutes celles qu'il pourroit rassembler de la même espèce; le lendemain Rowe lui en envoya plusieurs de différentes couleurs.

Le même soir, l'Ambassadeur de

Perse remit ses préſents au Durbal, ce qu'il accompagna des baſſeſſes les plus honteuſes, & d'une infinité d'anciens uſages du plus vil cérémonial: il ſembloit auſſi qu'il étoit tranſporté d'admiration, quand le Grand Mogol lui portoit la parole.

ROWE, Chap. VI. An. 1616.

CHAPITRE VI.

L'ivrognerie ſévérement punie aux Indes, excepté dans quelques cas particuliers: Voleurs vendus pour Eſclaves: Le Prince Corone part pour l'armée, ainſi que le Grand Mogol, après quelques cérémonies ſuperſtitieuſes: Deſcription de ſes équipages: Le Sultan Corſorone eſt mis en liberté: Grande étendue du camp & du quartier de l'Empereur: L'Ambaſſadeur viſite le Sultan Corſorone.

LE 24 d'Octobre le Grand Mogol alla à Havar-Gemal, où le Miniſtre Perſan mangea en ſa préſence avec la Nobleſſe: le 25 il revint à Ardſmère, où il arriva un fâcheux accident par la faute de quelques per-

Punition de ceux qui boivent du vin ſans permiſſion.

ROWE, Chap. VI.

An. 1616.

sonnes, qui eurent l'imprudence de s'entretenir de plusieurs extravagances que le vin avoit fait faire le soir précédent après ce repas. Ils parlerent entre autres de quelques Nobles qui avoient bu du vin fort librement, ce qui est un crime quand on n'en a pas la permission du Monarque; de même que c'en est un de refuser cette permission quand il la donne. Aussi chacun est soigneux d'écrire le nom de l'Officier qui lui délivre le vin, afin de pouvoir le produire pour témoin, s'il est nécessaire. Le Grand Mogol, qui s'étoit enivré, avoit oublié les ordres du jour précédent, & il demanda à l'Officier, s'il avoit donné du vin par son ordre. Cet homme, soit par animosité contre quelques particuliers, soit par crainte, répondit faussement par la négative: on fit une liste de tous ceux qui avoient été compris dans cette débauche: quelques-uns furent condamnés à des amendes de mille, deux mille, & trois mille roupies, suivant leurs richesses: d'autres furent fouettés avec des verges de fer si rigoureusement, que plusieurs moururent sur la place: les bâtons qui

étoient les marques d'honneur, furent rompus sur ceux qui survêcurent à ce châtiment, & après avoir été ainsi maltraités & deshonorés, ils furent chassés de la présence du Monarque. Quelques-uns avoient voulu rejetter leur faute sur l'Ambassadeur de Perse: mais le Grand Mogol ne voulut pas recevoir cette excuse: il dit qu'il avoit bien permis de lui donner deux gobelets de vin; mais qu'il n'en avoit ordonné aucun pour eux. Quoique ce Prince fut très sujet à s'enivrer, il faisoit observer rigoureusement les Loix du pays, & personne qui sentit le vin n'étoit admis en sa présence, ce que les portiers examinoient soigneusement. La sévérité étoit si grande, que si quelqu'un de ses Courtisans, appellés à la Cour pour y remplir ses fonctions, se trouvoit avoir bu du vin, il étoit très rare qu'il ne fût pas fustigé.

Rowe achete deux esclaves pour leur donner la liberté.

Le temps du départ de l'Empereur approchoit, & Rowe s'adressa à Asaph-Chan pour ses équipages. Le Monarque l'avoit fait inscrire pour vingt chameaux, quatre chariots, & deux espèces de carosses, ce qui

ROWE, Chap. VI. An. 1616.

fut fourni aux Anglois, qui autrement n'auroient pu faire transporter leurs effets à Agra, quelque prix qu'ils eussent payé. Le 28 quelques fripons furent condamnés à être vendus comme esclaves, & on en offrit deux à l'Ambassadeur qui les acheta dix livres sterlings. Il dit dans sa relation qu'il le fit pour donner bonne opinion de lui au Grand Mogol: mais il ne paroît pas que ce Monarque ait jamais eu connoissance de cette libéralité. Cependant Rowe les mit en liberté, & déclara que les Chrétiens ne rendoient jamais esclaves des hommes semblables à eux, mais qu'ils contribuoient à leur bonheur autant qu'il leur étoit possible.

Il fait des avances à l'Ambassadeur de Perse.

Le même jour Rowe fit faire des compliments à l'Ambassadeur de Perse par son Secrétaire, & offrit de lui faire une visite, pourvu que ce Ministre la lui rendit. L'Ambassadeur répondit qu'il ne pouvoit prendre cet engagement sans la permission de son maître: mais qu'il alloit la solliciter, & qu'il agiroit conformément à ses instructions. Il ajouta que rien ne lui feroit plus agréable que de se lier avec Sir Thomas Rowe, & qu'il

étoit persuadé que son Maître lui permettroit de cultiver son amitié.

Le premier de Novembre, l'Empereur étant dans le Durbal, le Sultan Corone se rendit auprès de lui pour prendre congé. Son habit étoit de drap d'argent, couvert de perles orientales & de brillants, ce qui le rendoit éclatant comme un Soleil. Il avoit à sa suite six cents élephants richement caparaçonnés, & mille chevaux aussi superbement équipés. Le Mogol l'embrassa & le baisa avec beaucoup de tendresse : il lui donna une épée dont le fourreau étoit d'or, garni de diamants, & estimé trois cents mille roupies, un poignard de même, qui en pouvoit valoir quarante mille, un élephant & deux chevaux dont les caparaçons étoient couverts d'or & de pierreries. Il lui fit aussi présent d'un nouveau carosse semblable à ceux qu'on avoit amenés d'Angleterre, & le Prince s'en servit pour aller à ses tentes, qu'on avoit dressées environ à quatre mille d'Ardsmère. La principale noblesse marchoit à pied de chaque côté, & il fut mené par un cocher Anglois, dans le chapeau duquel il

ROWE, Chap. VI. An. 1616.

mit une poignée d'environ cent roupies. Il fut suivi d'une grande multitude de peuple & lui jetta aussi quelques petites pièces d'argent.

Le 2, jour indiqué pour le départ du Mogol, il parut le matin à la fenêtre du Jarnac accompagné de deux Eunuques, qui faisoient mouvoir des évantails attachés à de longs bâtons. Il accorda quelques graces & reçut beaucoup de présents. Ce qu'il donnoit étoit attaché à un petit bâton qu'on descendoit par un cordon de soye, & les présents qu'on lui faisoit étoient montés de même par le ministere d'une vieille femme toute couverte de rides, & ornée de bagatelles qui la faisoient ressembler à une pagode. Deux des principales femmes de l'Empereur firent une ouverture à leur jalousie, pour mieux voir l'Ambassadeur d'Angleterre, & montrerent une partie de leur visage : il remarqua quelles avoient la peau blanche, les cheveux très noirs, & quelles étoient ornées de riches joyaux. Le Grand Mogol après être resté quelque temps au Jarnac disparut tout-à-coup, il sortit du Palais après quelques instants

& fut arrêté par un homme qui portoit une grosse carpe, & par un autre, qui avoit un plat rempli de quelque chose de blanc. L'Empereur y mit le doigt : toucha le poisson, & porta ensuite sa main à son front, ce qui fit juger à Rowe que c'étoit quelque cérémonie superstitieuse pour avoir un heureux succès,

Départ Grand Mogol.

Au pied de l'escalier un de ses Officiers lui attacha son ceinturon & son bouclier, & lui mit son épée : un autre lui donna un arc & un carquois de trente fléches, des présents de l'Ambassadeur de Perse, & l'Empereur entra dans son carosse, qui étoit parfaitement semblable à celui que lui avoit donné Thomas Rowe, excepté qu'il avoit une Impériale de velours de Perse brodé d'or. C'étoit la premiere voiture de cette espéce qu'on eût vue dans le pays, & il monta avec lui deux Eunuques dont l'office étoit de chasser les mouches d'autour de Sa Majesté avec des queues de cheval attachées à des baguetres d'or garnies de rubis. Il étoit précedé de tambours, de trompettes & d'autres instruments avec plusieurs attributs de la Majesté Im-

périale, qui sont particuliers au pays, & qu'on portoit sous des parasols des plus somptueux & des plus brillants.

Ensuite venoient neuf chevaux de main, dont les harnois étoient couverts de rubis, de diamants, de perles & d'émeraudes : ils étoient suivis de trois palanquins que des hommes portoient sur leurs épaules : les bâtons & les pieds du plus magnifique étoient garnis de plaques d'or, couvertes de pierres précieuses : il étoit doublé de velours cramoisi brodé de perles avec des bordures de rubis & d'émeraudes, & une frange d'un pied de longueur toute de perles. Un domestique portoit un marchepied d'or garni de pierreries. Les deux autres palanquins étoient couverts & doublés d'étoffes d'or. La Reine Normahal étoit dans le carosse Anglois que le Mogol lui avoit donné : après elle venoit un autre carosse avec quelques-uns des jeunes Princes : vingt éléphants pour l'usage de l'Empereur splendidement caparaçonnés : ses femmes suivoient à un demi mille de distance, chacune montée sur son éléphant, dans

une tourelle garnie d'une jalousie d'or, & avec un dais d'étoffe d'argent : il y en avoit cinquante en tout, ce qui formoit le coup d'œil le plus surprenant.

L'Empereur portoit un habillement d'étoffe d'or sans manches, avec une riche ceinture, où on lui avoit passé une paire de gands d'Angleterre. Il avoit les mains nues, avec un anneau de grand prix à chacun de ses doigts, & depuis ses poignets jusqu'au haut du bras il avoit tant de bracelets de diamants qu'un aigle en auroit été ébloui. Ses botines brodées d'un dessein courant de perles avoient le pied en pointe aigue. Son turban étoit garni de longues plumes de héron : d'un côté il y avoit un rubi de la grosseur d'une noix, & de l'autre un diamant mal taillé de pareille grosseur : au-dessus de son front il portoit une très belle émeraude formée en cœur. Il avoit autour du col trois coliers de perles d'une grosseur extraordinaire, & son bâton de commandement étoit entouré de perles, de diamants & de rubis, arrangés avec le gout le plus élégant. Lorsqu'il passa devant la porte de

ROWE, Chap. VI.

An. 1616.

la maison où son fils aîné étoit retenu prisonnier, il fit arrêter le carosse, & ordonna de le mettre en liberté.

Le Prince Corsorone est mis en liberté.

La joye du peuple fut universelle quand on vit paroître le Sultan Corsorone. Il portoit une épée & un bouclier : mais sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture pour marquer qu'il avoit été disgracié. Le Monarque lui ordonna de monter sur un des élephants, & de marcher près de lui, ce qu'il fit aux cris de joye & aux acclamations de toute la multitude : il jetta des poignées d'argent de toutes parts, son Pere lui ayant fait donner mille roupies pour cet usage.

Tout le chemin jusqu'aux tentes du Mogol étoit bordé d'élephants, au nombre de trois cents. Chacun portoit une tourelle, sur laquelle étoit une petite piéce de canon, avec le canonier qui tenoit un boulet de la grosseur d'une balle de paume, & à chaque coin de la tour pendoit une banderolle de taffetas jaune. Des valets de pied arrosoient tout le chemin avec des sceaux de cuir pour abattre la poussiere. Il étoit défendu à

toute perſonne ſoit à pied, ſoit à cheval d'approcher du caroſſe du Grand Mogol plus près qu'à deux ſtades, c'eſt-à-dire environ à un quart de mille, excepté à ceux qui étoient nommés pour l'accompagner.

Quand le Mogol entra dans ſa tente, il donna des marques d'attention particuliere à Sir Thomas Rowe. Il vit ſon Excellence au milieu de la nobleſſe dans une ligne par où il paſſoit, mit la main ſur ſa poitrine, & plia le corps, au lieu que pour l'Ambaſſadeur de Perſe, il ne fit qu'un ſigne de tête. Lorſque le Monarque eut fait publiquement l'ablution, il ſe retira dans ſa tente, & chaque Seigneur ſe retira pareillement dans la ſienne. Elles étoient de diverſes couleurs, ce qui formoit un coup d'œil magnifique, & elles couvroient toute une vallée, avec l'arrangement le plus régulier. Le bagage étoit auſſi diſpoſé de maniere à ne cauſer aucune confuſion.

Deſcription du camp de l'Empereur.

La tente Impériale occupoit un eſpace d'environ un demi-mille Anglois : on lui avoit donné la figure d'un fort, avec des angles, des remparts, & des courtines de tapiſſeries

ROWE, Chap. VI.

An. 1616.

rouges. Les portes étoient soutenues par des pilliers de bronze. On avoit élevé au-dedans sur deux hauteurs de terre un trône de nacre de perle, avec de riches tapis au-dessous; un dais d'étoffe d'or surmontoit ce trône, & par-dessus tout étoit une tente très élevée, avec une boule dorée au sommet.

La tente du Prince Corone étoit à cinq milles de celle du Monarque: Sir Thomas Rowe s'y rendit pour lui faire une visite, & pour régler quelques affaires relatives à des sommes d'argent dues aux Anglois. Ce Prince étoit assis sur un trône couvert de plaques d'argent, & orné de fleurs d'or, avec un dais quarré soutenu par quatre pilliers qui sembloient aussi d'argent, & il avoit sur une table à sa portée, son épée, son bouclier, sa lance, son arc & ses fléches. Il paroissoit fort tranquille, sans marquer d'attention particuliere pour aucun de ceux qui l'environnoient: mais on voyoit aisément qu'il avoit pour tous un égal mépris, fondé sur l'orgueil de son caractere. Il lut debout, deux lettres qu'on lui avoit données, & son peu d'attention

d'attention à ce qu'on lui disoit, joint à quelques reponses qui marquoient la plus grande distraction, firent soupçonner qu'il étoit amoureux. Normahal lui avoit fait la veille une visite, dans le carosse Anglois, & lui avoit donné une montre, garnie de rubis, de perles & de diamants : peut-être s'étoit-elle alors rendue maîtresse de son cœur. Le 9 comme on étoit prêt de lever le camp : ce Prince manda l'Ambassadeur d'Angleterre ; le Messager éleva excessivement ses bontés pour Rowe, & les grandes faveurs qu'il devoit lui faire, ce qui lui fut aussi confirmé par un Hollandois qui étoit son joaillier. Leurs discours engagerent l'Ambassadeur a monter aussi-tôt à cheval, & à se rendre à sa tente : mais après avoir attendu jusqu'au soir, le Prince sans lui parler, lui fit dire par un domestique qu'il s'entretiendroit avec lui dans une demi-heure. Malgré cette promesse Rowe attendit encore une heure : enfin perdant patience, il dit quelques mots, qui marquoient son mécontentement aux gens de la suite du Prince, & se disposa à remonter à cheval : mais avant qu'il par-

ROWE, Chap. VI.

tit, il reçut un message pour être introduit.

An. 1616.

Rowe est bien reçu du Prince.

Aussi tôt que le Prince Corone vit l'Ambassadeur, il le reçut avec la plus grande cordialité, s'excusa de l'avoir oublié, & réprimanda ses officiers. Il jouoit alors aux cartes, & après les premiers compliments, il montra son jeu à Rowe pour lui demander conseil. Quelque temps après, il lui fit donner une robe éclatante d'étoffe d'or, qu'il avoit porté lui-même. Il semble que des habits de rebut sont un présent indigne d'un Ambassadeur : mais dans ce pays, un don de cette nature est regardé comme une faveur particuliere. Après qu'on lui eut mis cette robe, & qu'on eut parlé assez légérement d'affaires, l'Ambassadeur fut congédié par une profonde salutation. Il se plaint dans son journal de ce qu'il fut obligé de donner plus du double de la valeur du présent aux gens du Prince, qui bassement s'empressoient autour de lui pour le recevoir. La chaleur avec laquelle Rowe parle de ce scandaleux usage, nous fait juger qu'il ne s'étoit pas encore introduit en Angleterre, com-

me il l'a été depuis, à la honte de la politesse angloise. Si les personnes de marque abolissent cet usage indécent, non seulement elles se feront honneur à elles-mêmes, mais encore à la nation en général.

CHAPITRE VII.

Sir Thomas Rowe se met en marche à la suite du camp : Description de la façon de camper du Mogol : Embarras de ce Prince en route : Sa charité pour les pauvres & son humilité : Rowe perd son bagage : Etat facheux auquel on se trouve réduit par la difficulté des chemins.

L'armée se met en marche.

LE 16 on mit le feu à toutes les cabanes, nommées Leskars qu'on avoit construites près Ardsmère, afin d'obliger le peuple à suivre la Cour, qui étoit alors en route, mais les Ambassadeurs de Perse & d'Angleterre, quoiqu'ils eussent des ordres pour qu'on leur donnât des chameaux ou des chars qui servissent au transport de leurs équipa-

ROWE, Chap. VII. An. 1616.

ges ne pouvoient en obtenir, ce qui les exposoit beaucoup au danger des voleurs qui fourmilloient autour du camp. Le 20 Rowe voyant que sur le mandat de l'Empereur, il ne pouvoit obtenir que huit chameaux, en si mauvais état qu'ils n'étoient presque d'aucun service, fut forcé d'en acheter d'autres. En continuant leur marche, ils passerent le premier Décembre par un endroit nommé Ramsor, où ils virent les corps exposés nuds sur le grand chemin, de plusieurs voleurs qu'on avoit exécutés.

Le 6 & le 7 le Grand Mogol arrêta à Todah, ville bien bâtie, qui avoit anciennement appartenu au Raja Rasboot. Elle étoit située au pied d'un rocher, & avoit quelques bonnes fortifications en pierre de taille. Près de cette Ville étoit un bois, coupé de promenades & d'allées de mangottiers, de tamarins, & de plusieurs autres sortes d'arbres fruitiers, avec des fontaines, des grottes, des maisons de plaisance, des berceaux, & des petits temples de Payens très joliment décorés. Il paroissoit cependant qu'on l'avoit un

peu négligé : mais en y faisant quelques arrangements convenables, on auroit pu rendre cet endroit l'un des plus délicieux séjours qu'il y eut dans l'univers.

Le camp, qui en général étoit dressé en quatre heures, étoit aussi remarquable par son étendue que par le bel ordre qui y étoit observé. Il avoit vingt milles Anglois de circuit, & chacun depuis le premier Raja jusqu'au plus pauvre artisan sçavoit dans quelle situation & à quelle distance du quartier de l'Empereur il devoit placer sa tente. On y voyoit des rues régulieres & des boutiques pour toutes sortes de marchandises : mais les plus proches étoient hors de la portée du mousquet de la tente du Mogol, & il étoit défendu également à toute personne d'en approcher de plus près, à moins qu'on n'y fût appellé. On passoit souvent les soirées à la chasse soit dans les bois, soit sur les étangs quand on en trouvoit à deux ou trois milles du camp, dans de petites barques, qu'on portoit sur des chariots pour cet usage. Le Grand Mogol paroissoit tous les matins comme au Jar-

ROWE, Chap. VII.

An. 1616.

nao : mais on ne traitoit d'aucune affaire que le soir au Guzelcan, qui tenoit lieu de Durbal, & alors il étoit très rare que Sa Majesté ne fut pas ivre, comme il arriva un jour que Rowe avoit à lui parler sur quelque matiere importante : aussi paroissoit-il en route que c'étoit les affaires à quoi l'on faisoit le moins d'attention.

Bonté du Mogol pour les pauvres.

Le 18 de Décembre, l'Ambassadeur se rendit auprès du Monarque, & le trouva qui revenoit de la chasse, avec une grande quantité de gibier, qu'on avoit mis devant lui. Le premier choix qu'il en fit fut destiné pour Thomas Rowe, & il distribua le reste à la noblesse qui l'environnoit. Près de lui, aux pieds du trône étoit assis un vieux mendiant, liberté que l'héritier présomptif de la Couronne auroit à peine osé prendre : Sa Majesté lui parla familièrement pendant près d'une heure, quoique l'ordure dont il étoit couvert, & la saleté de ses haillons eussent pu faire soulever un estomac délicat : mais la charité est fortement recommandée dans la religion que le Mogol professoit alors. Il re-

çut de cet homme un gateau, enveloppé dans une guenille, pétri de ſes mains ſales, & tout couvert des cendres du feu où il avoit plutôt été brûlé que cuit : l'Empereur le rompit, & en mangea un morçeau : enſuite il enveloppa le reſte dans le même chiffon, & le mit dans le ſein du pauvre. Il lui jetta cent roupies dans le devant de ſa robe, & quelques-unes étant tombées à terre, il ſe baiſſa lui-même pour les lui ramaſſer.

On ſervit une collation que l'Empereur partagea avec le mendiant, & quand il fut prêt de le quitter, il l'embraſſa & le ſerra entre ſes bras; malgré ſa figure hideuſe, le nommant ſon pere, & mettant trois fois la main ſur ſon cœur. Le vieux pauvre en avoit un jeune qui l'accompagnoit & qui partageoit ſes profits.

Le 23, le Mogol tourna du côté de Mandoa, au lieu d'aller comme on le croyoit à la ville de Rontepoor. On penſa qu'il avoit pris cette route pour éviter la peſte qu'on ſoupçonnoit être de l'autre côté. Le 26 on trouva le chemin très embaraſ-

ROWE, Chap. VII.

An. 1616.

sé, fatiguant & rude : parce qu'on fut obligé de passer entre des bois par des défilés très étroits, & sur des montagnes escarpées, ce qui lassoit excessivement la suite de l'Empereur. On y perdit quelques chameaux, la marche de l'armée en souffrit beaucoup de retard, & l'Ambassadeur d'Angleterre perdit son bagage, ainsi que quelques autres; mais il le retrouva le soir même. Sa Majesté fut obligée de s'arrêter deux jours, parce qu'un grand nombre de chameaux & de chariots, ainsi que ses femmes & ses équipages étoient restés en route, à cause de la fatigue & du manque d'eau. Le Grand Mogol lui-même fut obligé de grimper des rochers que personne n'auroit presque osé passer sans son exemple, monté sur un petit élephant, qui avoit le pied très sur, comme il est ordinaire à tous ces animaux, & qui marchoit fort légérement.

Rovve demande raison de quelques injustices.

An. 1617.

Le premier de Janvier 1617 l'Ambassadeur d'Angleterre se plaignit à Asaph-Chan de quelques injustices que les Anglois avoient souffertes à Surate, autorisées en grande partie par le Prince Corone. Le Minis-

tre conseilla à Rowe de faire une visite au Grand Mogol & d'obtenir de lui une lettre de recommandation au sujet des affaires de sa nation. Il ajouta qu'elle seroit aussi bonne de Mandoa où il étoit évident que le Monarque alloit se rendre, pour l'envoyer à Brampour, lieu de la résidence du Prince, d'autant qu'il n'y avoit que huit journées de chemin de l'une à l'autre Ville, sans qu'il fut nécessaire de l'envoyer de plus loin.

Il visite l'Ambassadeur de Perse.

Le même jour à midi Sir Thomas Rowe fit une visite à l'Ambassadeur de Perse, qui le reçut avec de grandes marques d'amitié, & l'assura qu'il feroit tous ses efforts pour établir le commerce entre les États de son Maître & l'Angleterre. L'Excellence Angloise fut régalée d'assez mauvais fruits : mais les manieres du Persan étoient si agréables qu'il fit peu d'attention à la médiocrité de la collation. Cet Ambassadeur étoit très facetieux & railloit librement sur toute la Cour du Mogol, & sur la conduite artificieuse de ses sujets. Il offrit à Rowe de lui rendre tous les services qui seroient en son pou-

ROWE, Chap. VII.

An 1617.

voir & le pressa d'accepter un cheval richement caparaçonné, que Rowe refusa absolument de recevoir : il vouloit aussi lui donner neuf piéces de très-belle étoffe de soye de son pays, avec neuf bouteilles du vin le plus excellent, en signe d'amitié : mais Rowe fut également constant à les refuser. De son côté il offrit au Persan l'épée qu'il portoit qui étoit très belle, & qui avoit attiré les regards de ce Ministre, lequel la refusa dabord : mais il changea de sentiment & la reçut quelques heures après. Le soir Rowe se rendit auprès du Mogol ; il le trouva dans une conversation sérieuse, après avoir lu quelques lettres, avec un vieux noble estropié, que l'Empereur en le quittant embrassa tendrement & renvoya avec un présent de cinq mille roupies.

Le Mogol fait brûler & [illegible]ir une ville.

Depuis ce jour jusqu'au 18, il ne se passa rien d'important, & le camp fut toujours en mouvement ; mais ils se trouverent alors dans un passage très étroit, & très difficile, coupé entre deux montagnes, où l'on fut obligé de laisser le bagage & les troupeaux dans un grand em-

barras. Rowe passa la nuit sous un arbre, à attendre que sa tente fût arrivée. Ce pays étoit rempli de voleurs, & les habitants étoient peu affectionnés au Grand Mogol, n'étant soumis que depuis peu à son obéissance. Ils s'enfuirent dans les montagnes : mais on en ramena plusieurs, enchaînés deux à deux par le col. Le Roi donna ordre en partant de brûler leur principale Ville : mais il laissa dans le pays un Seigneur avec quelque cavalerie pour la faire rebâtir mieux qu'elle ne l'étoit avant sa destruction. Il pensoit que ce mélange de sévèrité & de générosité, les porteroit à tenir une meilleure conduite à l'avenir. Cependant quelques-uns des fugitifs suivirent le camp pour se venger, tuant & pillant tout ce qu'ils trouvoient d'écarté.

Le 22 le Grand Mogol, qui n'avoit alors avec lui qu'Etam Doulet son beau-frere & Asaph-Chan, vit l'Ambassadeur de sa chambre, & le fit inviter à y entrer. Le Monarque étoit très gai : il lui ordonna de s'approcher, & de lui parler sans interprête ; ce que Rowe essaya de faire, en assez mauvais Persan. Cependant

il réussit à se faire entendre, ce qui fit rire plusieurs fois l'Empereur : mais leur discours ne roula sur rien de solide ni d'intéressant. Ces sortes de faveurs faisoient respecter l'Ambassadeur par tous les grands de la Cour.

CHAPITRE VIII.

Les peuples du Dekan paroissent déterminés à combattre : Le parti dominant à la Cour fait de vains efforts pour dissuader le Mogol de marcher contre eux : Histoire singuliere du Roi de Calleada : Le sultan Corone arrête les présents des Anglois : Ils sont rendus par les ordres du Mogol, qui parle de religion en buvant : Affront fait à l'Ambassadeur.

Les peuples du Dekan persistent dans leur révolte.

L'Armée du Dekan ne se retira pas aux approches du Grand Mogol, comme on l'avoit esperé, & l'on apprit qu'elle étoit sur la frontiere, déterminée à le combatre avec cinquante mille chevaux, après avoir renvoyé le bagage pour qu'il

ne causât aucun embarras. Le sultan Corone ne s'étoit encore avancé que jusqu'à Mandosa, & il paroissoit craindre également Chan-Channa & les ennemis, ce qui engagea Asaph-Chan & Normahal à faire leurs efforts pour persuader à l'Empereur de changer cette expédition en une partie de chasse, d'autant que les Monarques Orientaux se mettent souvent en marche pour chasser avec autant de forces, de grandeur & de dépense que lorsqu'ils vont à la guerre. Le Mogol méprisa ce subterfuge : déclara qu'il persistoit dans sa premiere résolution, & renforça l'armée de son fils de nouvelles troupes. L'eau & les provisions commencerent à devenir très rares dans le camp, & cette disette tomba sur les étrangers, les soldats & les pauvres, parce que le Mogol en étoit exempt, & que chacun des Chans étoit suffisamment fourni par les peuples de sa domination.

Le 3 de Février, Sir Thomas Rowe, & le sultan Corsorone se trouverent par hazard sous un grand arbre, où l'un & l'autre s'étoient retirés pour éviter la chaleur, &

ROWE, Chap. VIII.

An. 1617.

pour jouir de l'ombre. Le Prince parut très gai, très ouvert & très affable : il s'entretint librement, & parut très ſurpris quand il entendit parler de la nation Angloiſe, & de ſon Ambaſſadeur, dont il n'avoit eu juſqu'alors aucune connoiſſance, ce qui prouve qu'il étoit fort peu inſtruit de ce qui ſe paſſoit à la Cour.

Juſte punition de la cruauté d'un Roi des Indes.

Le 6 ils camperent dans un lieu fort agréable, nommé Calleada, qui étoit anciennement la réſidence des Rois de Mandoa. On rapporte d'un de ces Princes qu'il étoit accoutumé à boire avec excès, & qu'un jour qu'il étoit ivre, il tomba dans la riviere voiſine, où il auroit été noyé ſans la fidélité d'un eſclave, qui ſe jetta dans l'eau, le prit par les cheveux lorſque ſes forçes étoient épuiſées, & le tira ſur le rivage. Quand il fut revenu à lui, il s'informa à qui il devoit la vie : fit venir l'eſclave, & lui fit couper les mains en ſa préſence, diſant que ce châtiment étoit encore trop doux pour un miſérable, qui avoit eu l'audace de les porter ſur la tête de ſon Souverain. Quelque temps après il ſe retrouva au même endroit & dans le même

état, n'étant accompagné que d'une de ses femmes : il tomba encore dans l'eau : mais il fut réellement noyé, quoiqu'elle eût pu le sauver aisément, & elle dit pour son excuse qu'elle n'avoit osé le retirer de l'eau, crainte qu'il ne lui fit aussi couper les mains.

On arrête les présents de Rowe.

Le 11 le Grand Mogol se rendit à Ugan, pour s'entretenir avec un Dervis, qui demeuroit sur une hauteur près de cette place, & qu'on disoit qui avoit trois cents ans. Le même jour, Sir Thomas Rowe reçut avis de Surate que les présents qui avoient été apportés par les vaisseaux & qu'il attendoit depuis si long-temps, avoient été arrêtés en route par le sultan Corone, qui avoit voulu forçer les conducteurs à les ouvrir : mais que sur leur résistance il avoit fait savoir à son pere, qu'il avoit arrêté quelques marchandises, sans dire que c'étoit les présents, & qu'il lui demandoit la permission d'en choisir ce qu'il lui plairoit. Cette perfidie irrita beaucoup l'Ambassadeur, quoiqu'il eût quelque crainte de facher Asaph-Chan, avec qui il ne vouloit pas avoir de dispute : ce-

pendant sans avoir recours à sa médiation pour être introduit, il se détermina à monter à cheval accompagné de son nouvel interprete, qui étoit Grec de naissance, pour joindre le Mogol sur la route de l'hermitage du Dervis.

Rowe rencontra le Monarque, monté sur un élephant : aussi-tôt qu'il le vit, il lui fit signe de parler, & le prévint, en disant » je juge que » vous venez vous plaindre : mais » n'ayez point de chagrin : je pense » que les marchandises arrêtées par » mon fils sont à vous, & qu'il y a des » présents qui me sont destinés : soyez » content, ils ne seront point ou» verts : ce soir je lui enverrai un or» dre pour qu'il les laisse continuer » leur voyage. »

L'Ambassadeur se rendit le même jour au Guzelcan, où le Mogol l'assura qu'il avoit expédié les ordres relatifs à ces présents, & que son fils n'auroit pas la hardiesse de les retenir plus long-temps. Rowe insista pour avoir satisfaction sur l'affront qu'on lui avoit fait en les retenant : mais l'Empereur lui dit positivement : il faut pardonner cela

à mon fils, qui ne commettra plus de pareille faute. L'Ambaſſadeur fut donc obligé de paroître ſatisfait, ne pouvant faire autrement, & craignant que s'il pouſſoit les choſes plus loin, il ne ſe fit un ennemi d'Aſaph-Chan.

Sentiments du Mogol ſur les differentes religions.

Quand on eut ceſſé de parler de cette affaire, le Grand Mogol entra dans une diſpute familière avec Rowe, ſur les religions de Moïſe, de Jeſus-Chriſt, & de Mahomet, s'amuſant en même temps à boire. Il lui déclara qu'il étoit diſpoſé à traiter avec une égale douceur les chrétiens, les Mahometans & les Juifs, tant qu'ils lui ſeroient obéiſſants, & qu'ils ne troubleroient point la paix dans ſes Etats. Enfin ce bon Prince auſſi touché par les ſentiments de religion qu'animé par le bon vin qu'il ne ceſſoit de boire, commença à répandre des larmes, en diſant qu'il pleuroit de voir que de tous ceux qui étoient attachés à la doctrine de ces grands Prophétes, il y en eut ſi peu qui ſuiviſſent exactement les excellentes regles qu'ils avoient laiſſées. Peu-à-peu le diſcours du Monarque ſe changea en courtes ſentences: & il conclut

ROWE, Chap. VIII.

son sermon par le sommeil de l'ivresse.

An. 1617.

L'Empereur s'empare des présents de Rowe.

L'Ambassadeur étoit presque certain d'avoir perdu tout son crédit auprès du Prince Corone, en portant des plaintes contre lui, & il résolut de faire ses efforts pour gagner l'amitié du pere, autant qu'il lui seroit possible. Les présents, que les facteurs sans aucune raison avoient retenus à Surate quatre mois de plus qu'ils n'auroient dû le faire arriverent enfin à la Cour : mais ils furent ouverts secrettement par les ordres du Grand Mogol, & ce Prince en prit lui-même tout ce qu'il trouva de meilleur. Rowe se plaignit fortement de cette infraction des privileges appartenants à son caractere, en disant que tous les présents, dont il y en avoit pour le Prince, d'autres pour Normahal, indépendamment de ceux qui étoient destinés pour Sa Majesté alloient être mêlés, & peut-être même gatés. Il ajouta qu'il lui seroit très difficile d'engager le Roi son maître à oublier cette insulte, & qu'il ne savoit comment le pouvoir informer de cet affront.

An. 1617.

Le Mogol le reçut très bien, & écouta patiemment toutes ses plaintes. Il répondit qu'il feroit satisfaction au Roi d'Angleterre, s'il croyoit qu'on lui eût manqué de respect par cette conduite : qu'il lui paroissoit convenable qu'il eut le choix dans les présents : qu'il étoit sur que le Prince & Normahal ne regarderoient pas comme un deshonneur d'être servis après lui : qu'il étoit très content de ce qu'on lui avoit destiné : que malgré l'usage établi de ne jamais se présenter sans un présent à son audience, il en dispenseroit Sir Thomas Rowe à l'avenir : qu'il auroit égard à ses plaintes, & qu'il lui donneroit satisfaction, quoiqu'il se présentât devant lui les mains vuides. Il conclut son discours en disant qu'il vouloit que l'Ambassadeur ne fut pas faché contre lui : Rowe demeura dans le silence : mais quand l'Empereur eut fini de parler, il le pressa de lui répondre, & lui demanda s'il étoit satisfait, ce qui l'obligea de dire qu'il le seroit si Sa Majesté étoit contente.

Demandes que lui fait l'Empereur.

Entre autres curiosités, il y avoit une peinture, représentant Venus qui menoit un Satyre noir par le

nez : le Mogol en parut offensé, parce qu'il crut que ce tableau faisoit allusion à l'attachement des Asiatiques pour les femmes ; & il demanda à plusieurs de ses Courtisans ce qu'ils en pensoient. Ils répondirent de même que Thomas Rowe qu'ils croyoient que ce n'étoit autre chose qu'une imagination du peintre, & il garda le tableau. Il demanda à l'Ambassadeur qu'il lui fit venir un beau cheval Anglois, deux lévriers d'Irlande, & quelques couples de chiens de chasse d'autres espèces pour en avoir de la race. Rowe le lui promit, & l'assura que s'ils mouroient sur les vaisseaux, il donneroit ordre qu'on empaillât leurs peaux pour faire voir à Sa Majesté que ce qu'elle désiroit auroit été exécuté. Il demanda ensuite à l'Empereur la concession de quelques priviléges relatifs au commerce, ainsi que le payement d'une somme qui étoit due, & le Monarque l'assura qu'il seroit satisfait en toutes choses. Le Grand Mogol s'informa quels seroient les présents les plus agréables à son frère le Roi d'Angleterre : l'Ambassadeur répondit que

ce feroient des tapis, & il l'affura qu'il lui envoyeroit les plus magnifiques qu'on pourroit trouver. Il donna à Rowe la moitié d'un chévreuil, qu'il avoit tué lui-même, & l'autre moitié fut coupée en morceaux, d'environ vingt livres chacun, qu'il destina pour ses femmes. Deux de ces Dames vinrent du ferail avec son troisieme fils, & chacun en emporta une piéce à sa main.

Avant la fin de l'Audience, le Mogol pria encore l'Ambassadeur de lui faire venir un arc & un carquois, une paire de botines richement brodées, & une côte de maille pour son usage, le tout de la façon des meilleurs Ouvriers qu'on pourroit trouver en Angleterre: il lui demanda aussi un Oreiller pour dormir, & Asaph-Chan eut ordre de lui donner un mémoire de tout ce qu'il souhaittoit d'avoir.



CHAPITRE IX.

Le Grand Mogol entre avec sa Cour dans la ville de Mandoa ; l'eau fort rare en cet endroit : Le Nouroux est célébré avec grande solemnité. On se conduit mal envers l'Ambassadeur de Perse, qui se retire de la Cour. Le Lion est regardé comme une bête sacrée. Perte de deux vaisseaux Hollandois. Bassesse du Roi de Candahar envers Sir Thomas Rowe. Grande exactitude à payer les dettes à la Cour du Mogol.

Le Mogol arrive à Mandoa.

LE 3 de Mars ils arriverent à la ville de Mandoa : mais le Mogol n'y fit son entrée que le 6, à l'heure que ses Astrologues lui marquerent pour la plus favorable. Le lieu que les gens de l'Ambassadeur avoient choisi pour camper, étoit une maison située sur un terrein élevé, en très bon air, & renfermé de murs de pierre, entre lesquels il y avoit aussi un Temple & un Tombeau. Cette situation avoit deux

grands inconvenients ; le premier d'être à deux milles de diſtance du quartier de l'Empereur, & le ſecond de manquer totalement d'eau. Cette derniere incommodité fut réparée par la politeſſe d'un Chan, qui avoit pris poſſeſſion d'un puits dans le voiſinage, & qui permit à l'Ambaſſadeur d'en faire tirer tous les jours quatre charges d'eau. Elle étoit très rare dans tout ce Canton : les Grands s'étoient emparés du petit nombre de ſources qu'il y avoit, & ceux qui avoient peu de crédit à la Cour étoient obligés de camper en pleine campagne, à trois ou quatre lieues de diſtance, ce qui cauſoit beaucoup de confuſion, & étoit très à charge aux pauvres.

On célébre la fête du Nouroux.

Le 12 de Mars, fête du Nouroux, ou nouvel an, dont nous avons déja eu occaſion de parler, Thomas Rowe préſenta à l'Empereur deux couteaux & ſix belles glaces, au nom de la Compagnie, ce qui plut beaucoup à Sa Majeſté, & elle ordonna auſſitôt qu'on payât immédiatement ce qui étoit dû au Gouverneur. Au-deſſus du Trône, dont la magnificence a déja été décrite, on voyoit

ROWE, Chap. IX.

An. 1617.

les portraits du Roi Jacques I, de la Reine d'Angleterre, de la Comtesse de Somerset, de celle de Salisbury, de Sir Thomas Smith, Gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales, & de la femme d'un Particulier de la ville de Londres. Lorsque Rowe approcha, l'Empereur lui ordonna de monter près de lui: il avoit à sa droite l'Ambassadeur de Perse debout, à sa gauche le Roi de Candahar, & près de lui sur un échaffaud quelques musiciennes exerçoient leurs talents. Le 30 du même mois Rowe fit présent à Asaph-Chan d'une très belle paire de gants, & d'un bonnet de nuit: il garda ce dernier présent, & demanda du vin d'Espagne, que l'Ambassadeur lui envoya: mais il lui rendit les gants, parce qu'on n'en faisoit pas usage dans le pays.

Vers le même temps Rowe eut beaucoup de peine à détruire dans l'esprit du Mogol quelques préjugés qu'il avoit pris contre les Anglois: mais il y réussit enfin, quoiqu'avec de grandes difficultés. Tous les Grands de l'Etat le regardoient avec un œil d'envie, depuis qu'il avoit porté des plaintes

plaintes contre l'injustice du Sultan Corone : chacun craignant de subir le même sort dans peu de temps. Tous les Gouvernements de ce pays sont autant de Fermes, & on ne peut imaginer jusqu'à quel point ceux qui les possédent, portent leurs exactions.

ROWE, Chap. IX. An. 1617.

Mécontentement de l'Ambassadeur de Perse.

Le 30 d'Avril, l'Ambassadeur de Perse quitta la Cour très mécontent avec beaucoup de raison. Il avoit donné trente beaux chevaux à l'Empereur, qui lui fit remettre trois mille écus, & il s'en trouva très offensé, parce qu'il sembloit qu'on le regardoit comme un Marchand, & même en cette qualité on lui donnoit beaucoup au-dessous de la valeur de son présent. On dit son mécontentement au Grand Mogol, qui donna ordre de dresser un compte, par débit & par crédit : on porta d'un côté les présents de l'Ambassadeur, estimés beaucoup au-dessous de leur prix, & de l'autre ceux que l'Empereur lui avoit faits, prisés excessivement, sans y omettre la moindre bagatelle, comme un melon, ou une pomme de pin. On présenta ce compte au Persan, & on offrit de

ROWE, Chap. IX. An. 1617.

lui en payer la balance, qui étoit de son côté. Indigné de cette conduite, il regarda le compte avec mépris, feignit d'être malade pour éviter le cérémonial de prendre congé d'une Cour, où il avoit été traité avec si peu d'égards, & obtint la permission de partir incognito. Il envoya secrettement à Thomas Rowe un recit de tout ce qui s'étoit passé, en le priant de l'excuser s'il partoit sans prendre congé de lui, parce qu'il ne pouvoit le faire sans être vu par Asaph-Chan, & par quelques autres, qui auroient éxigé la même marque d'attention. Il le fit en même-temps assurer par le messager, qu'il pouvoit compter, & tous les Anglois, sur les bons offices qu'il seroit en état de leur rendre, quand il seroit à la Cour de son Maître.

Rowe obtient la permission de chasser un Lion.

Le 12 de Mai l'Ambassadeur d'Angleterre obtint la permission de chasser un Lion, qui s'étoit jetté avec un Loup dans le parc où il tenoit ses Moutons, & en avoit tués quelques-uns. Il n'auroit pas osé repousser cet ennemi sans la permission de l'Empereur, parce que dans ce pays c'est un crime capital de chasser le

Lion, qui est un animal réservé pour le Souverain.

ROWE, Chap. IX. An. 1617.

Le 14 de Juin, on apporta à la Cour une boette de médicaments, & une lettre qui appartenoient aux Jésuites de Cambrai, & qu'on avoit arrêté en route. L'Empereur eut la basse curiosité de se faire lire la lettre, & après avoir examiné la boette, où il ne trouva rien qui lui convint, il fit remettre le tout aux Jésuites.

Perte de deux vaisseaux Hollandois.

Le 30 de Juillet on apprit que deux vaisseaux Hollandois, chargés d'épiceries, de porcellaines, de soies, & d'autres marchandises précieuses pour la mer rouge, avoient été jettés par le fort temps sur la côte de Damam, après avoir fait des efforts inutiles pour gagner Socotora, ou quelqu'un des ports d'Arabie; qu'après avoir perdu leurs mats, ils avoient été brisés sur un banc de sable : mais que les hommes d'équipage du plus gros avoient été sauvés avec quelques marchandises.

Le 21 d'Août Marre Rustan, Roi de Candahar fit une visite à Sir Thomas Rowe, & quoiqu'il eût été très bien traité, il demanda avant son

ROWE, Chap. IX.

An. 1617.

départ un tonneau de vin, qui lui fut envoyé.

Le bruit courut alors qu'Asaph-Chan & Normahal avoient formé le dessein de s'unir d'intérêts avec le Sultan Corsorone, qui avoit pris une maison près de celle de l'Ambassadeur d'Angleterre. Le Sultan Corone étoit tombé dans quelque disgrace, parce qu'il avoit épousé à Brampour, une femme qui déplaisoit à son Père. Peu de temps après il fut mandé à la Cour, pour se défendre sur une accusation portée contre lui, d'avoir formé quelques projets contre la vie de son frère Corsorone.

On pese le GrandMogol le jour de sa naissance.

Le premier de Septembre, qui étoit le jour de la naissance du Grand Mogol, on éleva un pavillon près d'une piéce d'eau quarrée & entourée d'arbres. Sous ce pavillon on suspendit de grandes balances d'or forgé, attachées avec des cordons de soie & des chaînes d'or, curieusement travaillées avec de petits rubis, & des turquoises. Le Grand Mogol s'assit les jambes croisées sur un des plateaux, couvert de joyaux depuis les pieds jusqu'à la tête, en-

tre lesquels il y avoit quelques rubis, aussi gros que des noix, & des perles encore plus grosses. Dans le plateau opposé on mit pour contrepoids six ballots, qu'on dit qui contenoient de l'or, de la soye, des étoffes de coton, des épiceries, & d'autres marchandises de prix. On y ajouta du miel, du bled & du beurre. On prétend que les ballots furent distribués au profit des pauvres, & que le reste fut donné aux Banianes.

ROWE, Chap. IX. An. 1617.

Pendant que l'Empereur étoit dans la balance, il regarda en riant Sir Thomas Rowe, & parut vouloir lui parler: mais il ne le put faire faute d'un interpréte. On dit que ce jour il pesoit neuf mille roupies.

Amusemens de ce Prince.

Après cette cérémonie, il monta sur son trône, entouré de la Noblesse qui étoit sur des tapis, & il jetta à l'ordinaire plusieurs bassins de noix d'argent, d'amandes, & d'autres fruits artificiels, qu'ils ramasserent en se jettant les uns sur les autres. Voyant que l'Ambassadeur jugeoit au-dessous de son caractere de se baisser pour les imiter, le Mogol jetta un bassin plein d'amandes d'argent sur son manteau. Aussi-tôt tous

ROWE, Chap. IX. An. 1617.

les courtisans tomberent sur l'Excellence Angloise, & furent près de mettre le manteau en piéces, pour partager avec lui les dons de leur Maître. Cependant il lui resta quelques-unes de ces piéces, dont le poids montoit à dix ou douze écus. Elles étoient toutes creuses & si légeres, qu'il en auroit fallu un grand nombre pour faire la valeur de cent livres sterling. Le Grand Mogol destina cette nuit à faire la débauche, & à boire avec ses courtisans: Rowe y fut invité, mais il s'en excusa, parce qu'il étoit malade d'une dyssenterie, & qu'il savoit que rien n'auroit pu le dispenser de boire, s'il y avoit assisté.

Il visite l'Ambassadeur.

Le 9 de Septembre, l'Empereur fit une course pour prendre l'air sur les bords du Darbadat. Il passa par la maison de l'Ambassadeur, qui lui présenta un Atlas très bien rélié, & lui dit qu'il offroit à Sa Majesté une représentation de tout le monde, dont elle possédoit une portion si considérable. Le Grand Mogol le reçut très gracieusement, & le remercia en mettant sa main sur sa poitrine, & en lui disant plusieurs pa-

roles agréables. Il lui demanda s'il aimoit le sanglier de Goa, parce qu'il en avoit reçu plusieurs, & que s'il vouloit il lui en envoyeroit. Rowe répondit que tout ce qui lui viendroit de Sa Majesté, lui seroit toujours infiniment agréable. Le Mogol remonta sur son Eléphant, après avoir examiné les quartiers de l'Ambassadeur, dont il parut fort satisfait. Il ne voulut pas lui permettre de le suivre, parce que les chemins étoient très mauvais; & il lui défendit de sortir de sa maison.

Le 16 Thomas Rowe alla pour faire une visite au Roi de Candahar, qui refusa de le recevoir sans la permission d'Asaph-Chan, ou d'Etman Doulet, & il lui fit dire qu'il la demanderoit au Durbal: mais l'Ambassadeur répondit qu'il pouvoit s'épargner cette peine, & qu'il ne s'exposeroit jamais au risque de l'incommoder.

Le Mogol fait payer ce qui est dû aux Anglois.

L'usage des Négociants de Perse, quand ils arrivent dans les Etats du Mogol, est de présenter leurs marchandises à l'Empereur, qui choisit ce qu'il lui plaît, & le reste est vendu à ses Sujets. On dresse un bordereau

ROWE, Chap. IX.

An. 1617.

de ce qui convient à chacun : un Officier chargé de cette partie y met un prix : on donne une copie du bordereau au Négociant, qui envoye recevoir ses payements à la maison de ses débiteurs, & s'ils manquent à le satisfaire, on les fait payer par l'autorité du Prince. Les Anglois ne s'étoient pas assujettis à cet usage dans leur commerce, ce qui rendit très difficile le recouvrement des dettes que plusieurs personnes avoient contractées avec eux: mais Sir Thomas Rowe s'adressa au Grand Mogol, en le suppliant de lui pardonner cette faute, occasionnée par son ignorance, & non par aucun manque de respect. L'Empereur fit agir son autorité en faveur de la Compagnie, pour obliger les débiteurs à s'acquitter immédiatement: mais il convint avec l'Ambassadeur qu'à l'avenir il verroit le premier l'inventaire des marchandises qui seroient apportées dans ses Etats par les vaisseaux Anglois. Il lui promit qu'à cette condition il feroit payer exactement tout ce qui seroit dû, & que dans le cas où ils auroient contracté avec quelque débiteur insolvable, le

payement feroit fait aux propres dépens de l'Empereur.

Afaph-Chan fit au Mogol la lecture d'une lifte, contenant les noms de ceux qui devoient à la Compagnie, & les caufes de leur créance: l'Empereur donna ordre à Aradeth-Chan, Grand-Maître de fa maifon, & au Cutwal ou Maréchal, de prendre les mefures néceffaires pour faire acquitter ces dettes. Cet ordre fut négligé, & Sir Thomas Rowe avoit préparé une requête pour en porter fes plaintes. Il devoit la préfenter quelques jours après dans une audience du Mogol, qui auroit fait repentir fes Officiers de leur retard: mais Afaph-Chan foupçonna fon deffein, le prévint avant qu'il l'éxécutât, & le pria de ne pas le fuivre, en l'affurant qu'il lui feroit rendu juftice avant le lendemain matin. Il remplit exactement fa parole; dès le même foir le Cutwal & Aradeth-Chan firent la recherche des débiteurs de la Compagnie, & l'on eut auffi-tôt fatisfaction de tous ceux qu'ils purent trouver.

An. 1617.

CHAPITRE X.

Le Prince Corone arrive à la Cour : il refuse la visite de Rowe. Un vaisseau Indien n'échape qu'avec peine à des Pirates Anglois. Asaph-Chan est engagé par des présents à favoriser cette nation : Il introduit l'Ambassadeur auprès de Corone, ce qui est très avantageux pour les affaires de la Compagnie. Querelle d'Asaph-Chan avec le Prince : Quelques envoyés Hollandois sont reçus froidement par le Mogol. Fin du recit de l'ambassade de Rowe.

Arrivée du Prince Corone

LE 2. d'Octobre, le Prince Corone se rendit à la Cour, avec une suite nombreuse de Seigneurs, & il fut reçu de son Père, avec autant de tendresse que s'il eût été fils unique. Tous les Grands qui accompagnoient le Mogol, allerent au devant recevoir le Prince sur la route : mais Thomas Rowe ne put se joindre à eux, parce que sa santé étoit alors fort dérangée.

Le 6 l'Ambaſſadeur alla pour faire une viſite à Corone: mais on lui dit qu'il falloit venir plus matin, ou qu'il reſteroit à la porte juſqu'à ce que le Prince ſortit pour ſe rendre à la Cour. Il prit cette réponſe pour un affront, en marqua ſon indignation à celui qui en étoit le porteur, & ſe retira auſſi-tôt. Le ſoir il eut une audience du Grand Mogol, qui le reçut avec ſes bontés ordinaires: mais le Prince feignit de ne le pas voir, & ne lui rendit pas ſa révérence. Sa Majeſté demanda l'inventaire de toutes les marchandiſes apportées par les vaiſſeaux de la Compagnie, quels étoient les Priviléges que l'Ambaſſadeur déſiroit obtenir, & l'aſſura qu'il pouvoit compter ſur ſa protection.

Le Grand Mogol dit à Rowe que la Reine mère avoit obligation à ces vaiſſeaux, parce qu'ils avoient délivré dans la mer rouge, un bâtiment appartenant à cette Province, que des Pirates Anglois avoient attaqué. Les gens d'équipage, & les paſſagers firent les plus grands éloges des politeſſes, & des ſecours qu'ils avoient reçus de leurs libéra-

ROWE, Chap. X. An. 1617.

teurs. Cependant Sa Majesté parut surprise, avec raison, de ce que des Sujets d'Angleterre désobéissoient aussi ouvertement à leur Roi: mais elle fut satisfaite quand l'Ambassadeur lui eut répondu, que ces gens étoient des scélérats, sujets quand ils étoient pris à tous les châtiments qu'on infligeoit pour crime de vol dans les Etats de Sa Majesté.

Rowe gagne l'amitié d'Asaph-Chan.

L'Empereur lui demanda, si les vaisseaux avoient apporté des perles, ou d'autres joyaux, à quoi l'Ambassadeur répondit, qu'ils n'en apportoient point, parce qu'ils étoient beaucoup plus chers en Angleterre, que dans l'Indoustan. A cette audience Rowe devint grand ami d'Asaph-Chan, parce qu'il lui dit à l'oreille, qu'il lui avoit destiné quelque chose de curieux, & le Ministre eut soin de l'en faire souvenir avant son départ. Avant de lui faire connoître ce qu'il avoit à lui donner, l'Ambassadeur demanda qu'il lui serrât le pouce, espèce de serment solemnel dans ce pays, & qu'il lui promit de ne le pas trahir. Après cette cérémonie, l'Anglois dit à Asaph-Chan qu'il avoit une perle de très grande

valeur, dont il vouloit disposer, & que son intention étoit de la lui céder pour s'assurer de son amitié : mais en même-temps il lui fit observer de quelle conséquence il étoit, que Sa Majesté n'en eût aucune connoissance, puisqu'elle n'étoit pas portée sur l'inventaire, & que personne n'en étoit instruit. Asaph-Chan fit de grands remerciments pour cette faveur : renouvella sa promesse de garder le secret, & assura l'Ambassadeur qu'il lui donneroit autant pour cette perle, que tout autre pourroit faire. Il lui promit aussi de lui faire avoir accès auprès du Prince, de le rendre son ami ; & ajouta de plus, qu'il le défendroit contre toute oppression, & contre tout ce que les Courtisans, ou d'autres pourroient entreprendre au préjudice de l'Ambassadeur, & de ceux qui dépendoient de lui. Il dit encore, que le Grand Mogol étoit naturellement insolent & traitre, particuliérement envers les étrangers, parce qu'il n'avoit d'autres principes que ceux de son intérêt. Il lui conseilla aussi de gagner l'amitié de la Reine Normahal par un présent,

ROWE, Chap. X. An. 1617.

Asaph-Chan ne pouvoit se dispenser de tenir sa promesse, crainte d'être trahi lui-même, & que le Monarque ne fût informé de ce secret, qui auroit été pour lui de très grande importance, quoique l'objet en fût si léger. Aussi fut-il très exact à sa parole ; non-seulement il procura un ordre pour que les marchandises de la Compagnie Angloise destinées pour l'Ambassadeur, fussent apportées à la cour sans aucun retard & sans être visitées, mais encore il employa son crédit pour qu'on nommât un juge particulier qui eût l'inspection sur ce qui concernoit les affaires de la Compagnie. Il acheta aussi en gros beaucoup d'effets qu'on auroit été obligé de vendre en détail : enfin cette légere préférence acquit pour toujours l'amitié & la protection du Ministre. Il est certain qu'à la cour du Mogol, la préférence dans un marché est regardée comme un présent, & il y avoit peu de gens qui fussent aussi exacts dans les payements qu'Asaph-Chan.

Il lui acquiert celle du Sultan Corone.

Par l'entremise de ce Ministre, Sir Thomas Rowe eut le 12 une audience du Prince, qui le reçut très favorable-

ment. Il lui présenta une chaîne d'or, d'ouvrage de la Chine, & une saucière du même pays : le Sultan lui promit d'être à l'avenir attaché aux Anglois, & lui donna une lettre pour son Lieutenant à Surate, par laquelle il lui recommandoit d'avoir tous les égards possibles pour cette nation, & de lui accorder tous les privileges que demanderoit l'Ambassadeur. La Reine également engagée par son frere Asaph-Chan fit assurer Rowe de sa protection, & d'un ordre en faveur de la Compagnie, qu'elle lui promit d'obtenir du Prince, s'il avoit oublié de le donner de lui-même, parce qu'elle le connoissoit pour être assés étourdi, & sujet à ne pas se ressouvenir de ses promesses.

Avec ces ordres, les Anglois furent garantis de tout dommage, d'autant qu'on les regarda comme étant sous la protection de la Reine, qui envoya un exprès pour soutenir les gens de la Compagnie dans tout ce qui seroit raisonnable, au nom & par l'autorité de cette Princesse. Asaph-Chan envoya aussi un fidéle domestique, tant pour seconder l'Officier de la Reine, que pour acheter ce

ROWE, Chap. X.

An. 1617.

qu'il vouloit avoir des marchandises Angloises.

Quand on vit que la cour accordoit tant de faveurs à cette nation, toute la noblesse envoya des gens à bord pour faire des achats, ensorte que sans être arrêtés par des formalités, des droits ou des longueurs de déchargement, les vaisseaux vendirent toutes leurs cargaisons avant qu'elles fussent débarquées, & ils en auroient vendu le triple s'ils l'avoient apporté. Le 24, le Grand Mogol partit de Mandoa, & l'Ambassadeur d'Angleterre le suivit le 29, avec beaucoup de difficultés, tant à cause du défaut de voitures, que par rapport au manque d'eau & à la cherté des provisions. Le 2 de Novembre, deux Anglois nommés Steel & Jackson, descendirent secrettement à terre, où ils apporterent quelques perles & des bijoux de fantaisie, que l'Ambassadeur montra à Asaph-Chan. Il fut content d'en avoir eu la premiere vue : mais il ne les acheta pas ; & en effet, il n'y avoit rien qui fût digne du commerce de l'Indoustan.

Le Sultan Corone & Asaph-Chan deviennent ennemis.

Le 10 de Novembre, l'Ambassadeur eut beaucoup de peine à détruire le

bruit qui s'étoit répandu qu'on avoit chargé sur les vaisseaux Anglois une grande quantité de briques & de chaux pour élever un fort sans la permission du grand Mogol. Peu de temps après, le Prince parla un soir avec quelque mépris du commerce des Anglois : Asaph-Chan embrassa leur parti avec chaleur ; s'étendit sur les avantages que les Etats du Mogol en retireroient, & accusa les Officiers du Prince de s'être conduits avec autant de violence que d'injustice envers la Compagnie. Le Grand Mogol en fut extrêmement irrité contre le Sultan : ce qui fut le commencement d'une inimitié irréparable entre ce Prince & Asaph-Chan. Cependant les Officiers de la douanne reçurent des ordres très séveres de se mieux comporter à l'avenir, & l'Ambassadeur déclara courageusement, que si après des marques aussi publiques de la protection Impériale d'où dérivoit toute l'autorité, on faisoit quelque violence ou quelque injustice aux gens de la Compagnie, il ordonneroit de la repousser par la force, quand il devroit y avoir du sang de répandu.

ROWE, Chap. X.

An. 1617.

Arrivée de quelques Envoyés Hollandois.

An. 1618.

Quelques Envoyés Hollandois arriverent à la cour le 30 de Janvier 1618, & ils apporterent quelques raretés de la Chine par forme de présents. Il parut qu'on ne les connoissoit nullement, puisque le Prince demanda à l'Ambassadeur d'Angleterre qui ils étoient ? Rowe répondit que leur nation étoit sous la protection des Anglois, mais qu'on n'en faisoit pas une grande estime : alors le Sultan dit que comme amis des Anglois, ils seroient les bien venus. On dit à Sir Thomas de faire avancer leurs présents, parce qu'on ne leur avoit pas permis d'entrer dans l'intérieur des balustrades, & qu'ils étoient restés à la troisieme enceinte près de quelques marchands Anglois, qui ne daignoient pas entrer en conversation avec eux.

C'est ici que se termine tout ce qui nous reste des papiers de Sir Thomas Rowe : le surplus a été perdu : mais il paroît qu'il étoit peu important. Purchass qui vraisemblablement les avoit vus complets, assure qu'ils ne contenoient rien de curieux outre ce que nous avons rapporté, & qu'il y avoit seulement quelques observations relatives au commerce.

CHAPITRE XI.

Grande étendue de l'Empire du Mogol : Magnificence des ruines de Cytor : Grande dépense pour l'entretien des bêtes fauves de l'Empereur : Loix singulieres par rapport aux successions : Origine du nom de Mogol : Cérémonies de différentes religions : Caractere d'Ezbar-Scha : Il protege les Jésuites : Sa mort prématurée.

Description de l'Empire du Mogol.

LES Etats du Mogol, dans le temps où Sir Thomas Rowe y alla en ambassade, étoient plus grands que l'Empire des Perses, & presque aussi étendus que celui des Turcs. Ils contenoient trente-six grands royaumes, dont celui de Cytor étoit un des plus remarquables : l'enceinte de la Capitale située sur une hauteur est de dix milles de tour : elle n'avoit plus d'habitants ; mais on voyoit par des restes pompeux qu'elle avoit été d'une grande magnificence. On y remarquoit les ruines de plus de cent mille maisons, d'un

Rowe, Chap. XI.

An. 1618.

très beau palais, & de plus de cent temples, dont la plus grande partie étoit construite en pierres de taille & très bien ornés, comme on en pouvoit juger par des pilliers d'une belle architecture, qui étoient demeurés debout. Ce royaume est situé au Nord-est de Guzarate, & au Nord-ouest de Candy : le Souverain qui se disoit descendu de Porus, vaincu par Alexandre-le-Grand, fut soumis par Ezbar-Scha, pere du Mogol, qui occupoit le trône de l'Indoustan, du temps de l'ambassade de Rowe.

Agra, ville principale & résidence du Grand-Mogol est dit-on située à mille milles des plus proches frontieres; la plus grande étendue du Nord-est au Sud-ouest, c'est-à-dire, depuis Harduar jusqu'à Duarsa, est de quinze cents milles, & du Nord au Sud de plus de quatorze cents milles. Depuis Agra jusqu'à Cahor, qui en est éloigné de sept cents milles, on suit une grande route plantée de très beaux arbres.

Ses revenus.

Les revenus du Mogol doivent monter à des sommes étonnantes, puisqu'on dit que la seule dépense pour l'entretien de ses Elephants &

de ses Lions étoit alors de dix mille livres sterlings. Il est en général héritier de tous ses sujets, marchands ou autres, & s'approprie tout ce qui lui convient, en se chargeant de l'entretien de leurs femmes & de leurs enfants. On gagne son amitié & on l'entretient par des présents, & ceux qui en font le plus ou qui en donnent de plus riches sont certains d'en être le mieux récompensés. Il dispose des terres & des gouvernements à sa volonté, & dans sa cour, comme en beaucoup d'autres, les flatteurs sont préférés aux gens de mérite.

Les Gouverneurs sont absolus, & tiennent entre leurs mains la vie & la fortune de ceux qui leur sont soumis. Les bâtiments dans tout l'Empire sont très bas & n'ont que des murs de terre, excepté les maisons de l'Empereur qui sont belles, uniformes, & construites en pierre. Cette médiocrité vient de ce que personne ne peut être regardé comme possédant du bien en propriété, & parce qu'un favori, dont les possessions rapportent plus de revenu qu'un Electorat d'Allemagne, laissera un fils qui ne posséde qu'à peine ce qui est né-

ROWE, Chap. XI. An. 1618.

ceſſaire pour entrer dans le monde. Il arrive de-là que beaucoup de Grands préferent de demeurer dans des tentes, qui ſont non-ſeulement commodes, mais qu'on peut auſſi rendre d'une grande magnificence.

Loix & religion de l'Indouſtan.

Il n'y a dans tout l'Indouſtan ni regiſtres publics, ni loix écrites, & tout ſe décide par le jugement abſolu du Souverain ou des Gouverneurs. On y profeſſe différentes religions, & chacune eſt partagée en diverſes ſectes. On trouve en quelques endroits un petit nombre de Chrétiens, qui méritent à peine d'en porter le nom : il y a des Banianes qui ſont Pythagoriciens, & croyent à la métempſicoſe, ou tranſmigration des ames; auſſi craignent-ils de donner la mort à aucun animal, & ils ſe feroient un grand ſcrupule de tuer une puce, crainte de détruire un pere ou un couſin. Entre pluſieurs ſortes d'idolâtres, on diſtingue les adorateurs du feu, dont les femmes montent gaiement ſur les buchers funéraires, pour être conſommées par les mêmes flammes qui réduiſent en cendres les corps de leurs maris

défunts. Le plus grand nombre est des sectateurs d'Ali, & si Johanguir-Scha avoit quelque religion, ce qui est très douteux, il n'en suivoit pas d'autre que cette derniere.

Origine du nom de Mogol.

La doctrine de Mahomet fut introduite par le fils de Tamerlan; il ne fit pas de loix pour contraindre à l'embrasser: mais il se contenta de la recommander à ses sujets, leur laissant au surplus la liberté de l'adopter ou de la rejetter. C'est de la circoncision, introduite par les Mahométans, qu'est venu le nom de Mogols, qui signifie chef de circoncis, parce que cette cérémonie est enjointe par les loix de Mahomet. Avant le temps dont nous parlons, les peuples étoient payens de diverses sectes, & ils n'avoient pas de croyance fixe. Depuis ils ont encore été partagés; les uns suivent l'Alcoran de Mahomet, & les autres la secte d'Ali: mais il n'y a pas de différence essentielle entre les deux. Plusieurs Docteurs du Mahométisme ont aussi formé des branches différentes d'une même religion, & ils ont tous leurs mosquées ou temples pour le culte public, leurs prêtres, leurs religieux, leurs for-

ROWE, Chap. XI.

An. 1618.

mes de prieres & leurs cérémonies particulieres. Leurs pénitents sont très séveres dans les austerités volontaires qu'ils pratiquent, comme on le voit aussi chez beaucoup d'idolâtres dans toutes les parties des Indes orientales.

Quelques-uns de ces idolâtres ou payens, dont l'énumération des principes deviendroit ennuyeuse, adorent les bêtes, d'autres le feu, d'autres des créatures de diverses especes: ils boivent du vin, & mangent de la chair des animaux, sans en excepter le porc, ce que ne font pas les Mahométans. D'autres ne mangent que les chairs qu'ils estiment sacrées; quelques-uns ne se nourrissent de rien qui soit en vie, & ne voudroient pas boire avec ceux qui suivent une religion différente. Ces derniers ont un respect particulier pour le fleuve du Gange, & il n'y a pas d'année que quarante ou cinquante mille d'entr'eux n'aillent y faire des oblations d'or ou d'argent.

Ezbar-Scha y introduit le Christianisme.

Quand Ezbar-Scha parvint à la couronne, le peuple étoit plongé dans la plus profonde ignorance; les prêtres Mahométans étoient les seuls

qui

qui avoient quelque connoiſſance dans la littérature, & elle ſe bornoit à de légeres teintures de Mathématiques & d'Aſtrologie. Ezbar-Scha, Prince qui joignoit à la piété & à la juſtice un grand deſir de connoître & d'encourager la ſcience & la vertu, fut informé de la réputation des Miſſionnaires Chrétiens de Goa. Il invita de venir à ſa cour le Pere Jérôme Xavier & deux autres Jéſuites qui étoient dans cette miſſion, & leur promit ſa protection. Ils accepterent ſes offres, & ſe rendirent dans ſes Etats, où par leurs exemples, leur ſcience, & la pureté de leurs mœurs, ils firent un grand nombre de converſions. Ils répandirent de toutes parts les lumieres de l'inſtruction, qui diſſiperent en peu de temps les ténébres épaiſſes dont tout ce pays étoit couvert.

ROWE, Chap XI.

An. 1618.

Xavier, par le commandement exprès du Mogol, écrivit une apologie du Chriſtianiſme, & une réfutation du Mahométiſme & de l'idolâtrie. Le Monarque en entendit la lecture & l'explication avec le plus grand plaiſir, & il fit ſouvent ſur divers articles des objections qui

ROWE, Chap. XI.

An. 1618.

marquoient une grande justesse d'esprit, une conception vive, & une profonde pénétration. Non-seulement il donna des patentes pour travailler à la conversion de ses sujets: pour les instruire dans la religion Catholique, & pour faire bâtir des Eglises: mais il donna de plus des sommes considérables pour leur entretien & pour celui des prêtres: accorda publiquement la liberté de conscience: déclara que la profession du Christianisme n'avoit rien qui lui déplut, ajoutant qu'il n'auroit aucun chagrin quand il verroit que toute sa cour, & même les Princes du sang royal seroient de cette religion: enfin il promit de ne jamais causer aucun trouble à ceux qui l'auroient embrassée.

Ezbar-Scha s'éloigna ensuite de la religion de Mahomet, & enfin il mourut, laissant la réputation d'un bon Prince, sans être fermement attaché à aucune religion. Cependant il fit profession extérieurement du Mahométisme jusqu'au dernier soupir, contre l'espérance des Missionnaires.

CHAPITRE XII.

Jehanguir succede au trône de l'Indoustan : Son portrait : Il paroît disposé à proteger le Christianisme : Projet singulier proposé aux Jésuites : Evénement regardé comme un miracle : Adresse étonnante d'un singe.

Portrait de Jehan-guir.

JEHANGUIR, fils & successeur d'Ezbar-Scha, fut un Prince plein de bonté, d'un caractere gai, assés gras, & d'un teint olive. Il parloit avec facilité : ne fut jamais circoncis, & pendant que dans son empire on cherchoit la vraie religion, il ne fut instruit dans aucune, ensorte qu'il fut plutot un Athée ou un Déiste que toute autre chose. Cependant il disoit quelquefois qu'il étoit partisan de Mahomet, mais il pratiquoit aussi diverses cérémonies particulieres au Paganisme. Il paroissoit ainsi s'être formé une espece de religion à sa fantaisie ; disoit qu'il étoit plus grand prophéte que Mahomet, & se montroit le matin pour recevoir des res-

An. 1618.

pects excessifs de quelques-uns de ses sujets qui suivoient tous ses caprices. Il n'aimoit pas ceux qui changeoient de religion, & ne marquoit de mépris pour aucune, excepté pour celle de Mahomet, contre lequel il prenoit plaisir à entendre des railleries. Il eut toujours la plus grande vénération pour le nom de Jesus-Christ, & ne permit jamais qu'on en parlât avec le plus léger manque de respect.

Il augmenta & confirma les revenus de la nouvelle Eglise Chrétienne, & pendant plus d'un an il passa deux heures tous les soirs à écouter des disputes sur sa doctrine, parlant de temps en temps de façon à faire croire qu'il avoit dessein de se convertir. Sous sa protection les Jesuites établirent un collége, où il envoya ses deux jeunes neveux avec quelques autres pour être instruits dans la foi Chrétienne & dans les sciences, & pour apprendre la langue Portugaise.

Ses neveux sont baptisés.

Ils furent baptisés solemnellement dans l'Eglise d'Agra, avec la plus grande pompe, après qu'on les eut menés en procession par toute la ville, montés sur des Elephants. Sa Majesté

An. 1618.

marquoit la plus grande satisfaction de leur progrès, ce qui faisoit naître divers sentiments sur ses desseins. Quelques-uns pensoient que c'étoit par attachement pour une Eglise, dont il vouloit devenir membre; d'autres croyoient qu'il permettoit que ces enfants fussent ainsi élevés pour les rendre odieux aux Maures, & affermir d'autant plus sa domination : mais personne ne pénétroit dans sa pensée : aussi étoit-elle si extraordinaire qu'il y avoit de l'impossibilité à la déviner.

Ils abandonnent la religion Chrétienne.

Les deux Princes s'adresserent un jour aux Jésuites, & les prierent de leur donner des femmes Portugaises, qui étant Chrétiennes les affermiroient dans une religion si différente de celle de l'Indoustan, puisqu'elle défendoit la pluralité des femmes, & les mariages avec les Infideles. Les Jésuites sourirent de cette demande, & leur firent une légere réprimande, quoiqu'ils ne la regardassent que comme une folie de jeunes gens, sans que leurs soupçons allassent plus loin : mais le lendemain les Princes revinrent trouver les Peres, & leur dirent que si le Roi de Portugal ne

ROWE, Chap. XII. An. 1618.

vouloit pas leur donner des femmes entre ses sujettes, ils ne vouloient plus être de sa religion. En même temps ils remirent leurs croix, leurs bréviaires & leur croyance, comme on le vit évidemment par la suite, aux Missionnaires de qui ils les avoient reçus.

Les Jésuites commencerent à ouvrir les yeux, & à penser avec raison qu'il y avoit plus que des idées de jeunesse dans la demande des Princes, puisqu'ils paroissoient s'écarter entiérement du respect qu'ils leur avoient marqué jusqu'alors. Pour le mieux connoître, ils commencerent à les gronder, & enfin ils les engagerent à leur déclarer que ce qu'ils avoient fait étoit par obéissance aux ordres du Grand Mogol. Cependant le Pere Corsi ne voulut pas recevoir les croix & les autres signes de piété de leurs mains, disant qu'ils ne pouvoient accepter ce qui leur étoit remis par des enfants : que le tout leur avoit été donné par le commandement de l'Empereur, & que s'il vouloit qu'ils le rendissent, il falloit qu'il le leur fît savoir par un des Officiers qui sont chargés ordinairement de ses ordres.

Les jeunes gens rendirent compte à leur oncle de ce qui s'étoit paſſé, & il en fut très irrité : il fit dire aux Jéſuites de venir à l'appartement de ſes femmes où il étoit alors. Quand il ſut qu'ils étoient à la porte, il envoya une dame leur déclarer que ſes neveux avoient agi par ſes ordres ; que ſon intention étoit qu'ils retournaſſent à leur premiere religion, & que le collége n'eût plus lieu. Les Jéſuites furent obligés de ſe ſoumettre à ce commandement imprévu, & les jeunes gens abandonnerent la religion Chrétienne ſans avoir conſervé pour elle aucun attachement, & ſans qu'il fût demeuré en eux la plus légere impreſſion de la foi qu'ils avoient embraſſée. On jugea par cette conduite, & l'on fut enſuite bien convaincu, que le Mogol avoit voulu ſeulement augmenter ſon ſérail de quelques femmes Portugaiſes, & l'on me diſpenſera de dire quel rôle il vouloit faire faire aux Jéſuites en feignant d'avoir deſſein d'embraſſer leur religion. Depuis ce temps, Jehanguir-Scha ne ſe donna plus aucuns ſoins pour établir, ni pour encourager la religion Chrétienne.

ROWE, Chap. XII. An. 1618.

ROWE, Chap. XII.

An. 1618.

Evénement qu'on regarde comme un miracle.

Quelque temps après cet incident, la maison & l'Eglise des Jésuites ayant été consumées par le feu, on trouva dans les décombres un Crucifix qui n'avoit reçu aucun dommage. On publia cet événement comme un miracle; l'Empereur en fut informé: il fit venir un des Jésuites qui lui en certifia la vérité, & qui eut avec lui une longue conférence. Le Mogol entre autres questions lui demanda s'il vouloit le convertir à la religion Chrétienne; le Pere lui répondit qu'il en auroit la plus grande joie, & l'Empereur répliqua: » J'ai beaucoup entendu parler de vos miracles, & » des merveilles qui ont été opérées » par le nom de votre prophéte; » Je veux faire un bon marché avec » vous: Jettez devant moi un Crucifix dans le feu, & faites avec votre » prophéte quelle convention vous » voudrez pour qu'il soit conservé: » Je vous donne ma parole que s'il » sort du feu sans être consumé, je » me ferai aussi-tôt Chrétien. » Le Jésuite ne crut pas devoir accepter cette condition, & il dit à l'Empereur que Dieu ne s'étoit pas engagé d'obéir à la voix de sa créature: que

c'étoit un crime de le tenter, & que les miracles s'opéroient suivant sa Divine volonté : mais que si l'Empereur vouloit, il offroit de se jetter lui-même dans le feu pour témoignage de sa foi, ce que le Grand Mogol ne voulut pas permettre.

ROWE, Chap. XII.

An. 1618.

Dispute de religion entre Jehanguir & son fils.

Le Prince Corone présent à cette dispute, étoit un zélé Mahométan, & ennemi de tous les Chrétiens en général. Il soutint que l'épreuve proposée pour convaincre de la vérité de la religion Chrétienne étoit juste, & que le Jésuite devoit être obligé de prendre le turban si le Crucifix brûloit. Il rapporta plusieurs histoires des miracles opérés en des occasions moins importantes que celle de la conversion d'un si puissant Monarque, & mêla dans son discours des termes injurieux contre le Divin Sauveur du monde. Jehanguir en fut irrité : fit une comparaison de plusieurs des actions du Législateur des Chrétiens, avec celles des prétendus saints du Mahométisme : & prouva que la préférence devoit être donnée au Dieu que nous adorons, quoiqu'il ne lui accordât que la qualité d'un très grand prophéte. Il dit qu'au-

ROWE, Chap. XII. An. 1618.

cun des miracles qu'on prétendoit avoir été opérés par Mahomet, ou par les plus illustres de ses sectateurs, n'étoit comparable à celui de rappeller un mort à la vie, comme Jesus-Christ l'avoit fait sur le Lazare: mais le Prince répondit que donner la vue à un homme aveugle de naissance étoit un grand prodige. Un des courtisans décida la question en disant, que le Prince & l'Empereur son pere jugeoient également avec justesse: que le plus grand miracle étoit certainement de donner la vie à un mort; mais qu'un œil naturellement aveugle étoit un corps mort, puisque la vue est la vie de l'œil: qu'ainsi celui qui donnoit la vue à un œil aveugle de sa nature animoit réellement un mort, d'où il conclut que celui qui avoit ressuscité le mort n'avoit pas fait un plus grand prodige que celui qui avoit donné la vue à l'aveugle. Cette décision termina la contestation du pere & du fils, & l'on cessa de disputer.

Avant de terminer ce que nous avons à dire sur l'Indoustan, nous allons rapporter une histoire dont la vérité est fortement attestée: ce-

pendant nous ne prétendons pas la garantir, mais nous laiſſons au Lecteur la liberté d'en porter ſon jugement.

ROWE, Chap. XII.

An. 1618.

Adreſſe d'un Charlatan.

Il y a peu d'endroits où l'on trouve autant de Charlatans que dans le Bengale; un homme de ce pays amena à la cour de Jehanguir-Scha un ſinge très curieux, diſant qu'il étoit un excellent devin, qualité que les Indiens en général attribuent à ce ſingulier animal. Sa Majeſté s'amuſa long-temps de ſes tours d'adreſſe, & entr'autres ſoupleſſes, l'anneau de l'Empereur ayant été donné ſecrettement à un des courtiſans, le ſinge le découvrit auſſi-tôt, quoiqu'il y en eût pluſieurs autres de préſents. Enſuite on écrivit en langue Perſanne ſur différents morceaux de papier les noms de douze légiſlateurs; on confondit le nom ſacré du Chriſt avec ceux de Moïſe, de Mahomet, d'Ali, &c. & on les mêla bien enſemble dans un ſac. Il fut ordonné au ſinge de deviner lequel étoit celui qui enſeignoit la vérité, & il tira le nom du légiſlateur des Chrétiens. Cette diſtinction ſurprit d'abord un peu le grand Mogol: mais penſant que

ROWE, Chap. XII. An. 1618.

le maître du singe pouvoit savoir lire la langue Persanne, & qu'il guidoit l'animal par quelque moyen caché, il fit écrire le même nom dans la langue de la Cour, & le singe fit encore le même choix, avec cette circonstance qu'il baisa respectueusement le papier qu'il tira du sac.

Un Officier qui étoit présent, pria l'Empereur de lui permettre de prendre les noms, & qu'il lui promettoit de découvrir la supercherie; parce qu'il étoit pleinement persuadé qu'il y en avoit. Le Grand Mogol lui en ayant donné la permission, il mit seulement onze noms dans le sac, & garda le douzieme dans sa main. Le Singe examina avec un air d'attention tous les papiers, qu'il rejetta également, & le Monarque lui ayant commandé d'en apporter un, il marqua son refus en les déchirant tous en piéces. Ensuite il sauta sur l'Officier, & lui prit la main, où il avoit caché le nom de Jesus-Christ. On prétend que cette avanture se passa en présence de beaucoup de monde: qu'elle rendit le Grand Mogol pensif: qu'il acheta le Singe, & le tint en grande estime.

ROWE, Chap. XII.

An. 1618.

Commerce de l'Indoustan.

Les marchandises qu'on vend avec le plus d'avantage dans l'Indoustan, sont les armes à feu, les épées, les couteaux, les tapisseries, les draps d'or ou d'argent, les étoffes brillantes, les soyeries, les vins de liqueur, les riches housses de chevaux, les chiens de chasse de toute espèce, les plumes d'oiseaux, les estampes, les peintures qui ont diverses figures bien exécutées, les montres, les chaînes de montres, les verres ardents, les lunettes d'approche, les verres à boire, les pierres précieuses bien montées, les cachets bien gravés, les cabinets, toutes sortes de bijoux curieux, les ciselures délicates, & particuliérement les ouvrages de la Chine.

Les naturels du pays sont ingénieux & affables : ils apprennent facilement à imiter ce qu'on leur montre, sont excellents artistes & bons peintres, comme ils le prouverent en imitant si bien les peintures présentées par Thomas Rowe au Grand Mogol, ainsi qu'en faisant de très bons carosses sur le modèle de celui que cet Ambassadeur avoit fait apporter d'Angleterre. Suivant le sen-

Rowe, Chap. XII

An. 1618.

timent de ce Ministre, les affaires se feroient beaucoup mieux par un agent particulier, né dans le pays, connu à la Cour, bien instruit du commerce, auquel on donneroit mille roupies par an, que par dix Ambassadeurs.

Lettre du Mogol au Roi Jacques I.

Quand Sir Thomas Rowe fut prêt à partir pour l'Angleterre, le Grand Mogol le chargea d'une lettre adressée au Roi Jacques Premier. L'intitulé en est assés singulier pour mériter de trouver ici sa place :

» Au Roi descendu légitimement » de ses Ancêtres, habile dans l'art » militaire, & revêtu de l'honneur » & de la justice. Au Chef qui mé» rite tout commandement, pour sa » force & sa persévérance dans la » Religion, enseignée par le Grand » Prophéte Christ: au Roi Jacques, » dont l'amitié à fait sur mes pen» sées, une impression qui ne sera » jamais détruite. Comme l'odeur » de l'ambre, ou comme un jardin » rempli de fleurs, dont la beauté » & l'odeur va toujours en augmen» tant; ainsi mon amitié envers vous » s'accroîtra & augmentera tou» jours, &c. »

ROWE, Chap. XII. An. 1618.

Cette lettre contenoit des assurances d'amitié pour les Sujets d'Angleterre, & des promesses de protéger les Marchands qui viendroient de ce Royaume. Quand elle fut finie, le Grand-Mogol fut très embarassé à choisir l'endroit où il placeroit le sceau, de façon à ne se pas avilir, & à ne pas offenser le Monarque auquel elle étoit adressée. Il pensoit que s'il le mettoit au bas, ce seroit s'abaisser lui-même, & que s'il le mettoit au commencement, le Roi Jacques pourroit le regarder comme un manque d'égards. Après y avoir bien réfléchi, l'Empereur se détermina à donner la lettre ouverte à l'Ambassadeur, & à lui donner en même-temps le sceau, qui étoit d'argent, & portoit pour gravure la Généalogie de Tamerlan, dont il étoit le neuvieme descendant. Il lui dit de donner l'un & l'autre à son Souverain, afin qu'il mit lui-même le sceau à l'endroit de la lettre qu'il croiroit le plus convenable.

On peut juger du peu de dépense qu'on fait en ce pays par le recit de M. Thomas Coriat : il assure qu'il ne dépensa que trois livres sterling

ROWE, Chap. XII. An. 1618.

en dix mois, qu'il employa à voyager à pied d'Alep à Ardſmère, où le Mogol réſidoit alors, & ſur ces trois livres il dit, que quelques Chrétiens Arméniens le frauderent de dix ſchellings, enſorte que ſa dépenſe réelle ne fut que de cinquante ſchellings, & qu'en quelques endroits il fut très bien traité pour un ſol d'Angleterre par jour, c'eſt-à-dire pour deux ſols de notre monnoye.



DESCRIPTION
DE L'EMPIRE DU JAPON

Et des mœurs des Habitants, extrait du nouveau ſyſtême, de Géographie de M. Fenning & Collyer.

CHAPITRE PREMIER.

De la ſituation, & de l'étendue du Japon. Rocs & Gouffres ſur les côtes: Des Volcans: Des Bains-chauds, & des fréquents Tremblements de terre dans ce pays.

Après avoir rapporté l'Ambaſſade de Sir Thomas Rowe au Mogol, l'ordre des matieres & celui de la Chronologie auroient exigé que l'Auteur Anglois, dont je donne la Traduction, eût parlé des Ambaſſades des Hollandois à la Chine & au Japon. Les relations en ſont également Introduction.

Description du Japon. Chap. I.

intéressantes, & auroient fait connoître à fond, en les dépouillant de leur prolixité, les productions du pays, & les mœurs des habitants. Si les bornes que je me suis prescrites dans le petit nombre de Suppléments que je joints à ma Traduction ne m'avoient arrêté, je me serois étendu, avec une égale satisfaction, sur l'un & sur l'autre : mais comme on trouvera une description assez détaillée de la Chine dans l'Extrait du voyage de Gemelli, je me suis contenté de donner un simple coup d'œil sur le Japon, tiré de la nouvelle Géographie Angloise, ouvrage nouveau qui mérite d'être bien accueilli, tant par l'exactitude qui y regne, que parce qu'il est exempt de la séchéresse presque inséparable des traités Géographiques. J'ai retranché à regret une partie de cette description intéressante ; mais j'espere que le Public en sera dédommagé par la Traduction entiere de cette Géographie, quand j'aurai satisfait à d'autres engagements.

Situation & division du Japon.

Le riche Empire du Japon est nommé par les naturels Niphon, qui signifie la fondation du soleil : les Chi-

nois lui donnent le nom de Zippon ou Siphon. Les isles qui le composent sont situées dans l'Océan pacifique à l'Est de la Chine, entre le trente & unieme & le quarante-deuxieme degré de latitude septentrionale, & s'étendent depuis le cent cinquante-septieme degré de longitude jusqu'au cent soixante & quinzieme: le soléil se leve dans cet Empire environ neuf heures avant qu'il paroisse sur notre horison.

Niphon la plus grande des isles du Japon s'étend du Sud à l'Ouest, & tourne ensuite vers le Nord. Elle a environ neuf cents mille de longueur, & en quelques endroits près de trois cents soixante de largeur; deux autres isles beaucoup moins étendues l'accompagnent, & n'en sont séparées que par de petits détroits. La seconde en grandeur se nomme Saikof, ou Pays-Occidental: elle a environ cinq cents quatre-vingt-douze mille de tour. La troisieme nommée Sikokf, ou Pays-des-quatre, parce qu'elle est partagée en quatre Provinces, est presque quarrée, & située entre les deux autres, au Sud-Ouest de la premiere. Ces trois isles sont environ-

Description du Japon. Chap. I.

nées d'un très grand nombre d'autres, dont quelques-unes sont petites, stériles & remplies de rochers; mais il y en a beaucoup de grandes, riches & fertiles, gouvernées par de petits Princes.

Toutes ces isles, en y joignant les deux qui ont été conquises sur le Royaume de Corée, sont partagées en soixante & huit Provinces : on les subdivise en six cents-quatre districts, qui s'étendent encore sur quelques autres isles beaucoup plus éloignées. Ces dernieres paroissent ne pas faire partie du Japon ; cependant elles sont soumises à l'Empereur, ou vivent sous sa protection.

Bornes naturelles du Japon.

Les frontieres de cet Empire sont défendues par des côtes pleines de montagnes & de rochers, & par une mer très sujette aux tempêtes. Il y a tant de bas fonds qu'il ne peut y aborder que de petits bâtiments, même avec beaucoup de danger, parce qu'on ne connoît pas la profondeur de l'eau dans la plus grande partie des golphes & des ports ; & que dans ceux qui sont même connus par les Pilotes du pays, les vaisseaux un peu considérables ne peuvent y être en

ſureté. Il ſemble que la nature a deſtiné ces Iſles à former un petit monde ſéparé & indépendant du reſte de l'univers, d'autant plus qu'elles produiſent tout ce qui eſt néceſſaire pour rendre la vie des habitants commode, & même délicieuſe, ſans qu'ils ayent beſoin du ſecours des autres nations.

Deſcription du Japon. Chap. I.

Gouffres ſur les côtes.

Les côtes du Japon ſont encore défendues par deux gouffres très dangereux, l'un auprès de Simbara, & l'autre ſur la côte de Kijnokuni. Le premier dans le temps de la haute mer eſt au niveau du reſte des eaux; mais auſſi-tôt qu'elle commence à baiſſer, il ſe forme un tournant d'une violence prodigieuſe, qu'on prétend qui s'enfonce juſqu'à la profondeur de ſeize braſſes. Il engloutit les chaloupes, les vaiſſeaux, les barques, & tout ce qui a le malheur de ſe trouver dans l'étendue de mer qu'il contient, les briſe en pieces contre les rochers, & les rejette quelquefois à pluſieurs milles de diſtance. Le ſecond gouffre tourne avec un bruit épouvantable autour d'une petite iſle de roches, que la violence de ce mouvement entretient dans un trem-

Description du Japon. Chap. I.

blement perpétuel ; mais quoique ce dernier paroiſſe affreux, il eſt beaucoup moins dangereux que l'autre, parce qu'on entend le bruit à une grande diſtance, & qu'on le peut éviter aiſément.

Les Trombes ſont très fréquentes dans les mers du Japon, particulierement vers les côtes. Les ignorants Japonois croyent que ce ſont des eſpeces de dragons d'eau avec une longue queue du même élement, qui s'envolent dans les airs par un mouvement rapide, auſſi leur donnent-ils le nom de Dragons-jailliſſants.

Des Volcans.

Le Japon eſt remarquable par un grand nombre de montagnes brûlantes : on voit près de Sirando une petite iſle ou rocher qui a brûlé & tremblé pendant pluſieurs ſiecles ; une autre iſle vis-à-vis de Satzuma forme auſſi depuis pluſieurs centaines d'années un volcan, qui brûle, & s'arrête par intervalles. Au ſommet d'une montagne dans la Province de Sigo, eſt une caverne, qui vomiſſoit autrefois des flammes ; mais elles ont ceſſé, vraiſemblablement faute de matierés conbuſtibles. Dans la même Province, près d'un temple conſacré au

Dieu jaloux d'Aso, il sort un feu perpétuel du sommet d'une montagne. Dans celle de Sikusen est une autre montagne ardente, où l'on avoit creusé anciennement une carriere de charbon : le feu y prit par hasard, ou par le peu de soin des ouvriers ; & depuis elle n'a cessé de brûler. On voit de temps en temps une fumée noire, accompagnée d'une odeur infecte, s'élever du sommet d'une fameuse montagne, nommée Feri, dans la Province de Seruga. On prétend qu'elle est presque aussi haute que le Pic de Ténériffe ; mais pour la beauté & pour la forme, elle n'a point d'égale au monde : le sommet est couvert d'une neige éternelle. Près de Simabara, est une autre montagne fort étendue, mais peu élevée, qu'on appelle Unsen ; le sommet en est stérile & couleur de souffre : il en sort souvent une fumée qu'on remarque à plusieurs milles de distance : le terrein en plusieurs endroits est d'une chaleur brûlante, & si léger & spongieux, qu'excepté quelques parties où il croît des arbres, on ne peut y marcher sans une frayeur continuelle, causée par le bruit & les

Defcription du Japon. Chap. I.

craquements qu'on entend fous fes pieds. L'odeur du fouffre y eft fi forte, qu'à l'efpace de plufieurs milles, on ne voit aucun oifeau : quand il y tombe de la pluie, elle fait un effet femblable à celui d'une chaudiere bouillante fur un feu très ardent.

Bains chauds.

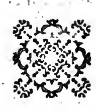
On trouve fur cette montagne & aux environs plufieurs fources fraîches, & des bains chauds, qu'on prétend très efficaces pour la guérifon des maladies, qui font les fuites de la débauche. Il y en a un grand nombre d'autres en différentes parties de l'Empire, dont on fait un grand ufage pour diverfes maladies internes & externes.

Tremblements de terre.

La même caufe qui produit tant de volcans au Japon, eft probablement celle qui rend ce pays plus fujet aux tremblements de terre, qu'aucune autre partie du monde : l'un & l'autre étant occafionnés par la quantité prodigieufe de fouffre & de nitre répandus dans les entrailles de la terre. Ces tremblements font fi fréquents au Japon, que les habitants ne les craignent pas plus, que nous ne redoutons le tonnere & les éclairs en Europe. Ils croyent qu'ils font cau-

fés

sés par un grand veau marin qui se glisse sous terre : cependant les chocs en sont quelquefois si violents, & ils durent si long-temps, que des villes entieres en sont renversées, & que des milliers d'habitants sont ensévelis sous les ruines. Il y en eut un particulierement en 1703, accompagné d'un feu très vif qui sortit en même temps, & consomma la plus grande partie de Jedo, avec le Palais du Roi, & deux cents mille habitants. Cependant quelques endroits ne sont jamais exposés à cette calamité : plusieurs Japonois croyent qu'ils ont leurs fondements sur le centre immobile de la terre; mais d'autres attribuent ce privilege à la sainteté des lieux, & à la puissante protection de leurs dieux tutélaires.



CHAPITRE II.

Description générale du climat, du terroir, des productions, & des rivieres du Japon : Des minéraux & des pierres précieuses : des arbres, des arbrisseaux, des plantes, des fleurs & des différentes especes de bled.

Température du Japon.

LE Japon est sous un climat très sain, & jouit de tous les avantages des pays tempérés. Cependant le temps y est sujet à de fréquentes variations, des neiges & de la gelée assez vive en Hiver, des tonnerres furieux en Eté. Il y tombe souvent des pluies, particulierement en Juin & Juillet; mais elles n'y sont pas régulieres comme dans les Indes Orientales.

Productions du pays.

Quoique le pays soit naturellement montagneux & stérile, l'industrie des habitants lui fait produire tout ce qui leur est nécessaire, & ils ont de plus beaucoup de poisson de mer & d'eau douce. Les endroits même les moins cultivés produisent des plantes, des arbres, & des fruits, qui en général sont

d'un goût excellent par la culture & les soins des Japonois. Les avantages qu'ils retirent de cette activité, sont une preuve bien évidente qu'il n'y a presque aucune hauteur si escarpée qu'elle soit, ni aucun terrein si stérile qu'il paroisse, qui ne puisse dédommager le cultivateur de ses peines. Le nombre presque infini de petites isles séparées par d'étroits canaux, sont à l'égard de tout l'Empire, ce que les divers pays de la terre sont par rapport à la totalité du globe. La différence de terroir & de situation occasionne une variété presque infinie dans les productions: dans quelques-unes on trouve de l'or, en d'autres de l'argent; les unes donnent du cuivre, d'autres de l'étain, d'autres du plomb, d'autres du fer. Une des montagnes brûlantes fournit du souffre en abondance, qu'on trouve aussi en fouillant en divers endroits; une autre produit la terre blanche, dont on fait les ouvrages de porcelaine. Le bois propre à bâtir, le charbon de pierre, les bœufs, les chevaux, le riz, les chataignes, les figues & d'autres fruits se trouvent dans autant de diverses Provinces.

Description du Japon. Chap. II.

Les côtes de l'une sont fameuses par les coquillages ; celles d'une autre sont remarquables par les herbes & les plantes marines. On trouve des perles dans le golphe d'Omura, de l'ambre gris sur les bords des isles de Riuku : on tire de plusieurs Provinces du cryſtal & des pierres précieuſes. Enfin les Japonois n'ont pas beſoin de faire venir de plantes médicinales du pays étranger, & même quelques-unes de leurs vallées & de leurs montagnes fourniſſent des plantes & des arbres qu'on ne pourroit trouver ailleurs, qu'en parcourant diverſes contrées.

Des Rivieres.

Il y a pluſieurs lacs & différentes rivieres extrêmement rapides, tant à cauſe de la hauteur des montagnes d'où elles tombent, que par rapport aux pluies abondantes qui les groſſiſſent, ce qui empêche qu'on puiſſe y conſtruire des ponts. Celle d'Ujin, entr'autres, eſt ſi forte que dans les plus baſſes eaux, il faut cinq hommes qui en connoiſſent bien le lit pour paſſer un cheval d'un bord à l'autre, & le garantir des pierres que cette riviere entraîne. Il y a des gens dont l'unique métier eſt de paſſer à

gué les voyageurs, & ils en répondent sur leurs vies par les loix du pays. Description du Japon. Chap. II.

L'Empereur se reserve la suprême jurisdiction sur toutes les mines du Japon, & il prend les deux tiers de leur produit, tant de celles d'or que des autres métaux : l'autre tiers appartient au Seigneur du terrein, qui demeure ordinairement sur les lieux, & par son industrie rend sa part à peu près égale à celle du Souverain. La plus riche de toutes, & celle qui produit l'or le plus fin est dans l'isle de Niphon. Il y en a une autre dans la Province de Tsikungo qu'on a été obligé d'abandonner à cause de l'abondance d'eau qui la remplissoit. Cependant on observa qu'en coupant le roc au-dessous de la mine, qui est sur une montagne, on pourroit donner un écoulement suffisant, & les laborieux Japonois ne tarderent pas à se mettre à l'ouvrage. Dans le temps où ils commençoient à y travailler il survint un violent orage, accompagné de tonnerre, & quoique ce phœnomène soit très ordinaire dans ce pays, il suffit pour les y faire renoncer, s'i-

Description du Japon. Chap. II.

maginant par une superstition ridicule que le Dieu protecteur de la mine étoit offensé de ce qu'ils vouloient creuser ainsi dans les entrailles de la terre.

Les mines les plus abondantes sont celles de cuivre, & l'on en rafine le métal à Saccai l'une des cinq principales villes de l'Empire. En purifiant le cuivre on en sépare aussi beaucoup d'or qui y est joint. L'argent est aussi très fin au Japon, & l'étaim est plus beau qu'en aucun autre pays du monde. Comme le cuivre y est moins cher que le fer, on en fait communement des gonds de porte, des hameçons & divers ustensiles. qui sont de fer dans les autres pays. On ne se sert jamais de cuivre pour les vases où l'on cuit les vivres, & on les fait tous de fer préparé, usage qui devroit être pratiqué dans tous les pays bien policés. Le charbon de pierre y est très commun dans les Provinces Septentrionales.

Des pierres précieuses.

Dans une montagne de la Province d'Osju on trouve de très belles agathes assez semblables à des saphirs, des cornalines & du jaspe. Les Ja-

ponois faisoient autrefois peu de cas des perles qui sont assez communes vers l'isle de Saikokf, mais depuis qu'ils ont vu que les Chinois les achetoient très cher, ils les ont recherchées avec plus de soin. Ils ont aussi une espéce de naphte de couleur rouge, qu'ils brûlent dans les lampes où elle tient lieu d'huile, & l'on trouve souvent de l'ambre-gris sur les côtes, particuliérement dans les intestins des veaux marins qu'on y darde.

Des arbres & des arbrisseaux.

Les plantes marines, les champignons, les éventails de mer, le corail & les coquillages de toutes espéces sont en quantité dans les mers du Japon, & aussi beaux que ceux de l'isle d'Amboyne, mais les naturels n'en font aucun cas. L'arbre du vernis produit un suc laiteux d'où vient la plus belle lacque qu'on trouve dans tout l'univers : elle y est si estimée que sur la table de l'Empereur on en préfére les vases à ceux d'or & d'argent. Les mûriers y sont très communs, & font subsister un grand nombre de Villes & de villages par le produit qu'ils tirent des manufactures de soye. Le Kadri, ou

arbre à papier est de l'espéce des mûriers : nous en parlerons plus au long au Chapître où nous traiterons des manufactures. Le sancio est orné de pointes, l'écorce & les cosses tiennent lieu de poivre & de gimgembre. L'arbre dont on tire le camphre porte des bayes noires & pourpre : on en fait infuser la racine & le bois coupé en petits morçeaux pour avoir le camphre, qui est de beaucoup inférieur à celui de Borneo, qu'on tire par des incisions faites à l'arbre.

Du Thé.

Quoique le thé soit l'arbrisseau le plus estimé du Japon, il n'occupe d'autre place que les bordures des champs de riz & les terreins qui ne peuvent produire autre chose. On en plante les graines à quelque distance les unes des autres & les cultivateurs soigneux mettent au pied de la fiente humaine mêlée avec de la terre pour fumier. Les feuilles sont propres à être cueillies après trois ans, & à sept ans cet arbrisseau est de la hauteur d'un homme, mais il ne s'éleve jamais plus haut.

Des fruits.

Les pêches, les abricots & les prunes, dont il y a de deux espéces,

Description du Japon. Chap. II.

pourpre & blanche différentes des notres sont très communes au Japon, mais on y plante peu de vignes, parce que le raisin n'y parvient pas à une maturité complette. On n'y estime les cerisiers que pour les fleurs, dont on orne les temples, & qui plaisent dans les jardins ; il y a des citrons, des oranges, & des limons de la forme des pêches : il y en a une autre espéce qui ne sont pas plus gros qu'une muscade, & dont le goût est très aigre : ils croissent sur un arbrisseau & l'on s'en sert beaucoup pour la cuisine. Les figues sont de trois sortes, dont celle d'Europe est la plus rare : il n'y a pas de pommiers, mais seulement des poires d'hyver : on y trouve beaucoup de marons plus gros & meilleurs que les nôtres. Les noix viennent particuliérement dans les Provinces Septentrionales, & l'on en tire une huile qui ressemble beaucoup à l'huile d'amendes douces. Une autre espéce de noix qu'on nomme ginan donne aussi de l'huile excellente.

Il y a deux sortes de chênes qui sont très différents des nôtres,

Description du Japon. Chap. II.

les cyprès & les sapins sont très communs dans les forêts : on en plante le long des routes, & dans les endroits où il ne peut venir autre chose, mais pour en conserver l'espéce, on ne peut en abattre que par la permission du Magistrat, & il faut en planter d'autres à la place. Le finoki & le fungi sont deux espéces de cyprès, dont le bois ne s'imbibe jamais d'eau, & il est défendu par l'Empereur d'en couper sous quelque prétexte que ce soit. Le bois de fer est ainsi nommé à cause de sa dureté : de deux sortes d'érable l'un devient de couleur de pourpre au printems & l'autre en automne ; c'est aussi la couleur du fasi dans cette derniere saison.

Des plantes & des fleurs.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on voye autant de belles plantes & de belles fleurs qu'au Japon ; & la nature les y a répandues avec profusion dans les campagnes, sur les hauteurs, & dans les forêts. Celles qu'on transplante dans les jardins acquierent de nouvelles beautés par la culture. Les principales sont le tsubacki, gros arbrisseau dont les fleurs ressemblent à nos roses : Le

satsuki qui a des fleurs pareilles au lis, mais couleur de pourpre, & une autre espéce couleur de chair: le sakanandsio dont les fleurs sont plus grandes & de même forme. Nos lis, nos matricaires, nos giroflées, nos narcisses, & plusieurs autres fleurs de l'Europe y sont très communes: mais ce qu'elles gagnent sur les nôtres par la beauté & par la vivacité des couleurs, elles le perdent en grosseur & en odeur. On doit faire la même remarque sur les fruits, dont le goût est beaucoup moins agréable que celui des mêmes espéces qu'on trouve à la Chine ou aux Indes.

Description du Japon. Chap. II.

Les principales productions de la campagne, qui servent particuliérement à la nourriture de l'homme, sont celles que les Japonois nomment les cinq fruits; le riz qui est très blanc, très nourrissant, & dont ils font aussi une espéce de bierre: l'orge qui sert à nourrir les troupeaux & à faire des gateaux. Le froment qui est à très bas prix. Les féves, grosses comme les pois de Turquie & le sobean qui ressemble beaucoup à nos lentilles. Ils ont aussi

Des grains.

Description du Japon. Chap. II.

du bled d'Inde, du millet, de toutes sortes de pois & beaucoup d'autres légumes.

Les navets y sont d'une grosseur excessive, & ils les mangent cruds & cuits. Les raves, les carottes, les gourdes, les melons, les concombres y viennent en abondance avec plusieurs sortes de laitues; mais outre ce qui doit son accroissement à la culture, les endroits les moins cultivés, les montagnes & les côtes produisent naturellement des racines, des fleurs & des fruits, qui méritent non seulement de nourrir le commun peuple, mais encore de paroître sur la table des Grands.

CHAPITRE III.

Des bêtes à quatre pieds, des Oiseaux, des Insectes & des Reptiles.

Des quadrupedes.

IL y a peu d'animaux à quatre pieds au Japon, en comparaison de l'étendue de cet Empire. Les bêtes sauvages n'y trouvent pas de lieux déserts pour multiplier, & les ani-

maux domeſtiques n'y ſont élevés que pour l'agriculture & le tirage, tant parce que la doctrine de la tranſmigration des ames empêche les habitants de s'en nourrir, que parce qu'ils préferent d'appliquer le produit des terres à l'entretien des hommes plutôt qu'aux pâturages. Description du Japon. Chap. III.

Les chevaux ſont petits, mais il y en a qui valent ceux de Perſe : quoiqu'il y ait des bœufs & des vaches, les habitants ignorent l'uſage du lait, du beurre & du fromage. Les buffles ſont très gros, avec une boſſe comme les chameaux, & ils ſervent aux voitures dans les Villes. Ils n'ont ni élephants, ni chameaux, ni ânes, ni mulets, ni brébis, ni chévres, & très peu de porcs, qui leurs ont été apportés de la Chine. Il y a beaucoup de chiens, mais d'une eſpéce commune ; il n'en eſt pas de même des chats : on en voit d'argentés d'une grande beauté avec des taches jaunes & noires & la queue très courte : ils ſont l'amuſement des dames.

On ne trouve au Japon ni lions, ni tigres, ni leopards, les bêtes ſau- Des bêtes ſauvages.

Description du Japon Chap. III.

vages sont quelques singes assez dociles, des ours d'une petite espéce, des cerfs, des lievres, & des sangliers, mais peu nombreux : quelques sectes en peuvent manger en certain temps de l'année. Les renards qui y sont communs passent pour être animés d'un esprit malin. L'Itutz qui est petit & de couleur rouge, & le Tin qui est un peu plus gros vivent sous les toîts, où ils font la chasse aux oiseaux, mais ils sont si doux qu'on les regarde comme animaux domestiques. Il y a beaucoup de souris & de rats qu'on apprivoise & auxquels on fait faire des tours à Osacca, ville qui abonde en charlatans & en farceurs.

Des oiseaux.

Les gens du peuple vendent des poulets & des canards pour ceux qui sont au-dessus du scrupule, mais dans l'année de la mort de l'Empereur, ou quand il plaît au Monarque, il est défendu de tuer ou vendre aucune bête au marché dans tout l'Empire. Les coqs sont en plus grande vénération que les poules parce qu'ils servent à mesurer le temps, & qu'on prétend qu'ils en prédisent les changements. En général le pays

est si peuplé qu'il n'y a presque point d'oiseaux sauvages. La grue a le privilége particulier de ne pouvoir être tuée sans un ordre exprès de l'Empereur. Il y en a de blanches & de cendrées : les herons y sont blancs, gris & bleus, les derniers aussi gros que des grues. Les oyes sauvages nuisent beaucoup aux campagnes, & cependant il est défendu de les tuer sous peine de mort. Les canards sont d'une grande beauté pour la couleur & pour la forme. Il en est de même des phaysans, dont quelques-uns ont la queue de trois pieds de long aussi éclatante que celle du paon. Il y a aussi des cigognes & des faucons.

Le misago ou bisago est un oiseau vorace qui vit particuliérement de poisson : le foken ne vôle que la nuit & est d'un goût délicieux. Les allouètes chantent beaucoup mieux que celles d'Europe. Les rossignols sont vendus très chers quand ils ont la voix forte : les becassines, les pies, les mouettes, les cormorans, les hirondelles, & les moineaux sont aussi communs que dans nos contrées.

Description du Japon. Chap. III.

Des mouches & des papillons.

Les Japonois ont des abeilles, & par conséquent du miel & de la cire, mais en petite quantité : ils ont aussi des guêpes, des frélons, des cousins, des mouches, des sauterelles, des cerfs-volants, & un grand nombre d'autres insectes comme en Europe. Ceux particuliers au climat sont les papillons de montagne, entiérement noirs, ou diversifiés de noir, de blanc & d'autres couleurs : le kamuri, espéce de mouche de nuit très belle, grosse, & marquetée. Le febi, de l'espéce des escarbots, qui passe par diverses transformations, & rend un cri perçant qu'on entend à un mille de distance, il y en a de trois sortes. Les cantharides qui sont très belles, mais dont ils ignorent l'usage : des mouches de nuit, longues comme le doigt, avec quatre aîles & d'une si grande beauté que les dames les conservent par curiosité : & plusieurs autres espéces, dont il seroit trop long de faire l'énumération.

Des insectes & des serpents.

Les fourmis blanches que les Japonois nomment perceurs sont très nuisibles, en ce qu'elles percent les coffres, les ballots, les armoires, &

font en peu de temps un très grand dégât aux endroits où elles s'attachent. Les lézards sont pareils à ceux d'Europe. Il y a peu de serpents : la piqûre des verds est suivie d'une mort prompte, cependant les soldats en mangent la chair, parce qu'ils croyent qu'elle les rend courageux. On en trouve d'autres d'une grosseur & d'une figure monstrueuse dans les eaux & sur les montagnes.

CHAPITRE IV.

Description des Japonois : De leurs habillements tant en Ville qu'en voyage : Leurs mariages, leurs funerailles, leur caractere : leur habileté dans les arts & pour les manufactures : Comme ils font le papier, & le sel : Préparation du thé : Comment ils le boivent.

Figure des Japonois.

LA diversité entre les habitants des différentes Provinces du Japon est si grande qu'il semble qu'ils ne soyent pas de la même nation :

Description du Japon.

Chap. IV.

en général ils sont de figure très désagréable, petits, de couleur tannée, le nez plat, les paupieres petites & épaisses; les jambes grosses & courtes : mais les descendants des familles nobles approchent plus de la figure des Européens. Les plus forts, les plus braves, & les plus polis, sont ceux des Provinces de Satzuma & de Finga : on trouve aussi beaucoup de politesse dans les habitants de l'isle de Saikokst, dont la figure est moins désagréable que dans celle de Niphon.

Leur habillement en ville.

Les Japonois s'habillent de soye & de coton; ils portent une veste courte sur la peau, une longue robe, & ont par-dessus un manteau dans leurs maisons, mais ils le quittent quand ils sortent, au contraire des autres peuples. Ils sont rasés à la réserve d'une couronne, vont ordinairement tête nue, & portent ou font porter par leurs domestiques un parasol. Les pauvres & les riches ont une épée, ou au moins un poignard au côté & un éventail à la main. La noblesse & les soldats ont le privilége de porter deux épées. Les rangs sont distingués par

la couleur & la richesse des étoffes, mais ils portent tous le noir dans les fêtes & les réjouissances, & le blanc dans les temps de deuil. On trouve la même singularité dans plusieurs de leurs usages.

Celui de la campagne.

Leur habillement est totalement différent quand ils sont à cheval, ou quand ils voyagent. Ils portent alors un grand chapeau de bambous fendus, ou de paille, attaché autour du col avec une bande de soye ou de coton. Ce chapeau est transparent, léger, & très bon contre la pluye : les femmes en portent en tout temps dans les villes & dans les villages. Les voyageurs pour se garantir de la pluye ont un grand manteau doublé de papier huilé, qui couvre l'homme, le bagage & la croupe du cheval. Ils ont de grands caleçons qui leur couvrent les jambes, & qui sont fendus pour recevoir le bout de leurs longues robes, qui autrement leurs seroient très embarassantes tant à pied qu'à cheval. Quelques-uns ont un court manteau par-dessus le caleçon, d'autres au lieu de bas s'envellopent les jambes de larges rubans. Les do-

Description du Japon.

Chap. IV.

mestiques ne portent point ordinairement de culottes : ils attachent leurs robes autour de leurs ceintures pour être plus agiles, & n'ont aucune idée de la pudeur. Les deux sexes ne vont jamais sans éventail : ceux qu'ils portent dans les voyages représentent ordinairement les chemins, indiquent les distances, les auberges, & le prix des provisions. D'autres au lieu d'éventail portent en route le livre de voyage que de pauvres enfants vendent toujours sur les chemins. Rien n'est si ridicule que la figure d'un Japonois ainsi troussé pour voyager : gros, court, assis à cheval les jambes croisées avec son grand chapeau, ses larges culottes & son manteau, il paroît beaucoup plus large qu'il n'est haut. Le cavalier ne tient jamais la bride : c'est un valet qui marche à côté de la tête du cheval, & qui s'amuse avec ses camarades, s'ils sont plusieurs, à chanter des chansons gayes, tant pour se désennuyer que pour animer la monture du maître. Les Grands sont portés par leurs gens dans une espéce de chaise, quelque long que soit le voyage.

Des mariages.

Les mariages ſont célébrés devant les Bonzes, ou Prêtres, aux pieds d'une idole : les accordés tiennent chacun un cierge, ou plutôt une lampe à la main, pendant que ce Miniſtre prononce quelques paroles; enſuite la mariée brûle les babioles qui ont ſervi à amuſer ſon enfance, & les parents lui font des préſents convenables à ſon nouvel état: on fait quelques prieres à l'idole & on conduit enſuite la mariée chez ſon mari où l'on paſſe une ſemaine dans les divertiſſements de danſe, de muſique, & de feſtins où les liqueurs fortes ne ſont pas épargnées.

Des Funérailles.

Les funérailles ſe font avec beaucoup de pompe, & l'on y boit amplement, pour écarter l'eſpéce d'horreur qui ſuit des chants funèbres, des diſcours funéraires & des actions des prêtres : qui par des charmes, des paſſeports, & des billets prétendent écarter les eſprits-malins & procurer une place honorable à l'ame du défunt.

Caractere vindicatif des Japonois.

Les Japonois ſont curieux, & en général très polis entre eux, mais encore plus avec les étrangers. Leur amour ou leur haine, leur eſtime

Description du Japon.

Chap. IV.

ou leur mépris passe des peres aux enfants jusqu'à la postérité la plus reculée ; & il est rare que l'inimitié réciproque de deux familles cesse autrement que par l'extinction totale de l'une ou de l'autre. On tourne l'éducation des enfants particuliérement à la bravoure, & dès le plus bas âge on appaise leurs cris par des chansons guerrieres : on leur apprend à lire dans les histoires de leurs Héros; & dans les compagnies la conversation roule presque toujours sur les exploits de leurs ancêtres. Aussi quand on allume des feux la nuit sur le sommet des montagnes, ce qu'on fait dans les dangers imminents, ou quand le Prince a besoin de troupes, le peuple court en foule s'enroller, chacun portant ses armes avec soi. Ils sont animés d'une telle ardeur martiale que dans les combats, ils se précipitent volontairement aux endroits les plus dangereux. Ils combattent de loin avec des fléches & des armes à feu, & de près ils se servent de piques, & de sabres si tranchants & d'une si bonne trempe qu'ils coupent quelque fois un homme par le milieu du corps.

Les Japonois sont industrieux & endurcis à la fatigue : les végétaux & les coquillages sont leur nourriture, & l'eau est leur boisson ordinaire : ils ne portent point de chemises; n'ont pour lit qu'une natte, & pour oreiller qu'une piéce de bois : mais ils entretiennent leurs habits & leurs maisons dans la plus grande propreté.

Description du Japon. Chap. IV.

Leur sobriété.

Il est vraisemblable que les Japonois sont une nation originale, & qu'ils ne tiennent des Chinois que quelques usages dans les sciences & dans les arts, comme les Romains en ont tiré des Grecs. On voit par leurs histoires qu'ils n'ont jamais été conquis : autant le Chinois est avare, fourbe, & trompeur, autant le Japonois est rempli de droiture, de probité & de générosité. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde plus attentif à instruire les enfants dans ces vertus sociales, pour lesquelles ils ont un grand nombre d'Academies, dont la principale est celle de Frenajans ou Frenoxama à huit ou dix milles de Méaco.

La langue Japonoise, qui n'a presque aucune affinité avec la Chinoi-

Leur langue & leur écriture.

Description du Japon. Chap. IV.

se, eſt très abondante & a beaucoup de ſynonimes. Ils écrivent en général de haut en bas, & ont différents caracteres qui ne reſſemblent en rien à ceux de la Chine. L'écriture différe ſuivant les états, & il y en a qui écrivent comme nous de gauche à droite & reviennent enſuite alternativement de droite à gauche.

Culture des terres.

Ces peuples ſont particuliérement adonnés à l'agriculture, tant parce que le pays eſt exceſſivement peuplé, que parce qu'ils ne ſont aucun commerce, & ſont obligés de tirer leur néceſſaire de leurs propres fonds, & de leur induſtrie. Non ſeulement les terreins unis ſont mieux cultivés qu'en aucun autre pays du monde, mais les montagnes même preſque inacceſſibles aux animaux produiſent des grains juſqu'au ſommet. Le plat pays eſt labouré avec les bœufs, & les bras des hommes y ſuppléent ſur les hauteurs : Les excréments même ne leur ſont pas inutiles & ſervent à fumer leurs terres. Le riz qui fait leur principale nourriture eſt ſemé dans les cantons bas, où ils le peuvent arroſer au moyen

des

des canots qui amenent l'eau des rivieres. Il y a des inspecteurs de terres qui font deux visites par an & estiment le rapport au temps de la moisson, parce que le propriétaire en prend six parts sur dix & le fermier en a quatre pour son travail : mais dans les terres de l'Empereur, ce Monarque n'a que quatre parts. Quand il se trouve quelque terrein inculte, celui qui le défriche en a seul le produit pendant plusieurs années. Les loix sur l'agriculture sont très sages & il y en a une conformément à laquelle celui qui manque à cultiver son champ une année en perd la propriété.

Leur industrie dans les arts.

Dans les arts mécaniques ils ne manquent ni de matériaux ni d'industrie, & n'empruntent rien de l'étranger. Ils l'emportent sur toutes les autres nations Orientales pour la beauté des ouvrages, particuliérement en or, en argent, & en cuivre. Leur trempe du fer est la meilleure que l'on connoisse, & ils reussissent parfaitement à sculpter, à graver & à dorer un métal qu'ils nomment Sowaas, composé d'or & de cuivre. Ils font des étoffes si fines & si unies

Description du Japon. Chap. IV.

que les Chinois même ne peuvent les imiter. Le principal amusement des Grands de l'Etat quand ils ont encouru la disgrace de l'Empereur, qui les relégue dans des Isles éloignées est de s'appliquer aux manufactures. Leur porcelaine surpasse de beaucoup celle de la Chine par la blancheur de la terre & par la vivacité des couleurs. Il en est de même des vernis. Leur papier qu'ils tirent d'écorces d'arbres est très fort & très blanc, il mérite particuliérement qu'on le fasse connoître.

Fabrique du papier.

Tous les ans, quand les feuilles de l'arbre à papier tombent, on coupe les jeunes branches en morceaux d'environ trois pieds de long; on en fait des faisceaux qu'on met bouillir dans l'eau jusqu'à ce que l'écorce se sépare du bois. On les fait refroidir à l'air, on les fend suivant leur longueur, on ôte l'écorce qu'on fait sécher, & que l'on conserve avec soin. Ensuite on met tremper cette écorce dans l'eau où elle s'amollit, on la grate pour séparer la plus grossiere de la plus fine, ce qui forme différentes sortes de papiers. Quand on a bien netoyé ces écor-

ces de tous les nœuds & de toutes les saletés, on les fait bouillir dans une lessive claire, & on les remue continuellement jusqu'à ce qu'elles deviennent si tendres qu'en les touchant légérement elles se separent en petits filets. Alors on les lave à la riviere dans des cribles, en les remuant toujours avec les mains, & elles deviennent enfin comme une substance douce & laineuse, après quoi on les étend sur une table de bois bien polie & on les bat avec des bâtons pour les réduire à une consistance de papier bouilli. On met ces racines ainsi préparées dans un petit tonneau, avec une légere infusion de riz, & de racines d'oreni qui est une substance muqueuse. On remue bien le tout avec un roseau, & l'on forme ensuite les feuilles l'une après l'autre dans des moules de jonc. On les pose sur une table couverte d'une double natte: en mettant entre chaque feuille un roseau qui déborde un peu, pour les lever ensuite plus commodément. On couvre chaque paquet d'une planche mince de la grandeur du papier, sur laquelle on pose d'abord

Description du Japon. Chap. IV.

des poids légers, crainte que les feuilles ne s'attachent les unes aux autres, & on en met de plus forts par dégrés pour en bien exprimer l'eau. Le lendemain on ôte les poids: on acheve de faire sécher le papier au Soleil, on le rogne & on le met en paquets.

De la porcelaine & du sel.

La porcelaine est faite particuliérement dans la province de Fisen où l'on trouve la terre propre à cet usage en plus grande quantité: elle demande tant de soins que la description de ce travail passeroit les bornes que nous nous sommes prescrites.

Dans les Provinces maritimes on fait le sel en versant de l'eau de mer sur un sable très fin, ce qu'on répéte à plusieurs reprises: on le met dans de grands pots percés au fond: on verse encore de l'eau qui filtre au travers du sable, & quand cette eau filtrée est évaporée on trouve au fond le sel très blanc & très fin.

Précautions pour cueillir le thé impérial.

Nous avons déja parlé du Thé dans le Chapitre second: nous remarquerons seulement ici qu'on en recueille les feuilles trois fois par an, mais que la premiere est la seule qui

donne celui qu'on appelle Impérial. On a observé que la terre d'Ursi, près de Méaco, est celle qui produit le meilleur Thé, aussi le Pourvoyeur impérial, qui a l'inspection de la montagne où l'on recueille celui de l'Empereur, le fait cultiver par des gens experts dans cette partie, & l'on apporte les plus grandes précautions pour cueillir & préparer les feuilles. Quelques semaines avant qu'on fasse cette récolte, les hommes qui en sont chargés évitent de manger du poisson, ni rien qui puisse leur rendre l'haleine forte, crainte que les feuilles n'en contractent quelque mauvaise odeur. On les oblige de se baigner deux ou trois fois chaque jour, & ils ne touchent les feuilles qu'avec des gants. On enveloppe celles qui sont ainsi cueillies dans des sacs de papier, qu'on renferme dans des vases de porcelaines, avec du Thé moins précieux pour les remplir, & l'Inspecteur l'envoye à la Cour sous une forte escorte. Il n'est donc pas étonnant que ce Thé soit d'un prix excessif, & en effet la livre coute à l'Empereur un oba-

Description du Japon. Chap. IV.

ni, piéce d'or, dont la valeur est estimée cent onces d'argent.

On prépare les feuilles du Thé en les faisant sécher peu à peu, & les roulant comme nous les voyons arriver en Europe, mais il faut que cette préparation soit faite le jour même qu'elles sont cueillies, autrement elles deviennent noires. Les Japonois les conservent dans des vases de terre, qui ont une ouverture étroite, qu'on bouche très exactement, pour que l'air ne puisse avoir aucun passage.

Maniere dont le boivent les Japonois.

La maniere de prendre le Thé au Japon, est totalement différente de celle des Européens & des Chinois. On réduit les feuilles desséchées en une poussiere très fine, par le moyen d'un moulin à bras, fait d'une pierre noire tirant sur le verd. Pour le servir en compagnie, on met cette poudre dans une boette, on présente à chacun une tasse d'eau bouillante, & avec une petite cueiller, on en met dans la tasse, autant qu'il en pourroit tenir sur le bout d'un large couteau. On la remue fortement avec un instrument dentelé, jusqu'à ce

qu'il se forme une écume, & on boit ensuite le plus chaud qu'il est possible.

Description du Japon. Chap. IV.

Le Thé est d'un si grand usage au Japon, que dans toutes les maisons on en fait le matin une chaudiere de commun, qui sert à appaiser la soif de la famille pendant toute la journée. La maniere de le présenter fait partie de la politesse Japonoise, & de même que nous avons en Europe des Maîtres à danser, ou à faire d'autres exercices, il y en à au Japon qui n'ont d'autre emploi, que celui d'enseigner à faire avec grace les honneurs d'une table à Thé.

CHAPITRE V.

Description des Barques & des Maisons du Japon: Palais de l'Empereur à Jedo: Combien cet Empire est peuplé: Description de Jedo & des villes de Méaco & Osacca.

Des barques du Japon.

LES Barques qui servent à transporter les hommes & les marchandises, d'une Isle, ou d'une Pro-

Description du Japon.

Chap. V.

vince à une autre, ſont les plus forts bâtiments qu'il y ait au Japon. Elles ont ordinairement quatorze braſſes de long, & quatre de large, & ſont diſpoſées pour aller à la voile & à la rame. La poupe eſt large & plate, avec une grande ouverture au milieu, par où l'on voit tout l'intérieur, & il eſt défendu d'en conſtruire ſans cette ouverture, pour que les Japonois ne puiſſent s'en ſervir à faire de plus longs cours: elles n'ont qu'une voile, & la hauteur du mât eſt égale à la longueur du bâtiment: les rameurs agiſſent au ſon d'une chanſon, qui ſert à règler leurs mouvements, en même-temps qu'elle les anime. Les barques & les chaloupes, ſont conſtruites de cédre, ou de ſapin, qui eſt très commun dans ce pays. Celles qui ne ſervent que pour les parties de promenades, ſont ordinairement fort ornées.

Des maiſons.

Suivant les Loix de l'Empire, les maiſons des particuliers ne peuvent être élevées de plus de ſix braſſes, & il eſt rare même qu'elles ayent cette hauteur, à moins qu'elles ne ſoient deſtinées à faire des magaſins: elles ont cependant deux étages,

mais le second sert de grenier, ou de garde-meuble. On fait les maisons si basses à cause des tremblements de terre, qui renverseroient des édifices plus majestueux. Elles sont remarquables pour la propreté, & pour les décorations dont elles sont embellies. Il est très rare qu'elles soient partagées par des murs de refan, ils sont seulement de légeres cloisons de papier doré ou coloré, soutenu par des tringles de bois, ce qui leur donne la facilité de changer à volonté la disposition de leurs appartements. Les planchers sont au-dessus du niveau des rues, & ils y étendent des nattes, sur lesquelles ils s'assoient les jambes croisées. Les portes, les fenêtres, les poteaux, & les passages sont peints & vernis, mais les plafonts sont couverts de papier doré ou argenté, orné de fleurs. Les maisons des Grands sont partagées en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, avec une grande cour, d'où l'on monte dans les appartements, & derriere sont de beaux jardins, ornés d'allées, de terrasses, de monticules, & bien garnis de fleurs. C'est

Description du Japon. Chap. V.

particuliérement dans les maisons de Campagne qu'ils font paroître le plus de luxe, par des plafonds de cédre, ornés d'ouvrages en or & en argent, d'un très beau & très riche travail. Le peu de hauteur des bâtiments qui sont presque tous de bois, les rend très sujets aux incendies, mais les gens riches ont ordinairement un appartement isolé en pierre, où ils se sauvent avec ce qu'ils ont de plus précieux.

Palais de l'Empereur à Jédo.

Le Palais impérial de Jedo, Capitale de l'Empire, qui a été détruit en 1703 par un tremblement de terre, a été rébati depuis avec une magnificence surprenante. Il est entouré de murs élevés, & de fossés profonds, avec une large esplanade entre les deux. Ces murs ont huit ou neuf portes, disposées de façon qu'il faut tourner à droite & à gauche avant d'entrer dans la Cour intérieure : d'une porte à l'autre on trouve une place spacieuse, on monte ensuite aux appartements, entourés de murs fort hauts, & ces places sont assés grandes pour ranger mille hommes en bataille dans chacune. Le Palais Impérial est au mi-

lieu, formé de trois corps de bâtiments, qui ont chacun neuf étages, & se terminent en pyramides par de gros dauphins, couverts de plaques d'or. Le nombre des appartements est considérable : ils sont très spacieux, & servent à loger l'Empereur, ses femmes, ses principaux Officiers, & toute sa suite. Les plafonts couverts d'ornements en or & en argent, sont encore embellis de pierres précieuses, & les murs sont couverts de riches tapisseries de soie, brodées en argent, en or, & en perles. Le trône de l'Empereur est d'or massif, enrichi de pierreries d'un prix inestimable. Le plafond de ce trône est orné de très belles figures, & de paysages, où l'or est répandu avec profusion, & soutenu par quatre beaux pilliers très bien dorés. Devant le palais est un magnifique théatre, où l'on représente des piéces pour l'amusement de la famille Impériale. Le tout forme une étendue de cinq milles de tour, qui paroît comme une grande ville, habitée par des Rois & des Princes, chacun faisant ses efforts pour marquer par sa magnificence son respect envers l'Empereur;

Description du Japon.

Chap. V.

les enfants des Princes & des Grands de l'Empire y sont élevés, & servent d'ôtages de la fidelité de leurs Pères. Outre ce palais, l'Empereur en a plusieurs autres en différentes villes, mais nous ne nous arrêterons pas à en donner la description, nous remettrons aussi à parler des Temples, en traitant de la Religion du pays.

L'Empire étant excessivement peuplé, ainsi que nous l'avons déja dit, doit avoir un grand nombre de villes: elles sont toutes bien bâties, avec des rues réguliéres, qui se coupent à angles droits. Elles n'ont ni murs, ni fossés, mais seulement des portes, qui n'ont guéres plus d'apparence que celles qui sont à l'extrêmité de chaque rue, & qu'on ferme tous les soirs. Dans les villes où il réside quelque Prince, elles sont un peu plus ornées, & l'on y monte la garde, mais les autres sont entiérement ouvertes sur la campagne.

Description de Jedo.

Jedo, Capitale de l'Empire, est situé à 35 dégrés, 54 minutes de latitude septentrionale, & à 157 dégrés de longitude, dans une plaine spacieuse au fond d'une baye, où l'eau est si basse que les bâtiments ne

peuvent arriver jusqu'à la ville, & qu'on est obligé de les décharger une lieue au-dessous. On prétend que Jedo a vingt & un milles de longueur, quinze de large, & soixante de tour: il a la forme d'un croissant, suivant celle de la baye. Il n'y a point de murailles, mais en quelques endroits on a élevé des remparts très hauts, plantés d'arbres, plutôt pour empêcher les incendies de s'étendre d'une partie à l'autre de la ville, que pour les défendre contre aucun ennemi. La riviere qui passe au travers, se partage en différentes branches avec des ponts sur chacune, & du principal qu'on appelle le pont de Niphon, l'on compte les distances à tous les autres endroits de l'Empire. Au-dessous du toit de presque toutes les maisons, on a construit un reservoir pour éteindre le feu, aussi-tôt qu'il commence à paroître, mais il étend quelquefois si subitement ses ravages, que l'unique reméde pour en arrêter les progrès, est de couper les maisons avant que l'incendie les ait atteintes. Il y a dans Jedo beaucoup de Temples, de Monasteres, & d'autres bâtiments publics

Description du Japon. Chap. V.

pour les personnes d'un rang distingué, avec de grandes cours, & des portes superbes : cette ville fourmille de Marchands & d'Artisans : le concours prodigieux des Courtisans, des Bonzes, & des Moines du pays, qui passent leur vie dans une molle oisiveté, y rend les vivres, & toutes les denrées d'un plus haut prix qu'en tout autre endroit de l'Empire.

De Méaco.

Kio ou Méaco, résidence du Dairi ou Empereur Ecclésiastique, a environ trois milles de long, & un mille de large. Elle est environnée de collines agréables, dont les côteaux sont couverts de Temples, de Chapelles & d'autres bâtimens religieux. Le Dairi demeure dans la partie Septentrionale, avec sa famille & sa Cour : il y occupe un espace coupé par douze ou treize rues, & séparé du reste de la ville, par des murailles & des fossés. A l'Ouest est un fort château, que l'Empereur habite quand il va visiter le Dairi. C'est particuliérement dans cette ville qu'on fait les plus beaux ouvrages de l'Empire ; on y rafine le cuivre, on y fabrique les riches étoffes de soye avec des fleurs d'or & d'ar-

gent, on y bat la monnoie, on y imprime les livres, & l'on y travaille aux Cabinets, & à toutes les autres curiosités du Japon.

D'Osacca. Osacca, située à 34 dégrés, 50 minutes de latitude, est la ville la plus commerçante de tout le Japon, & la plus commode pour le transport des marchandises. On y marque les six heures dans lesquelles les Japonois partagent la nuit par le son des tambours pour la premiere, d'un instrument de cuivre, nommé gumgum pour la seconde, d'une cloche pour la troisieme, & ainsi de suite en recommençant. Quoique cette ville soit très peuplée, tout y est à très bas prix, aussi les Japonois l'appellent le Théatre universel des plaisirs. Il n'y a pas de jour qu'on n'y représente quelque Drame : Il y vient de toutes les parties de l'Empire, des Comédiens, des Farceurs, des Faiseurs de tours, & d'autres Charlatans. Il y a un Château très fort, avec une nombreuse garnison, non-seulement pour en défendre l'accès contre toute invasion étrangére, mais particuliérement pour tenir dans le respect la ville, & toute la Province,

Description du Japon. Chap. VI.

ainsi que pour la garde du trésor de l'Empereur, qu'on y apporte des Provinces Occidentales.

CHAPITRE VI.

Origine prétendue des Japonois: De leurs Loix, & de leur Gouvernement: Ils chassent les Portugais: Puissance & dignité de l'Empereur Séculier: Du Dairi & de sa Cour. Police des Villes: Cérémonie de fouler aux pieds le Crucifix: Forme des serments Japonois.

Origine fabuleuse des Japonois.

RIEN n'offense plus sensiblement l'orgueil des Japonois, que de les faire descendre des Chinois, & ils prétendent être les enfants des Dieux tutelaires de leur pays, sans tirer leur origine d'aucun autre; leur Histoire, de même que celle de tous les anciens Peuples, est mêlée de tant de fables, que nous ne nous arrêterons pas à la rapporter. Nous remarquerons seulement qu'ils ont deux Empereurs: celui qu'on nomme Séculier, qui gouverne réellement tout l'Empire, & le Dairi ou

Empereur Ecclésiastique, qui satisfait de la grandeur de son origine, qu'il croit tenir des premiers Dieux, croiroit s'abaisser, s'il s'occupoit des affaires temporelles. Ce dernier est le plus ancien Monarque, & c'est sur son indolence que s'est établie la puissance de l'Empereur Séculier, qui n'étoit originairement qu'un Général du Dairi : mais pour se prêter à la superstition des peuples, il lui laisse toute l'autorité en ce qui concerne le spirituel.

Origine de l'Empereur séculier : Sévérité des loix du Japon.

Ce nouvel Empire n'a été solidement établi que vers l'an 1583, par un soldat de basse extraction, mais d'un génie entreprenant, qui parvint à la Couronne, & elle est depuis demeurée dans sa famille. Il établit de nouvelles Loix, qu'on peut dire qui sont tracées avec le sang, puisque les fautes les plus légeres sont punies de mort, telles que le mensonge, le jeu, même sans intérêts, la médisance, un coup donné avec une épée, quoiqu'elle ne soit pas tirée du foureau. En plusieurs Provinces les peres de famille, excepté ceux du plus bas état, ont pouvoir sur la vie de leurs femmes, de leurs

Description du Japon.

Chap. VI.

enfants, & de leurs domestiques. Dans les grands crimes, tels que de manquer d'obéir aux Ordonnances de l'Empereur, de frauder ses droits & ses revenus, de faire de la fausse monnoie, de mettre le feu à une maison, de voler, de débaucher une femme mariée, d'enlever une fille, de commettre des injustices dans l'administration des affaires publiques, le châtiment n'est pas borné aux seuls criminels, & on l'étend sur leurs peres, leurs freres, leurs enfants, & même sur des parents plus éloignés, suivant l'atrocité du délit. On les fait mourir tous en même-temps, quoiqu'ils soient en différentes Provinces, parce qu'on différe l'éxécution jusqu'à ce que les ordres ayent pu être portés dans les plus éloignées. La peine de mort prononcée contre les parents, est ordinairement bornée aux hommes, mais on vend les femmes pour esclaves, excepté dans les crimes de haute trahison, où les femmes & les filles du coupable sont mises à mort. Pour les vols on crucifie les criminels la tête en bas, & suivant l'atrocité du crime on les laisse plus ou moins long-temps lan-

guir dans ce cruel supplice. Dans tous les cas on accorde la grace à celui des parents qui dénonce le criminel, ce qui le fait découvrir promptement, mais la plûpart se poignardent eux-mêmes quand ils se voyent découverts, pour éviter l'horreur des tortures qu'on leur fait souffrir. Les Princes condamnés ont aussi le privilége de se poignarder, ou de s'ouvrir le ventre, pour ne pas périr par la main des éxécuteurs.

Persécution contre les Chrétiens.

Les Portugais qui avoient découvert le Japon en 1543, y avoient formé des établissements considérables. La Religion Chrétienne y faisoit le plus grand progrès, & près du tiers de l'Empire étoit soumis à la Foi Catholique: mais Taico craignant que ces étrangers ne se rendissent enfin maîtres de tout le pays, résolut de chasser tous les Chrétiens du Japon. Il découvrit, ou feignit d'avoir découvert une conspiration contre l'Etat, & excité par les Prêtres des Idoles, qui voyoient de jour en jour diminuer leur crédit: il forma le projet de les écarter tous de son Empire. La mort l'arrêta dans l'éxécution, il fut mis au nombre des

Description du Japon. Chap. VI.

Dieux, & ſes ſucceſſeurs ſuivirent les mêmes vues. On donna ordre aux Portugais, au Clergé Catholique, & aux Japonois qui avoient contracté des mariages avec eux, de ſortir de l'Empire, ſous peine d'être crucifiés, & à tous les autres qui avoient embraſſé la Foi Chrétienne, d'y renoncer, dans un temps limité, ſous peine du même ſupplice. Les ténébres étoient diſſipées, & la raiſon perfectionnée par les lumiéres de l'Evangile, ne laiſſoit plus d'entrée aux abſurdités de l'Idolatrie: la perſécution devint furieuſe, & faute d'autres arguments, pour convaincre les nouveaux convertis on employa les épées, les haches, les croix & les flammes. Animés par l'exemple des Miſſionaires, ils ſcellerent leur foi par l'effuſion de leur ſang, & donnerent des preuves ſi éclatantes de courage & de conſtance, que leurs barbares ennemis ne purent leur refuſer leur admiration. Cette cruelle perſécution, plus longue qu'aucune autre, dont l'hiſtoire faſſe mention, dura près de quarante ans. Enfin trente-ſept milles Chrétiens ſe retirerent dans le Château de Sima-

bara, non dans le dessein d'attaquer leurs persécuteurs, mais uniquement pour y défendre leur vie : ils y furent assiegés, ce Château fut emporté le 12 d'Avril 1638, & ceux qui restoient périrent tous par le fer ou par le feu ; c'est ainsi que la Religion Chrétienne fut détruite au Japon, après y avoir fleuri depuis qu'elle y avoit été portée par Saint François Xavier.

Puissance des Empereurs séculiers.

Les Empereurs actuels sont aussi despotiques que l'ont jamais été les Dairis. Entre leurs principaux Sujets, vingt & un portent le titre de Rois, six celui de Princes, outre quatre Ducs, dix-sept Comtes, & quarante & un Seigneurs, autant qu'on peut comparer leurs titres avec ceux d'Europe. Les forces toujours subsistantes, en y comprenant les garnisons, sont de cent mille hommes d'Infanterie, & de vingt mille Cavaliers ; mais en temps de guerre, les contingents des Provinces y sont joints, ce qui monte à trois cents soixante & huit mille hommes d'Infanterie, & à trente-huit mille de Cavalerie.

Du Dairi ou Empereur Ecclésiastique.

Quoique le Dairi n'ait d'autre au-

torité que dans les affaires Eccléſiaſtiques, il eſt traité avec plus de reſpect qu'on n'en rend peut-être à l'Empereur. Jamais ſes pieds ne poſent ſur la terre, & il eſt toujours porté ſur les épaules de ſes Officiers. Il eſt dans une ſi grande retraite qu'il ſemble que le ſoleil ne ſoit pas digne de l'éclairer, & que l'air extérieur ne ſoit pas aſſez pur pour le toucher. Il ne porte jamais deux jours les mêmes habits, & on le ſert dans des plats de terre vernissée qu'on briſe enſuite, parce qu'on croit que ſi quelque profane avoit l'audace d'en faire uſage après lui, ſa bouche enfleroit auſſi-tôt, & le feu s'étendroit juſqu'au fond de ſon goſier. Les titres qu'on lui donne ſont ſi pompeux qu'ils n'appartiennent qu'à la Divinité : tout le monde ſe proſterne devant lui, excepté l'Empereur, tout ce qu'il touche eſt regardé comme ſacré, & il laiſſe croître ſa barbe, ſes cheveux & ſes ongles. Il a douze femmes qu'il tient très renfermées : quand il meurt le premier Miniſtre de la Cour Eccléſiaſtique, proclame pour ſucceſſeur ſon plus proche parent, ſans avoir égard à l'âge

ou au sexe ; & l'on a vû quelquefois une des femmes, ou une jeune fille succéder à cette dignité suprême.

Revenu & cour de cet Empereur.

Si les revenus du Dairi répondoient à l'éminence de ses titres, l'Empire séculier seroit en danger d'en être ébranlé ; mais par une sage précaution, c'est l'Empereur qui est le maître de ses revenus, & la plus grande partie de ses Officiers sont obligés de gagner leur subsistance par le travail de leurs mains ; aussi de vains honneurs sont peu redoutables. L'habillement de cette Cour est entierement différent de celui des Officiers de l'Empereur. Ils ont des caleçons d'une largeur énorme, avec de grandes robes traînantes & des chapeaux, dont la forme sert à connoître leur rang & leurs emplois. Il en est de même des femmes, particulierement les douze du Dairi, qui sont enveloppées de tant de larges robes de soie couvertes de fleurs d'or & d'argent, qu'à peine peuvent-elles faire un pas quand elles sont dans toute leur parure.

Quand le Dairi jouissoit de l'autorité suprême, il choisissoit à sa volonté la ville où il vouloit résider,

Description du Japon. Chap. VI.

mais depuis que les Empereurs Seculiers ont envahi tout le Gouvernement, il eſt obligé de demeurer à Méaco. Il a une garde nombreuſe, qui dépend de l'Empereur, & qui ſous les apparences du reſpect, le tient dans une eſpece de priſon honorable, toujours prête à s'aſſurer de ſa perſonne, s'il formoit quelque entrepriſe contre le Monarque.

Du Gouvernement.

Il y a deux Gouverneurs dans chaque ville, & trois dans celle de Nangaſacki, dont les femmes & les enfants reſtent en ôtage à la Cour : on les change tous les deux ans. Ils ont ſous eux quatre Magiſtrats, dont l'emploi dure une année, & ils ſont obligés tous les jours de communiquer au Gouverneur toutes les affaires qui paſſent devant eux. Dans celles qui ſont d'une diſcuſſion difficile, ils les remettent à la Cour de juſtice, ou elles ſont décidées par le Gouverneur, avec le conſentement de cette Cour, dont les jugements ſont ſans appel, en matiere civile ; mais pour le criminel, perſonne ne peut être éxécuté ſans un ordre ſigné du Conſeil d'Etat de Jeddo. Nous n'entrerons pas dans le détail des autres emplois,

emplois, ni des différents états: le plus méprisé de tous est celui des Tanneurs, & on les oblige d'être les exécuteurs de toutes les sentences de mort.

Police des rues.

Pour exercer la Police, il y a dans chaque rue un principal Officier nommé Ottona, qui en a plusieurs inférieurs, & tous ensemble entretiennent le plus bel ordre. Ils ont un registre où l'on inscrit les naissances, les mariages, les morts, qui arrivent dans leur rue, ainsi que les noms de tous les habitants, la liste de ceux qui sont en voyage, & tous les changements qui y arrivent. L'Ottona est responsable de tous les désordres qui peuvent arriver dans sa rue; quand quelqu'un veut changer de logement, il ne peut être admis dans une autre, qu'après avoir présenté requête au chef de la rue, où il choisit son nouveau domicile, & il n'y peut être admis qu'après une information, & avec le consentement de tous les habitants. Chacun à son tour est obligé de monter la garde, & de faire sentinelle la nuit dans sa rue; s'il arrive quelque trouble on double les sentinelles, & on les fait monter de

Description du Japon.

Chap. VI.

jour : elles sont si respectées, que la plus légere insulte contre elles, est punie de mort.

Cérémonie du Crucifix foulé aux pieds.

Il y a une cérémonie très remarquable qu'on ne fait qu'à Nangasaki, où la religion Chrétienne avoit fait le plus de progrès. Au commencement de l'année tous les habitants foulent aux pieds le Crucifix, & une image de la Sainte Vierge, ou de quelque autre Saint, pour marque qu'ils ont renoncé à la religion Chrétienne. Ceux qui sont chargés de ce soin, vont de maison en maison par toute la ville, & personne n'en est exempt : les enfants mêmes, qui ne peuvent marcher, n'en sont pas dispensés, & leurs meres les tiennent sous les bras, en leur faisant poser le pied sur le Crucifix.

Serment des Japonois.

Tout homme qui fait un serment au Japon, invoque la vengeance des Dieux du Ciel, & des Magistrats de la terre, sur lui-même, sur sa famille, sur ses domestiques, sur ses amis, & sur ses parents, s'il ne remplit pas exactement les articles qu'il jure d'accomplir. Il écrit ensuite les paroles du serment, & les articles, qu'il scelle de son cachet trempé dans

l'encre, après quoi il se pique le doigt, & fait tomber quelques goûtes de sang sur le papier, comme pour donner plus de force au serment.

CHAPITRE VII.

Des religions du Japon, particuliément du Sinto, du Budso, & de la religion des Philosophes.

Religion du Japon.

LA religion des Japonois en général est le Paganisme le plus grossier : mais semblable aux Hollandois il leur est permis de suivre celle qu'ils veulent choisir, pourvu qu'elle n'intéresse en rien le gouvernement, & ne trouble ni la paix, ni la tranquillité du royaume, aussi les religions étrangeres s'y sont introduites avec assez de succès. Entre celles qui sont particuliéres au pays il y en a trois principales qu'on nomme le Sinto, le Budso, & la religion des Philosophes.

Du Sinto.

La religion nommée Sinto doit être regardée comme la premiere,

à cauſe de ſon antiquité plutôt que pour le nombre de ceux qui la profeſſent. Ils ont quelques idées obſcures & imparfaites de l'immortalité de l'ame & d'un état futur de châtiments & de récompenſes : ils n'adorent que les Dieux qui prennent un ſoin ſpécial des affaires du monde, & quoiqu'ils reconnoiſſent un Etre ſuprême qui habite au plus haut des cieux, & quelques Dieux inférieurs qu'ils placent entre les étoiles, ils ne leur rendent aucun culte, & n'ont aucun jour qui leur ſoit conſacré, parce qu'ils ne penſent pas que des Dieux ſi éloignés prennent connoiſſance de ce qui nous concerne. Ils jurent cependant par ces Dieux ſupérieurs, mais ils n'invoquent & n'adorent que ceux qu'ils croyent avoir le ſouverain gouvernement de leur pays, la ſuprême direction des éléments, des productions & des animaux du Japon. Ils croyent que ces Dieux non-ſeulement peuvent les rendre heureux en cette vie, mais encore que ce ſont eux qui à la mort leur procurent des récompenſes proportionnées à la conduite qu'ils ont tenue. De cette opinion vient leur profon-

de vénération pour le Dairi qu'ils croyent descendre en droite ligne de la branche aînée de ces Dieux, & qu'ils regardent par cette raison comme l'image vivante de la Divinité, dont aucun mortel n'est digne d'approcher.

Leurs temples ont très peu d'ornements, l'intérieur n'est tendu que de papier blanc, pour marquer la pureté de cœur qu'on doit y apporter : il y a souvent un grand miroir au milieu pour faire souvenir aux hommes que de même qu'ils voyent dans la glace leurs moindres défauts coporels, les Dieux immortels connoissent les taches les plus légères de leurs consciences. Les idoles ne sont pas ordinairement exposées à la vue, mais renfermées dans un sanctuaire devant lequel le peuple se prosterne. Ces temples n'ont pas de Prêtres, & ils sont desservis par des séculiers, qui ignorent souvent l'histoire de leurs Divinités, & les principes de la religion dont ils sont les Ministres. Ils portent par-dessus leurs habits séculiers de grandes robes; ordinairement blanches, ou jaunes, & quel-

Description du Japon. Chap. VII.

quefois d'autres couleurs : se rasent la barbe, mais laissent croître leurs cheveux, & portent un bonnet qui a la forme d'un vaisseau. Il est attaché avec deux cordons de soye, terminés par une frange & plus ou moins longs suivant la dignité de celui qui les porte. Ils ont le privilége de ne jamais se courber plus bas devant quelque personne que ce soit que pour faire toucher cette frange à terre. Ils sont pour le spirituel sous la direction du Dairi, mais pour le temporel tous les Ministres Ecclésiastiques de l'Empire sont soumis à deux Juges nommés par l'Empereur. Ces Ministres sont d'un orgueil excessif, portent deux sabres comme les nobles, & croyent au-dessous de leur dignité de communiquer avec le commun peuple.

Leur croyance.

Les Sintoistes ne croyent point à la transmigration des ames, mais ils ne tuent ni ne mangent les bêtes de service, parce qu'ils croiroient commettre une ingratitude envers elles. Ils croyent que les ames séparées des corps montent dans les champs celestes, situés précisément au-dessous de trente trois cieux où les Dieux habitent ; que celles dont

la vie a été pure y sont aussi-tôt admises, & que les autres demeurent errantes jusqu'à ce que leurs crimes soyent expiés, mais ils ne croyent point à aucun lieu de tourment. Ils font consister la pureté dans l'obéissance aux lumiéres de la nature ou de la raison, & aux ordres du Magistrat civil ; & ce peu de préceptes, joint à la sévérité des loix auxquelles ils doivent obéir par principe de conscience suffit pour leur faire suivre une vie réglée, & acquérir les vertus morales.

Un autre point essentiel de leur religion est de s'abstenir de tout ce qui rend l'homme impur, c'est-à-dire du sang, de manger de la chair, de toucher un corps mort, & ils sont exclus plus ou moins long-temps des temples selon la nature de l'impureté. Il leur est ordonné d'observer les Fêtes solemnelles, qui sont en grand nombre : de faire des pélerinages au lieu sacré d'Isje, c'est-à-dire au temple de Tensio-Dai-Sin le plus grand de tous les Dieux du Japon. Enfin de châtier & de mortifier leurs corps, mais ce dernier article est ordinairement le moins observé.

Description du Japon. Chap. VII.

Des pélérinages.

Les dévots Japonois font ce pélérinage tous les ans, & les autres pensent qu'il suffit de le faire une fois en sa vie : ils sont libres d'y aller en chaise, à cheval ou à pied suivant leur fortune, & portent attaché sur eux leur nom & le lieu de leur demeure pour qu'on sache ce qu'ils sont en cas d'accident. Ils croyent que ce pélérinage remet tous les péchés, & les Ministres leur en donnent un acte authentique. Ceux qui vont à pied portent sur leurs épaules une natte qui leur sert de lit, & les pauvres vivent de charités en route.

Le temple d'Isje est situé dans une grande plaine, & n'est autre chose qu'un bâtiment de bois très bas & couvert de chaume pour marquer la simplicité des fondateurs, avec un miroir au milieu, & de la tapisserie de papier. Il est entouré d'environ cent autres temples dediés à des Divinités inférieures, & dont quelques-uns sont si bas qu'un homme peut à peine y demeurer debout ; mais chacun a son Ministre séculier. Près du temple sont des maisons où demeurent ceux qu'on appelle les messagers des Dieux, qui fournissent

des logements aux pélerins. Dans le même canton est une Ville remplie d'auberges & habitée par toutes sortes d'ouvriers, qui tirent leur subsistance du concours de peuple qui visite le temple.

Religieux Japonois.

Les Japonois, naturellement superstitieux sont aussi enclins à faire des vœux qu'à aller en pélerinage, & les deux sexes ont un grand nombre de maisons religieuses de différents ordres. Les Jammabocs sont des espéces d'hermites qui prétendent être experts dans la magie, & auxquels la simplicité du peuple attribue tout ce qu'on croyoit autrefois des sorciers en Europe. Ils prétendent aussi pouvoir tenir des charbons ardents & des fers rouges sans en être incommodés, à peu-près comme les gens que nous voyons courir les foires & faire des tours d'adresse. Les aveugles Busets & les aveugles Fekies sont deux sociétés religieuses, composées de gens de tous états qui ont perdu la vue par accident, ou qui sont aveugles de naissance. La premiere de ces sociétés doit son origine à un jeune fils de l'Empereur Jengino, qui

Description du Japon. Chap. VII.

cessa de voir après avoir pleuré longtemps la mort d'une Princesse qu'il aimoit & dont il étoit également aimé. Le fondateur des aveugles Fekies nommé Kakekigo se creva lui-même les yeux après avoir été pris dans une bataille. Son vainqueur lui fit éprouver tant de bons traitements que pénétré de reconnoissance, il eut recours à ce cruel expédient pour ne plus voir celui, qu'il ne pouvoit regarder sans être animé d'un esprit de vengeance dont il reconnoissoit lui-même l'injustice.

Religion de Budso.

La religion de Budso, ou idolatrie étrangere vient de celle des Bramines Indiens : ses sectateurs adorent sous le nom de Buds & de Siaca le même Dieu que les Indiens nomment Wisthnou. Ils croyent que les ames des hommes & des animaux sont immortelles, & d'une même substance : qu'elles ne différent que suivant l'organisation des corps auxquels elles sont jointes : que lorsqu'un homme meurt, s'il a vêcu dans la pureté, son ame passe dans le séjour des délices, & est éternellement heureuse : mais que s'il a été vicieux

elle est tourmentée autant de temps qu'il a vêcu, & passe après dans le corps d'une bête, d'où elle revient dans celui d'un homme, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait mené une vie éxempte de crimes. Ils observent cinq préceptes que Siaca a fortement recommandés à ses Disciples : De ne rien tuer de ce qui a vie : De ne point voler : De ne point commettre de fornication : D'éviter le mensonge, & toute autre fausseté : Et de ne point boire de liqueurs fortes.

Description du Japon. Chap. VII.

Des Bonzes.

Il y a plusieurs Sectes des adorateurs de Siaca, & les Bonzes qui en sont les principaux Ministres, mènent une vie délicieuse, ainsi que la plûpart des autres Prêtres Payens. Ils ont des Temples superbement ornés, des Couvents & d'autres édifices d'une beauté surprenante, toujours agréablement situés, parce qu'ils disent que les Dieux se plaisent à voir des objets gracieux, opinion très favorable aux plaisirs de leurs Ministres. L'intérieur des Temples est orné de colomnes, de laques, & d'images éclatantes. On y voit ordinairement une grande Idole dorée, d'une figure monstrueuse, avec des lumie-

res odoriférantes qui brûlent continuellement autour. Celui de Méaco, le plus somptueux de tout l'Empire, est bâti de belles pierres, & le toît en est très élevé. Il est situé sur une hauteur, où l'on monte par des escaliers de pierre, avec de hauts piliers de même, à dix pas l'un de l'autre ; au sommet du Temple est une grande lanterne, qui fait un très bel effet dans la nuit. Il est soutenu par beaucoup de piliers, & l'intérieur contient un grand nombre d'Idoles, dont la principale est de cuivre doré, assise sur un siége de quatre-vingt pieds de hauteur. Quinze hommes peuvent tenir dans la tête de ce Colosse, dont le pouce à quinze pieds de circonférence, & les autres membres, à proportion. Tout le pays fourmille d'Idoles, non-seulement dans les Temples, mais aussi dans les places publiques, dans les marchés, & jusques sur les grands chemins.

Religion des Philosophes.

La religion des Philosophes est très différente des deux autres, & ils n'admettent aucun des Cultes reçus dans le pays. Ils disent que le bonheur suprême consiste dans le plaisir

qu'on goûte à pratiquer exactement la vertu, & que les hommes sont obligés d'être vertueux, parce que la Nature leur a donné la raison, qui doit leur servir de guide, pour faire voir leur supériorité sur les autres Etres qui habitent la terre. Ils ne croient point à la transmigration des ames; mais ils pensent qu'il y a un esprit universel répandu dans toute la Nature, qui anime toutes choses, & qui reçoit dans son sein toutes les ames particuliéres, comme la mer reçoit les rivieres, & ils confondent cet esprit universel avec l'Etre Suprême. Ces Philosophes regardent le suicide comme un moyen honorable d'éviter une mort honteuse, ou de tomber entre les mains de ses ennemis.

du Chap. VII.

Ils se conforment à la Coutume générale du pays, pour célébrer la mémoire de leurs parents, & de leurs amis défunts, en mettant sur une table toutes sortes de mets en leur honneur, crus & cuits. Ils font aussi des repas d'anniversaire, où la famille du défunt est invitée; chacun y vient avec les habits les plus somptueux: on se prépare à y assister, en se bai-

..iant trois jours de ſuite, en s'abſtenant du mariage, & de tout ce qui peut faire contracter quelque impureté.

Chap. VII.

Les Philoſophes ne célébrent aucune autre fête, & ne rendent aucun Culte aux Dieux du pays. Comme on les a ſoupçonnés de favoriſer la religion Chrétienne, ils ſont obligés, pour ſe garantir de ce ſoupçon, d'avoir dans leurs maiſons une Idole, ou au moins le nom d'une des divinités du pays, dans une place honorable, avec un pot de fleurs devant : mais dans les Ecoles ils ont le portrait de Confucius. Cette Secte étoit autrefois très nombreuſe : ils cultivoient les arts & les ſciences ; & les plus ſages de la nation adoptoient leurs principes ; mais depuis l'horrible perſécution élevée contre les Chrétiens, on craint de lire leurs livres, qui étoient autrefois auſſi eſtimés au Japon, que les écrits de Socrate & de Platon le ſont en Europe.

Fin du Tome quatrieme.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce quatrieme Volume.

A

Amidas (Philippe) est envoyé par Raleigh pour faire des découvertes avec Barlow, 36. Ils vont à l'isle de Wokoken, *Ibid.* Ils découvrent la Virginie, 39. Drake le ramene en Europe, 45.
Arwaycas, peuples de la Guyane, découverts par Raleigh, 78.
Asaph-Chan, premier Ministre du Mogol, veut faire périr le Prince Corsorone, 292. Il devient ami de Rowe, 348.

B

Barlow (Arthur) est envoyé avec Amida pour faire des découvertes, 36.
Berreo (Dom Antonio de) Gouverneur de Saint Joseph, son caractere, 66. Il est fait prisonnier par Raleigh, 67. Il veut le détourner d'aller à la Guyane, 70.
Berry, Capitaine envoyé à la Guyane par Raleigh, 104. Succès de son voyage, 105. Il ne peut trouver la ville de Manoa, 106. Son retour en Europe, 107.
Borneo, force & sagesse des femmes de cette isle, 191.

C

Calleada, cruauté du Roi de ce pays. Sa mort, 326.
Cavendish (Thomas) ses commencements, 146.

Il part pour faire des découvertes, 148. Il donne le nom au port désiré, 149. Il passe le détroit de Magellan, 150. Il combat les Espagnols, 153. Il brûle deux vaisseaux, 154. Il prend & brûle Païta, 155. Il ravage Puna, 157. Il prend plusieurs vaisseaux, 158. & 162. Il perd un des siens, 164. Il aborde à l'isle de Guam, 164. Il mouille à Java, 168. Son retour en Angleterre, 172.

Chili, cruauté des habitants envers les Espagnols, 184.

Comorra, Isle où aborde Rowe, 253. Description des habitants, 255.

Corone, second fils du Mogol, peu aimé, 281. Il est nommé pour commander l'armée de son pere, 289. Il se met en marche, 305. Il arrête les présents de Rowe, 327. Il refuse de le recevoir, 347.

Corforone, fils aîné du Mogol, est retenu en prison, 290. Sa vie est en grand danger, 293. Il est livré à ses ennemis, 294. Il est soutenu par son pere, 295. Il est remis en liberté, 310.

D

Dairi, Empereur Ecclésiastique du Japon, 424. Vénération qu'on a pour ce Prince, 429.

Drake (François) arrive aux Molucques, 2. Visite que lui fait le Roi de Ternate, 4. Il mouille à Java, 11. Son retour en Angleterre, 13. Il reçoit la visite de la Reine Elisabeth à son vaisseau, 17. Il fait une nouvelle expédition, 18. Brûle Saint Jago, 19. Rançonne S. Domingue & Carthagène, 20. Son retour, 21. Il détruit une flotte Espagnole, 22. Défait une armée navale, 23. Ses derniers exploits, 25. Sa mort, 27.

Durbal, lieu où le Grand Mogol donne audience, 263.

E

Elisabeth, Reine d'Angleterre visite Drake dans son vaisseau, 17. Elle encourage Raleigh, 33. Elle donne le

nom à la Virginie, 39. Elle fait mettre Raleigh en prison, 63. Sa mort, 120.

Essex (le Comte d') commande une flotte contre les Espagnols, 102. Il commet plusieurs fautes, 111. Sa flotte est détruite par une tempête, 116. Sa mort, 119.

G

Greenville (Richard) est envoyé par Raleigh pour faire des découvertes, 40. Il laisse une Colonie à la Virginie, 41. Il en établit une seconde, qui est également détruite, 47.

Guam, Isle où aborde Cavendish, 164. Adresse des habitants à voler, 188.

Guyane, pays d'Amérique, où Raleigh veut faire une expédition, 64. Cataractes dans ce pays, 83. Richesses imaginaires, 84.

Guinée (Nouvelle) est découverte par Schouten, 240.

H

Horn, Cap découvert par Schouten dans la mer du Sud, 213.

Horn, Isle découverte par le même: Maurs singulières des habitants, 230.

I

Japon, description de cet Empire, 377. Isles qui le composent, 379. Sa division, 380. Des Volcans, 382. Tremblements de terre, 384. Persécution contre les Chrétiens, 427. Gouvernement, 432. Police des rues, 433. Cérémonie du Crucifix, 434.

Japonois, leur opinion sur les Trombes, 382. Sur les tremblements de terre, 384. Leur industrie, 409. Comment ils recueillent le Thé, 412. Leurs barques, 415. Leurs maisons, 416. Sévérité de leurs Loix, 425. Leurs religions, 435. Leurs Temples, 437. & 443. Leurs Moines, 441. Des Bonzes, 443.

Java, mœurs des habitants de cette Isle, 11. Leurs coutumes singulières, 169.

Jedo, Capitale du Japon;

sa description, 420.

K

Keimis, Capitaine, est envoyé par Raleigh pour faire des découvertes, 98. Il est bien reçu des Indiens, 100. Son retour en Angleterre, 101. Il monte sur la flotte de Raleigh, 125. Il va chercher une mine d'or, 134. Il brûle une ville Espagnole, 136. Il se tue, 137.

L

Lemaire, Navigateur Hollandois, se met en voyage avec Schouten, 206. Voyez *Schouten*. On donne son nom aux détroits qu'ils découvrent, 213. Il meurt de chagrin, 250.

Loubes, Isles de la mer du Sud, où Spilbergen trouve des oiseaux d'une grandeur extraordinaire, 199.

M

Manoa, ville Indienne cherchée inutilement par Berry, 106.

Meaco, ville du Japon: Sa description, 427.

Mocha, Isle de la mer du Sud: Mœurs des habitants, 183.

Mogol (le Grand Mogol) Jehanguir: Description de sa Cour, 263. Il est sujet à s'énivrer, 272. Il fait déchirer des criminels par les chiens, 273. Température du pays, 281. Fête pour la naissance de l'Empereur, 282. Il fait punir sévéremenr l'ivrognerie, 302. Il part pour l'armée, 307. Son habillement, 309. Son camp, 311. & 317. Il se met en marche, 315. Ses sentiments sur la Religion, 329. Il s'empare des présents de Rowe, 330. Il lui fait une visite, 342. Comment les Européens font le commerce dans ses Etats, 343. Description de son Empire, 355. Ses revenus, 356. Loix & Religion, 358. Origine du nom de Mogol, 359. Le Christianisme y est introduit, 361. Portrait de Jehanguir, 363. Ses neveux sont baptisés, 364. Ils abandonnent la religion Chrétienne, 366.

Commerce de l'Indouftan, 373. Lettres du Mogol au Roi d'Angleterre, 374.
Molucques, Isles dont une partie est conquise par les Hollandois, 202.
Morequito, pays découvert par Raleigh, 89. Le Roi se plaint de n'avoir que trois ou quatre femmes, 91.

N

NOMBRE DE DIOS, est brûlé par Drake, 26.
Normahal, une des femmes du Mogol, veut faire périr le Prince Corone, 292. Elle favorise les Anglois, 351.
Norose ou *Nouroux*, fête du Mogol, 265.

O

ORENOQUE, fleuve, dont l'embouchure est découverte par Raleigh, 79.
Osacea, ville du Japon: Sa description, 423.

P

PAPOUS, peuples découverts par Schouten, 241.
Puna, Isle de la mer du Sud, 155.

R

RALEIGH (Walter) ses commencements, 32. Galanterie qu'il fait à la Reine Elisabeth, 33. Il se destine au service de mer, 34. Il obtient des Lettres-patentes pour faire des découvertes, 35. Il y envoye Amidas & Barlow, 36. Il y envoye M. Greenville, 40. On fonde une ville de son nom, 48. Il renonce à cette entreprise, 51. Il envoye des vaisseaux aux Açores, 52. Il part avec une flotte pour les Indes, 55. On lui ôte le commandement, 56. Son retour en Angleterre, 62. Ses amours: Il est mis en prison, 63. Il projette une expédition à la Guiane, 64. Il met à la voile, 65. Il attaque les Espagnols, 67. Difficulté qu'il trouve pour aborder à la Guiane, 73. Il entre dans une riviere, 75. Il trouve

l'embouchure de l'Orénoque, 79. Son discours au Roi d'Arowaia, 80. Il revient à Morequito, 88. On lui montre une mine d'or qu'il ne peut exploiter, 92. Il regagne ses vaisseaux, 94. Il brûle Cumana, 95. Son retour en Angleterre, 96. Il envoye le Capitaine Keymis, 98. Il commande une Escadre, 102. Il apporte en Angleterre la Bibliothéque d'Osorio, 103. Il envoye le Capitaine Berry à la Guiane, 104. Il est nommé Contre-amiral sous le Comte d'Essex, 109. Il fait une descente, 110. Il est traversé par le Comte, 114. Son retour en Angleterre, 117. Il y est comblé d'honneurs, 119. Sa disgrace, 120. Il est condamné à mort, 121. Il sort de prison, 122. Il part pour la Guiane, 123. Il est bien reçu à Goméra, 127. Il tombe malade, 129. Il arrive à Caliana, 131. Il envoye son fils chercher une mine d'or, 134. Le jeune Raleigh est tué, 135. Le pere est forcé de revenir en Angleterre, 138. Il est arrêté, 139. On lui tranche la tête, 142. Son portrait & critique de sa conduite, 143.

Rowe (Thomas) ses commencemens. Il est nommé Ambassadeur auprès du Mogol, 252. Il arrive aux Isles de Comorra, 253. Il aborde à l'Isle de Socotora, 256. Il arrive à Surate, 260. Il passe à Brampour, 261 Il se rend à Ardsmère, 262. Sa premiere audience du Mogol, 263. Il obtient un comptoir à Brampour, 273. Il est bien traité par le Viceroi de Pantan, 275. L'Empereur lui donne son portrait, 278. Il le fait boire avec lui, 284. Il a une audience du Prince Corone, 314. Il suit le camp du Mogol, 316. Il reçoit une visite de l'Empereur, 342. Il devient ami d'Asaph-Chan, 348. Conclusion de son ambassade, 354.

S

SANS-TERRE, Isle des

couverte par Schouten, 215. Mœurs des habitants, 216.
Schouten, Navigateur Hollandois. Objet de son voyage avec Lemaire, 205. Ils mettent à la voile, 206. Ils arrivent à Sierra Leone, 207. Un des vaisseaux est percé d'une corne de poisson, 208. Un autre est brûlé, 210. Ils passent un nouveau détroit, 211. Ils donnent le nom aux Isles de Barnevelt, & au Cap Horn, 212. Ils découvrent l'Isle Sans-terre, 215. Ils arrivent à l'Isle des Mouches, 218. Ils en découvrent plusieurs autres, 221. Ils arrivent à celle des traitres, 224. Ils reprennent leur cours vers l'Europe, 227. Mœurs singuliéres d'une isle où ils mouillent, 230. Ils découvrent les Isles vertes, 235. Ils arrivent à celle des Volcans, 240. Ils abordent à Gilolo, 247. Ils arrivent à Bantam, 248. On saisit leur vaisseau, 249. Conclusion de leur voyage, 250.
Socotora, Isle à l'entrée de la mer rouge, 257. Sa description, 258.
Spilbergen, Navigateur Hollandois, entreprend un voyage autour du monde, 194. Il met à la voile, 195. Il perd plusieurs de ses gens, 196. Il passe le détroit de Magellan, 197. Il fait plusieurs prises, 198. Il est attaqué par une flotte Espagnole, 199. Il arrive à Manille, 201. Il revient à Batavia, 203. Son retour en Europe, 204.
Stuckeley, est chargé d'arrêter Raleigh, 139. Sa perfidie envers son ami, 141. Sa mort funeste, 142.

T

Tabac apporté en Europe par Drake, 21.
Ternate, le Roi de cette Isle empêche Drake d'aller à Tydore, 2. Il lui fait une visite en mer, 4. Il donne audience aux Anglois, 6.
Tivilivas, peuples de la Guiane qui passent une partie de l'année dans des arbres, 76.
Traîtres (isles des) décou-

vertes par Schouten, 223.

V

Van-Noort, Navigateur Hollandois, commande une escadre pour faire des découvertes, 174. Mauvaise conduite de son Vice-Amiral, 175. Il est attaqué par les Portugais & brûle leurs Sucreries, 176. Il laisse son Vice-Amiral à la merci des Sauvages, 182. Il arrive à la Mocha & ensuite à Guam, 188. Il fait plusieurs prises, 189. Il coule à fond l'Amiral Espagnol, 190. Il aborde à Borneo, 191. Son retour à Rotterdam, 194.

Virginie, nom donné au pays découvert par Amidas, 39. Premiere Colonie Angloise dans ce pays, 42. Drake la ramene en Europe, 45. Une seconde Colonie est détruite par les habitants, 47. Les Anglois sont forcés d'en abandonner une troisieme, 50.

W

White est nommé par Raleigh Gouverneur de la Virginie, 47. Il y établit la ville de Raleigh, 48. Il repasse en Angleterre, 49.

Wokoken isle découverte par Amidas, 36.

Wonerotuna Prince Indien qui visite Raleigh, 82.

Fin de la Table du quatrieme Volume.

ERRATA.

PAge 17. ligne 2. *On ajoutera cette Note oubliée dans l'Impression.*

* Ce n'eſt pas ici le lieu de combattre ou de juſtifier les prétentions des différentes nations. Je me contente de rendre les penſées de mon Auteur ſans entreprendre d'en attaquer les préjugés, mais auſſi ſans les adopter,